

**ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DES SCIENCES DE L'INFORMATION
ET DES BIBLIOTHEQUES**

**UNIVERSITE DES SCIENCES
SOCIALES GRENOBLE II**

INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES

D.E.S.S. Direction de projets culturels

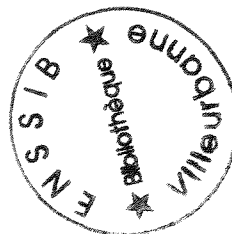
MEMOIRE

Marianne OSWALD, vers une (im)possible reconnaissance

Michel BOLCHERT

**sous la direction de Cécile MEADEL
Centre de sociologie de l'innovation, Paris**

1992



Marianne OSWALD, vers une (im)possible reconnaissance

Michel BOLCHERT

RESUME :

Comment une personnalité, comme celle de Marianne OSWALD (1901-1985) chanteuse, actrice, productrice d'émissions radiophoniques et télévisées, peut-elle devenir l'enjeu d'une politique culturelle locale? L'auteur situe la problématique au croisement de la reconnaissance d'une démarche artistique et de son inscription dans un contexte défini.

DESCRIPTEURS :

OSWALD (Marianne)

Marianne OSWALD with an aim to (im)possible recognition

Michel BOLCHERT

ABSTRACT :

How a personality, such as that of Marianne OSWALD (1901-1985), singer, actress, producer of radio and television shows, becomes the battleground in local cultural politics ? The autor is attempting to define a project in a particular context.

KEYWORDS :

OSWALD (Marianne)

SOMMAIRE

... vous avez dit Marianne OSWALD? <i>(liminaires)</i>	p. 2
1. MARIANNE OSWALD, abécédaire	p. 4
2. MARIANNE OSWALD, productions	p. 29
3. MARIANNE OSWALD, l'interprète : 1932-1938	p. 30
3. 1. Quelques points de repère : essai de chronologie	p. 33
3. 2. L'art de Marianne OSWALD, interprète	
2. 1. Généalogie d'une voix	p. 38
2. 2. Le choix des textes	p. 42
2. 3. Marianne OSWALD, chanteuse	p. 43
3. 3. Marianne OSWALD, discographie	p. 44
3. 4. Marianne OSWALD, actrice de cinéma	p. 46
4. MARIANNE OSWALD, la productrice (1951-1974)	p. 47
4. 1. Analyse des dispositifs de production	
4. 1. 1. Période de 1951 à 1953	p. 49
4. 1. 2. Période de 1954 à 1956	p. 50
4. 1. 3. Période de 1958 à 1960	p. 51
4. 1. 4. Période de 1961 à 1964	p. 52
4. 1. 5. Période de 1965 à 1967	p. 54
4. 1. 6. Période de 1968 à 1970	p. 55
4. 1. 7. Période de 1971 à 1974	p. 56
4. 2. Les productions : définitions des critères	
4. 2. 1 Le projet	p. 59
4. 2. 2. "Rencontres imaginaires", un exemple de série radiophoniques	p. 62
4. 2. 3. La série radiophonique, un exercice de création?	p. 71

5. MARIANNE OSWALD, quelle reconnaissance? p. 72

5. 1. Marianne OSWALD, une quête de reconnaissance

5. 1. 1. Sarah Alice BLOCH-KAHN ou les origines p. 73

5. 1. 2. Marianne OSWALD, de la revendication à l'engagement p. 74

5. 1. 3. Marianne OSWALD, l'Européenne p. 75

5. 1. 4. Les archives "Marianne OSWALD" p. 79

5. 2. Quelle reconnaissance pour Marianne OSWALD, aujourd'hui?

5. 2. 1. La voix sauvée : la compilation réalisée par Daniel NEVERS p. 81

5. 2. 2. La réédition de *Je n'ai pas appris à vivre* p. 82

5. 2. 3. Les "Rencontres Marianne OSWALD" (septembre 1992, Sarreguemines) p. 83

5. 2. 4. Pour un lieu de mémoire "Marianne OSWALD" p. 84

En guise de conclusion p. 85

Repères bibliographiques p. 88

ANNEXES p. 89

Entretien avec...

Hélène HAZERA, critique musicale

Janine MARC-PEZET, présidente de la Société des Amis de Marianne OSWALD

Robert PAX, maire de la Ville de Sarreguemines

Jean CAHN, adjoint délégué à la Culture de la Ville de Sarreguemines

Le "Hall de la chanson", présentation

"Nous connaissons la scène : il y a des hommes rassemblés, et quelqu'un qui leur fait un récit. Ces hommes rassemblés, on ne sait pas encore s'ils font une assemblée, s'ils sont une horde ou une tribu. Mais nous les disons "frères", parce qu'ils sont rassemblés, et parce qu'ils écoutent le même récit.

Celui qui raconte, on ne sait pas encore s'il est des leurs, ou si c'est un étranger. Nous le disons des leurs, mais différent d'eux, parce qu'il a le don, ou simplement le droit - à moins que ce soit le devoir - de réciter.

Ils n'étaient pas rassemblés avant le récit, c'est la récitation qui les rassemble. Avant, ils étaient dispersés (c'est du moins ce que le récit parfois, raconte), se côtoyant, coopérant ou s'affrontant sans se reconnaître. Mais l'un d'eux s'est immobilisé, un jour, ou peut-être est-il survenu, comme revenant d'une absence prolongée, d'un exil mystérieux(...)

Il leur raconte leur histoire, ou la sienne, une histoire qu'ils savent tous, mais qu'il a seul le don, le droit ou le devoir de réciter. C'est l'histoire de leur origine : d'où ils proviennent, ou comment ils proviennent de l'Origine elle-même - eux, ou leurs femmes, ou leurs noms, ou l'autorité parmi eux. C'est donc aussi bien, à la fois, l'histoire du commencement du monde, du commencement de leur assemblée, ou du commencement du récit lui-même (et cela raconte aussi, à l'occasion, qui l'a appris au conteur, et comment il a le don, le droit ou le devoir de le raconter).

Il parle, il récite, il chante parfois, ou il mime. Il est son propre héros, et eux sont tour à tour les héros du récit et ceux qui ont le droit de l'entendre et le devoir de l'apprendre(...)

Le récit paraît souvent confus, il n'est pas toujours cohérent, il parle de pouvoirs étranges, de métamorphoses multiples, il est cruel aussi, sauvage, impitoyable, mais parfois il fait rire. Il nomme des noms inconnus, des êtres jamais vus. Mais ceux qui se sont rassemblés comprennent tout, ils se comprennent eux-mêmes et le monde en écoutant, et ils comprennent pourquoi il leur fallait s'assembler, et pourquoi il fallait que ceci fût conté."

Jean-Luc NANCY
La Communauté désœuvrée
C. BOURGOIS, 1990.
(pp. 109-111)

...vous avez dit Marianne OSWALD?

Notre travail s'inscrit dans ce mouvement de redécouverte, relativement récent, d'un patrimoine culturel, longtemps négligé, voire ignoré en France, que l'on désigne communément sous le terme de "music-hall". Le mot d'origine anglaise ne doit pas nous tromper : son promoteur, Joseph OLLER, est français ; il a en outre inventé ou introduit en France le pari mutuel, le journal pour turfistes, la piscine couverte, les chutes d'eau et les montagnes russes...

Bruno COQUATRIX, lors d'une conférence¹, donnait du music-hall la définition suivante :

"Un spectacle de music-hall est avant tout un assemblage d'êtres humains qui ne veulent être qu'eux-mêmes".

Il poursuit en s'interrogeant sur les raisons du mépris, voire de la haine que l'on a porté en France à la chanson, encore appelée "la galeuse". Est-ce parce que la chanson a souvent joué le rôle de locomotive dans les révolutions (*L'Internationale*), qu'elle a su utiliser des musiques aux rythmes modernes ou qu'elle a eu trop tendance à fustiger les "intellectuels"? Le music-hall a été longtemps considéré comme "l'antichambre des maisons closes". Et Bruno COQUATRIX de souligner que la chanson est "l'art mineur qui touche le plus directement l'individu et qui est l'image la plus exacte de l'actualité."

"Dis-moi ce que tu chantes et je te dirai qui tu es", lance-t-il au cours de son exposé. La formule n'a jamais été aussi vraie sans doute qu'à l'époque des années trente, qui marque le début de la carrière d'interprète de Marianne OSWALD. *Les Petits pois*, chanson interprétée par DRANEM², était la chanson à succès de cette époque. Yvonne GEORGE, l'amie de René CREVEL, de Robert DESNOS et de Jean COCTEAU, disparaît prématurément le 16 mai 1930. Dans le paysage de la chanson française de ces années-là, la carrière de Marianne OSWALD marque indiscutablement une rupture et annonce un style nouveau, que l'on désignera "Rive gauche" et qui connaîtra son heure de gloire après guerre.

¹Conférence intitulée *Esprit et histoire du music-hall*, dans la série "Grandes conférences", diffusée sur France-Culture le 3 novembre 1970, INA Phonothèque 226 P 324 (19).

² Cet interprète, catalogué dans le "genre Polin" (comique troupier), inaugurait avec cette chanson "idiote" un burlesque d'un caractère original, à la fois immédiat et au second degré, imité par Maurice Chevalier et Georges Milton à leurs débuts. Coluche avait écouté ses enregistrements et su en profiter.

Au-delà de sa carrière d'interprète (1932-1938), Marianne OSWALD a participé de manière significative, à son retour d'exil des Etats-Unis, aux débuts de la radio et de la télévision, produisant des émissions qui ont fait date dans l'histoire de ces moyens de communication et de diffusion de l'information. Injustement méconnu, ce travail méritait que nous nous y attardions plus longuement, en établissant l'inventaire complet de ses productions.

Enfin, en positionnant Marianne OSWALD dans l'histoire culturelle de cette époque, notre souci consistera avant tout à nous interroger sur la reconnaissance qu'une telle artiste a pu avoir à son époque ; et plus précisément encore, la reconnaissance qu'elle mériterait aujourd'hui.

Pour des raisons méthodologiques, nous commencerons cette étude par un abécédaire, qui fait à la fois figure de bibliographie : la mise en forme d'une documentation primaire, souvent disparate et éclectique, à l'image de l'artiste, s'imposait d'emblée pour mieux définir le matériau sur lequel nous allions nous pencher. Nous nous limiterons donc à signaler quelques articles et ouvrages de référence dans la bibliographie générale à la fin de ce travail. En annexe, on pourra trouver un choix d'entretiens que nous avons réalisés tout au long de nos recherches.

MARIANNE OSWALD,

abécédaire

...sur l'air :

***"il nous faut organiser
notre bibllographie"***

A comme ALICE, AVERTY, ARTAUD

Marianne OSWALD est née *Alice* BLOCH, le 9 janvier 1901, à Sarreguemines. Signification d'un prénom tombé en désuétude : du latin *caecus* ("aveugle") ou du grec *kelesis* ("celle qui charme par ses incantations"), ce prénom ne retrouve qu'à la fin du 19^e siècle les faveurs de la mode, d'abord en Angleterre (Lewis Carroll), puis, en France, où il s'efface doucement dans les années 30.

Les "Alice" se caractériseraient par leur cérébralité, leur intuition, leur grande volonté, leur équilibre intérieur, leur grand dynamisme...

"Salaud, tu m'intimides...", Marianne OSWALD à Jean-Christophe AVERTY, lors de leur première rencontre.

Suit une collaboration à la télévision,

"Bonjour, Monsieur Nadar",

émission de télévision, 2 juillet 1958 (1^{ère} chaîne)

"Images pour l'enfance : le spectacle dans la salle",

émission de télévision, 14 juin 1959 (1^{ère} chaîne)

"Images pour l'enfance : les livres et leurs histoires",

émission de télévision, 9 août 1959 (1^{ère} chaîne).

Et de signaler l'hommage de Jean-Christophe **AVERTY**, une série de sept émissions dans le cadre des *Cinglés du music-hall* les 24 et 31 octobre, 14, 21 et 28 novembre, 5 et 12 décembre 1987. Une référence.

Est-ce un hasard si Antonin **ARTAUD**, en 1947, choisit la radio comme support de son dernier texte d'importance, *Pour en finir avec le jugement de Dieu* ? Ici aussi, la voix, concassée, distendue, dédoublée comme dans cet autre langage de l'hystérie, dit plus que le texte et nous ramène, par un fulgurant détour, aux mélodies qui déchantent de Marianne OSWALD. Deux voix qui parlaient d'ailleurs, encadrant à quelques années d'écart l'abîme d'une Europe livrée aux aboyeurs :

L'homme est malade parce qu'il est mal construit. Il faut décider de le mettre à nu pour lui gratter cet animalcule qui le démange mortellement - Dieu, et avec Dieu ses organes, tous ses organes car il n'y a rien de plus inutile que l'organe. Lorsque vous lui aurez fait un corps sans organe, alors vous l'aurez délivré de tous les automatismes et rendu à sa véritable et immortelle liberté. Alors vous lui réapprendrez à danser à l'envers comme dans le délire des bals-musettes et cet envers sera son véritable endroit

B comme **BERLIN**, **B. BRECHT**, "LE BOEUF SUR LE TOIT", **G. BONHEUR**, **BARBARA**

Le parcours artistique de Marianne OSWALD commence à **BERLIN**, dans les années 1920. Bertolt **BRECHT** et Kurt WEILL créent *Die Dreigroschenoper* (L'Opéra de quat'sous, 1928). Le jeu de scène de Marianne OSWALD doit sans doute une certaine part à la "distanciation" brechtienne. Elle débute, il est vrai, par une carrière théâtrale au Kammerspiel de Hambourg, chez PISCATOR, chez Max REINHARDT, où elle double Elizabeth BERGNER, une des plus grandes actrices de l'époque.

Marianne OSWALD est inséparable de son répertoire, car ce répertoire lui est chair et âme. Ce répertoire, auquel les plus grands poètes de notre temps ont apporté leur contribution, n'est pas la chose d'un tel ou d'un tel, mais sa chose à elle. Elle l'a inspiré. Elle l'habite. Elle le hante. Il n'a de sens que si elle lui prête sa voix. Si sa voix se taisait il retomberait en silence. Je m'excuse de me mettre en avant, mais je suis persuadé que ma chanson des soutiers, par exemple, n'existe et ne se justifie que parce que Marianne Oswald la chante. Elle n'est pas *ma* chanson. **Gaston BONHEUR** présente Marianne OSWALD,

dans l'émission *Le Retour de Marianne Oswald*, 26 mai 1947. Elle est une chanson de Marianne OSWALD, comme on dit : un poème de Jean COCTEAU, un poème de Jacques PREVERT.

On voit donc que pour comprendre Marianne OSWALD, il faut, d'abord entrer dans son répertoire, c'est-à-dire dans cette ville étrange où les rues, les boulevards, les quais portent des noms de poètes prestigieux : Kipling, Cocteau, Prévert, Brecht, Wright, Langston Hughes, Garcia-Lorca, Paul Fort, René Char, sur un fond de musique de compositeurs contemporains comme Arthur Honegger, Louis Beydts, Maurice Yvain, Kurt Weill, André Caby, Joseph Kosma, Wal-Berg. Cette ville est un port. L'eau se retient de clapoter.

Là, sur un balcon que supportent les aristides du crime, c'est Anna la Bonne avec ses gants rouges. Regardez ces portes marquées d'une croix de sang. Mais voici que s'avance la Dame de Monte-Carlo, dans ses voiles de deuil, comme la fatalité antique. Est-ce Monte-Carlo? Est-ce Surabaya? Là, sur le trottoir, une gosse au chandail troué attend depuis toujours, et la bulle qui sort de sa bouche a l'air d'être son âme. Créatures de Prévert, de Cocteau, de l'Opéra de Quat'sous, il y a toutes les créatures de la nuit dans cette ville de la nuit.

Et chacune d'elle est une chanson de Marianne OSWALD. Et toutes ces chansons ne font qu'une complainte qui établit, à travers la ville, la complicité des sourdes révoltes, des larmes retenues, des cœurs prêts à crever...

Cependant sur le "visage terrible et fermé de la nuit", sur ce visage du mauvais coup, sourit un infime espoir, comme ce bateau de papier que l'enfant Rimbaud lâchait sur les eaux noires d'Europe : ce "bateau frêle comme un papillon de mai".

Et cet infime espoir se dessine aussi au bout des chansons désespérées de Marianne OSWALD qui sont, bien plus que des chansons, l'expression poétique de l'angoisse de notre temps. Et Marianne OSWALD est bien plus qu'une interprète : elle recrée ce qu'elle chante et, par là même, son répertoire apparaît comme son oeuvre propre.

Voici Marianne OSWALD, carrefour et justification de la poésie moderne.

Créé par Jean COCTEAU en 1921, rue Boissy d'Anglas, "**LE BOEUF SUR LE TOIT**" était le lieu de rencontre de l'avant-garde artistique parisienne.

Nos camarades s'exerçaient au jazz. Je m'essayai, moi-même, à tenir la batterie. Stravinski s'initiait à ce rythme, actif comme le sang, et qui devait composer le fond sur lequel un style se forme. Le bar regorgeait de monde. Un nouveau local avait été découvert rue Boissy-d'Anglas. **COCTEAU, Jean. *La Légende du "Boeuf sur le toit"*, entretien avec Jean Cocteau, in *Toute la vie*, 25 septembre 1941.** Sa découverte coïncidait avec un spectacle que nous organisâmes à la Comédie des Champs-Élysées. Claudel m'ayant cité l'enseigne d'un bar du Brésil, *Le Boeuf sur le toit*, je montai, sur des airs de danse brésiliens, une pantomime interprétée par les clowns Fratellini. Je l'intitulai *Le Boeuf sur le toit*, et Moysès me pria, comme porte-chance, de donner ce titre à son bar

La chanson, d'abord annoncée par des pianistes virtuoses, comme Jean Wiener et Clément Doucet -

qui jouait du rag-time, Mozart ou Gershwin à la demande, tout en lisant un roman policier - y prospéra, grâce aux productions des artistes les plus originaux de l'entre-deux-guerres, tels Damia, Yvonne George, Dora Stroeva, puis Jean Sablon, Jean Tranchant ou Agnès Capri.

Marianne OSWALD y fait ses débuts et devient la "chanteuse maison" en 1933.

En 1943, le "Boeuf" est chassé de son toit par décision de la force occupante.

Réouvert en 1949 par Marc Doelnitz, Juliette Gréco y chanta Sartre (*La Rue des Blancs-Manteaux*) et Catherine Sauvage y fit ses débuts.

La voix est rauque, déchirée, incisive et rien n'échappe à cette lucidité qui l'oblige à entendre, à voir, à prendre conscience. La rage, la violence, la révolte de Marianne OSWALD, sa férocité ne sont que l'expression de son désespoir.

BARBARA, texte inédit

1992 Son humour corrosif, cette manière unique qu'elle a du "chanté-parlé" n'appartient qu'à elle. "Monte-Carlo", "Anna la Bonne" etc...

Nous sommes collés au plafond, tétanisés devant le magistral de ses interprétations. L'accompagnement est moderne, superbe. Marianne OSWALD est de toujours, c'est une "roqueuse". C'est une "rapeuse" bien avant l'heure. Marianne OSWALD nous galope dans la tête et sur le cœur.

Elle a du génie, Marianne OSWALD

C comme J. COCTEAU, A. CAMUS, R. CHAR

Les noms des hommes, qui ont compté dans la carrière de Marianne OSWALD, débutent par la lettre C : Jean COCTEAU qui lui écrit deux chansons parlées, Albert CAMUS qui lit ses mémoires en anglais (*One small voice*) et l'incite à les réécrire en français et René CHAR qui lui confie ses poèmes pour aller les lire dans les universités allemandes.

Marianne est rouge. Ce n'est pas une étiquette, ce n'est pas une profession de foi, ce n'est pas un drapeau qu'elle agite, c'est sa couleur naturelle. Cette fois je ne parle pas du rouge de l'orgueil mais de de rouge des incendies, du lambeau d'andrinople qui flotte derrière les camions, du fanal... **Jean COCTEAU, programme de concert.**

Rouge elle vint au monde et rouge elle demeure. Si quelque polémiste l'accuse d'être rouge elle demeure. Si quelque polémiste l'accuse d'être le symbole d'un groupe, c'est par méprise. La politique n'est point son affaire. Son affaire c'est le travail. Elle est une force qui exalte les uns et qui rebute les autres. Elle crache ses chansons avec le naturel, le dédain que les Orientaux et les malades mettent à cracher le bétel ou la vie

Le charme inattendu de Marianne Oswald (cette Marianne comme elle signe) et qui la rend difficile à suivre c'est que chez elle la douceur affecte les aspects de la fureur. Elle flambe. Elle bouscule. Elle fonce. Elle aime à la manière dont les autres détestent. Et je l'ai maintes fois comparée à ces mégots impossible à éteindre même avec le talon.

Hommage à Marianne (texte inédit, archives M. Oswald) Jean COCTEAU, 1959. Elle ressemble à la vérité qui est une personne insupportable. Lorsqu'elle parle de l'enfance, elle parle d'elle (car elle a conservé ce trésor intact), on dirait un ogre qui protège les petits enfants pour que la Société ne les mange pas.

Il importe d'être toujours attentif lorsqu'elle parle de la jeunesse. Car elle oppose aux coeurs secs et mous un coeur pur et dur.

Qu'est ce qui fait que j'aime depuis des années les chansons de Marianne OSWALD et alors même que je ne la connais pas? Je ne suis pas sûr de le savoir. En temps ordinaire, et partout ailleurs, j'ai du goût, il me semble, pour un art plus dépouillé et moins tourmenté. Mais après tout, qu'est ce qui fait que je suis attaché au monde qui est le nôtre, avec sa fièvre épuisante et ses injustes passions. Du fond du coeur, le monde que je préfère, ma vraie patrie, est un monde plus clair et plus ordonné. Mais je sais bien que notre siècle, à travers les tortures et les haines, aspire vers le bonheur. **Hommage d'Albert CAMUS, lu par l'auteur, le 28 avril 1947, dans l'émission *Le Retour de Marianne OSWALD*.** C'est ce chemin difficile, cette noblesse désordonnée qui fait que je l'aime et que je m'en sens solidaire, malgré tout ce que je sens. Et de même, dans ces chansons de flamme et de suie, que la voix terrible de Marianne a promenées pendant des années au-dessus des foules malheureuses, dans un temps voué au suicide et au meurtre, il n'était pas possible de ne pas deviner l'appel de la créature engluée dans les bêtises et les dégoûts de l'Histoire où nous vivons pour un temps, dans le mensonge et le malheur. Mais le mensonge quand il est chanté nous parle de vérité et le malheur quand il est crié nous rejette vers le bonheur et, sans doute, je n'aurais pas tant aimé cette voix retrouvée si je n'avais senti à quel point elle était attachée à la fois au malheur de notre époque et au bonheur de tous les temps. Ce qu'elle a d'élémentaire, de violent et de tendre, son déchirement, l'obstination monotone qu'elle met dans l'aveu d'une souffrance ou d'une joie passagère, son lyrisme à la fois imprévu et quotidien, les larmes

passionnées qu'elle traîne avec elle en même temps qu'une source fraîche et enfantine, oui, je reconnais là l'univers qui est le nôtre, où l'intelligence n'a pas encore mis son ordre, mais où le cœur s'essaie à mettre une familiarité. La voici cette voix, la voix des prisons promises et des prairies perdues, brutale, rauque, solitaire comme un cri. La voici par-dessus sept années de déchirement et de tumulte. Elle parle toujours de l'exil et du malheur des hommes, des vies médiocres et saintes, de notre grand appel vers la justice et le bonheur. C'est pourquoi, avec tant de désespoir, elle continue d'être la voix de l'espoir. Elle annonce depuis des années le temps qui est en marche malgré toutes les apparences et dans lequel je dis aujourd'hui ma confiance. Ce temps où, pour finir, Marianne OSWALD, aurait enfin raison.

Dites, Marianne, à ceux qui voudront bien vous entendre **René CHAR**, programme de conférence et vous aimer, les Allemands, ceux qui se sont sentis toujours solidaires (à l'écart et dans la haine des horreurs auxquelles ils n'ont jamais participé) de cette ressource merveilleuse qu'est la vie sous sa couronne de poésie, que je pense à eux et que je leur envoie mon salut amical.
Leur jeunesse m'est fraternelle ; que ses poètes élèvent la voix, nous les entendrons et les aimerons.

D comme DAMIA, R. DESNOS

Vocalement, Marianne OSWALD a une parenté avec DAMIA, qui était d'ascendance lorraine. À ses débuts parisiens, Marianne OSWALD rencontra **DAMIA**, qui, comme elle, d'origine lorraine, était, avec FREHEL, l'idole du public de l'époque. Rappelez-vous de ce phrasé typique de DAMIA... "C'est dans la vi-e / Une mani-e..." Marianne pousse jusqu'au bout cette diction "à la hache".

Hélène HAZERA. *Entretien.*

Robert **DESNOS**, poète et chroniqueur de chansons, après avoir été le chantre d'Yvonne GEORGE, devient, pour Marianne OSWALD, "le poète de la liberté". Elle lit ses poèmes à la radio (*Chansons, poésie et cinéma*, 4 mars 1954, Paris-Inter), chante *Le Dernier poème* (1956) et produit une émission télévisée intitulée

*Un homme et une femme qui s'aimaient, Robert et Youki
DESNOS, le 11 mars 1972, 1ère chaîne.*

E comme ENFANTS, sur l'air "Viens gosse de gosse"

L'enfant merveilleux, c'est une représentation inconsciente primordiale où se nouent, plus denses qu'en toute autre, les vœux, nostalgies et espoir de chacun. (...) **LECLAIRE, Serge** *On tue un enfant*. Paris : Editions du Seuil, 1975, p.12. Elle nous fascine et nous ne pouvons ni nous en détourner, ni la saisir. Y renoncer, c'est mourir, ne plus avoir de raison de vivre ; mais feindre de s'y tenir, c'est se condamner à ne point vivre.

Assurément, les **ENFANTS** furent la grande passion de Marianne OSWALD.

Elle s'arrête de chanter, dit-elle, pour s'occuper des enfants (*Présentation de vedettes de la chanson et du cabaret*, 5 août 1954, Chaîne parisienne) et produit une émission *Terre des enfants* (1951-1956). Interviewée par Simone de BROGLIE, le 30 mai 1953, sur Paris-Inter, à l'occasion de la préparation de son film consacré à Elisabeth II d'Angleterre, elle déclare : "Je suis pour un gouvernement des enfants".

On se souviendra ici de la précipitation de son geste, lorsque Marianne OSWALD offre un paquet de sucreries à un enfant dans le court métrage, *Quelqu'un crie* (1954) de Marcel BLUWAL, et qui dit, au travers de sa maladresse, tout l'amour qu'elle pouvait porter aux enfants.

Mais elle avait un rêve et personne n'y croyait, sauf moi peut-être qui la croyait sincère. Sous l'écorce amère de sa vie errante, elle conservait une place pure réservée à l'amour des enfants et des belles histoires. **TRANCHANT, Jean.** *La Grande roue*. Paris : La Table ronde, 1959. Il fallut des années pour que sa vraie personnalité apparaisse et que son cas suggère à l'esprit, l'idée que la violence n'était souvent qu'une forme aiguë de la nostalgie des paradis perdus.

"Enfance, mon enfance", constitue la dernière série radiophonique de Marianne OSWALD, écrite en collaboration avec Jean PATRICK (1971-1973) : un musée égoïste, où se côtoient F. Mauriac, B. Cendrars, K. Mansfield, Alain-Fournier, R. Schumann, E. Dickinson..., un peu comme un testament tout en affection.

F comme FREHEL, L. P. FARGUE.

Personnage étonnant que celui de **FREHEL**. La nature rabelaisienne ne doit pas faire oublier la musicienne - s'il fallait opposer les "soeurs" DAMIA et FREHEL, disons que Damia est plus "actrice" et Fréhel plus "chanteuse" - ses modulations, ses vibratos, jusqu'à ses soupirs et ses appogiatures, son sens du rythme aussi.

(Souvenir d'une *autre* rencontre avec Fréhel, Impasse Frochot, près du Grand-Guignol, habite Fréhel, la plus grande chanteuse réaliste de l'avant-guerre et de l'avant-demi-siècle (à égalité d'éclat avec Marie Dubas, laquelle vient de créer un an plus tôt, devançant ainsi Edith Piaf dont elle est l'idole, une chanson d'amour qui ne ressemble pas aux chansons du genre : *Mon légionnaire*). Pour voir sortir ou passer Fréhel - déesse déchue, idole tombée - les Ginzburg au complet se rassemblent devant les rideaux discrètement ouverts. Folle de Montmartre, soeur aînée de la Folle de Chaillot imaginée six ans plus tard par Giraudoux, elle s'engage à pas traînants sur le pavé, lourde et majestueuse, attifée comme une maquerele myope qui en voudrait au soleil blessant, peignoir à fleurs, un pékinois sous chaque aisselle. (...)
SALGUES, Yves. *Gainsbourg ou la provocation permanente*. Paris : J.-C. Lattès, 1989, pp. 49-51. Elle symbolisait le music-hall de la rue, les bals en plein air pour le monde ouvrier, le dancing canaille où chaque couple sacrifie - les yeux clos - au culte du frisson. Avec son auréole faubourienne irremplaçable, elle était Carco et elle était Céline ; les pavés des émeutes de l'hiver 34 et les congés payés de l'été 36. Pour le Tout-Paris elle incarnait le Tout-Paname. Les drogues accoutumantes et l'alcool ingurgité à doses suicidaires en ont fait une épave.
Sa rencontre avec Lulu (Serge Gainsbourg) était programmée par leurs horoscopes et dans les lignes de leurs mains. (...) Ayant quitté l'école communale vers 16 heures trente, ce samedi du mois de mai 1938 dont il n'a pas oublié la date, Lucien, seul comme à l'accoutumée, déjà son intelligence sélective ne s'accommodant d'aucune compagnie, remonte la rue Blanche par petites enjambées. Son corps gracile est pris dans la blouse de toile bleu

marine qu'un liséré rouge vif pare au col, aux manches et - verticalement - sur le côté droit pour l'alignement du boutonnage. (...)

Sa croix d'honneur, Lulu - le premier de la classe - l'arbore fièrement sur son cœur épinglée. Etrange roman, convenons-en, que la vie de ce gosse : voici que Fréhel l'aborde, une gauloise aux lèvres, et, enfonçant ses doigts dans sa chevelure brune, s'exclame de sa voix caverneuse de rombière avinée : "Viens avec moi, mon petit gars! Tu es un bon élève : je te paie un verre". Que répond l'enfant? Rien. Subjugué, il est embarqué par la grosse éthylique qui fut une des reines de beauté du Paris des années folles. A l'angle de la rue Henner et de la rue Chaptal pavoise un bistrot à l'enseigne du "Coup de fusil" dont, curieusement, Céline, Marcel Aymé et le peintre Gen Pol devaient être sous l'Occupation les clients assidus. Pour Lulu, Fréhel commande un diabologrenadine. Pour elle, un ballon de gros cul.")

Marianne OSWALD se fera journaliste, un an après la mort de FREHEL, en faisant le récit étonnant et cruel de cette matinée fatale du 3 février 1951 dans Combat :

Le souvenir de Fréhel me poursuivait. Je remontai la rue Pigalle. La pluie continuait de claquer sur le trottoir et de me gifler. Je m'arrêtai devant un modeste hôtel. M'étais-je arrêtée là par hasard ou quelque chose d'inconscient avait-il conduit mes pas là où la vieille Fréhel avait cessé de vivre?

J'entrai dans un petit couloir étrié. Quelques gens du quartier y étaient réunis. Sur une table en rotin, une magnifique photo de l'artiste était posée. Au pied de la photo, une boîte à biscuits portait, épinglée, la mention suivante : "A la mémoire de Fréhel". Quelques rares billets de cent, cinquante et de vingt francs s'y perdaient. Par contre, comme dans une tirelire d'écolière, bon nombre de pièces d'aluminium s'entassaient. Et les yeux de la photo semblaient y jeter un regard figé. C'était un peu effrayant.

De l'office, derrière le comptoir, sortit l'hôtesse, vêtue de noir, une pèlerine de laine sur les épaules. Son regard était triste, ennuyé :

- Fréhel est morte hier matin, nous apprit-elle. L'Union des artistes fera le nécessaire dès lundi, c'est certain ; mais ça n'est pas agréable pour l'hôtel, n'est-ce pas? Et dans la petite boîte, il n'y a même pas de quoi payer les frais d'un transport de corps à la morgue. Si vous voulez la voir, suivez-moi.

Quelques-uns, nous montâmes l'escalier étroit du petit hôtel. Les marches étaient recouvertes d'une moquette effrangée par l'usage. Nous voilà dans une petite chambre écrasée par un très grand lit. Au mur, recouvert de papier peint, des portraits découpés dans des magazines, des bateaux, des athlètes et une ravissante photo de Fréhel qui nous souriait. Et dans un minuscule lavabo, sans eau, quelques violettes apportées par des visiteurs du quartier. Sur le rebord, un gant de toilette blanc, abandonné, un tube de pâte dentifrice, un morceau de savon, un restant d'eau de Cologne au fond d'un flacon, une vieille robe de chambre en flanelle beige, une paire de "snow-boots" écossais, une chaise de paille vide témoignaient qu'il y a peu de temps encore un être vivant animait tous ces objets morts.

J'avais peur de la regarder. Habillée en Bretonne, un corsage noir perlé, un petit foulard rouge au ras du cou et les cheveux devenus gris, Fréhel reposait comme enfoncée dans les draps. Ses lèvres autrefois pleines n'étaient plus que deux traits collés l'un contre l'autre, comme si elles avaient voulu à tout prix retenir un immense secret.

L'hôtesse nous racontait encore :

- Oui, c'était une drôle de fille, Fréhel. Il n'y pas deux semaines, un journaliste est venu lui offrir un million pour publier les souvenirs de son grand amour. "Foutez-moi le camp! lui a-t-elle répondu, je ne mange pas de ce pain-là."

Une sinistre voiture d'ambulance montait la rue Pigalle. Mais tout en haut de la rue se détachait le dôme du Sacré-Cœur.

Parmi les poètes préférés de Marianne OSWALD, une place de choix revient à Léon-Paul **FARGUE** :

dans le cadre de la série *Surgi de la mémoire*, Marianne OSWALD lui consacre une émission intitulée "La Voix de la nuit" (19 mai 1967, Inter variétés) ; présenté comme l'habitué du "Grand écart", Léon-Paul FARGUE est également surnommé "l'oiseau nocturne" par COLETTE. Ce poète est, aux yeux de Marianne OSWALD, le plus sentimental de nos poètes contemporains : chez lui, "il n'y a pas de barrière entre l'oeuvre et la vie quotidienne..."

dans la série télévisée *L'Art et les hommes*, produite par Jean-Marie DROT, Marianne est l'une des interprètes, aux côtés de Simone CENDRAR et Roger COGGIO, de cet hommage intitulée "A la recherche de Léon-Paul FARGUE" (1er décembre 1960, 1ère chaîne)

enfin, Marianne OSWALD signe une émission télévisée consacrée à Léon-Paul FARGUE, *Que l'aube apporte le vent neuf*, diffusée le 16 mai 1971.

G comme Y. GEORGE, GUERRE

Alors, pour la filiation? je pense à Yvonne **GEORGE**, morte en 1930. Marianne débarque à Paris en 1931 ou 1932 et va réunir tous les fidèles et amoureux qui étaient autour d'Yvonne George.

"La chanson? Un prétexte à être une autre."(Yvonne GEORGE)

Et si elle réussit, c'est qu'elle n'a rien en commun avec celle-ci : Yvonne George chante mezzo, elle a une belle voix lyrique, en plus d'une beauté assez extraordinaire. Elles ont peut-être en commun une chose, leur apparence malade. (...) Une constatation s'impose. Les artistes qui exercent le plus d'influence sur un(e) artiste - ils le disent et l'affirment par eux-mêmes - ce sont des artistes qui font tout à fait autre chose qu'eux.

Hélène HAZERA. *Entretien*

"La guerre éclate à Sarreguemines", dans *Je n'ai pas appris à vivre*, lu lors de l'émission "La Voix de la guerre", dans la série *Surgi de la mémoire*, le 5 mai 1967 (Inter variétés) :

Mais tout à coup, toutes les cloches se mirent à sonner de l'autre côté de la rivière. Toutes les cloches sonnaient et les sirènes de l'usine de porcelaine hurlaient et leur bruit flottait au-dessus de l'eau. Tous les clients de la buvette de chez Schiffnickel se précipitèrent au bord de la rivière pour essayer de voir ce qui se passait à Sarreguemines. Quand il y avait le feu, les cloches et les sirènes ne sonnaient pas et ne hurlaient pas en même temps! Tout le monde se pressait autour du bateau pour traverser la Blies.

Les baigneurs arrivaient à moitié habillés. Les sirènes continuaient à mugir et les cloches à sonner. Catherine arriva en courant. Sa jolie robe toute fleurie était encore déboutonnée et ses beaux cheveux, débouclés, dégouttaient dans son cou.

OSWALD, Marianne *Je n'ai pas appris à vivre*. Paris : Domat, 1948, pp.136-138. Elle tenait à la main son maillot de bain tout mouillé et son sergent n'était pas avec elle. Elle nous fit tous monter dans le bateau. Schiffnickel, qui avait déjà fait plusieurs fois la traversée, nous annonça ce qui se passait de l'autre côté de la rivière. La guerre avait éclaté entre la France et l'Allemagne.

Catherine, elle, fondit en larmes et murmura, comme pour elle toute seule :

- Pauvre Sarreguemines! Juste entre les deux! Juste au milieu de la bataille! (...)

Comme Sarreguemines avait changé depuis que nous avions traversé la ville moins de deux heures auparavant! Soudain les rues étaient pleines de soldats qui marchaient dans tous les sens.

On avait l'impression qu'il venaient de sortir de terre. Quand les soldats défilaient dans les rues, ils portaient des uniformes à parements dorés et des casques luisants. Maintenant, ils étaient tous habillés d'un gris sale et triste. Ils ressemblaient à des souris debout sur leurs pattes de derrière.

H

comme F. HÖLDERLIN, L. HUGHES, A. HONEGGER

"Sur les traces du poète Hölderlin" constitue, dans les annales de la télévision, la première émission consacrée à ce poète (11 septembre 1970, 2ème chaîne).

Sur les traces de Friedrich Hölderlin

Marianne Oswald avait entrepris de nous emmener "Sur les traces de Friedrich Hölderlin", l'un des plus grands poètes du XVIIIe siècle allemand.

C'était presque une gageure : il faut bien avouer que, de ce côté-ci du Rhin, Hölderlin n'est véritablement connu et apprécié que de quelques initiés. Marianne Oswald a réussi à faire revivre et à montrer le grand poète qu'il fut par un savant montage qui faisait alterner les citations littéraires et les événements biographiques correspondants.

Les images de Gilbert Perrot-Minot étaient admirables de raffinement et elles illustraient à merveille cette évocation.

Il y avait, aussi, la ravissante Karine Petersen, charmant guide, qui ajoutait encore à la beauté des paysages. En résumé, une réussite.

La première rencontre entre Langston **HUGHES** et Marianne OSWALD, date de 1924, alors que ce dernier était portier de nuit à Paris. (Emission "La Voix du Nouveau monde", dans la série *Surgi de la mémoire*, du 24 février 1967, Inter variétés).

"Poète de Harlem", il a "su mieux que quiconque capter dans toutes leurs subtilités les rythmes propres à sa race et les plier à l'expression poétique des moments les plus significatifs de sa vie" (Jean WAGNER. *Les Poètes nègres des Etats-Unis*. Paris : Istra, 1962)

Lorsqu'ils se retrouvent aux Etats-Unis, dans les années d'exil, Langston HUGHES lui offre une chanson "King Kong blues", réorchestrée par WALBERG à son retour en France (*Le Retour de Marianne Oswald*, 26 mai 1947).

Le "harcèlement" des auteurs, pratiqué par Marianne OSWALD, ne connaît pas de limites de genre : Arthur **HONEGGER** lui écrit en 1932 la musique de la chanson *Le Grand étang* (1932), sur des paroles de Jean TRANCHANT. Les musicologues, quant à eux, y reconnaissent une influence manifeste de Kurt WEILL...

I comme IMAGINAIRE

Il y a, au demeurant, chez Marianne OSWALD une volonté d'appréhender le Réel sous sa forme extrême. Elle ne recule devant rien pour dénoncer l'injustice. Qu'il s'agisse du choix de son répertoire ou de son autobiographie, elle donne à lire, à voir ou à entendre ce cri d'épouvante de l'Enfant qui ouvre "le cabinet noir" et qui s'installe, du coup, dans une dimension où l'IMAGINAIRE est désormais l'unique justification.

Lorsque sa ville natale prit la décision de transférer son corps dans le cimetière communal, le 7 juin 1992, il eût été tentant de voir, dans cet acte symbolique, l'amorce d'un transfert d'images.

Et si l'histoire (re)commençait là?

Une vraie répétition, en quelque sorte.

L'histoire d'une (im)possible reconnaissance.

Un pari fait d'IMAGINAIRE somme toute, qui vaut que l'on s'y attarde ; et qui n'est que l'aboutissement d'un parcours d'exception. L'émergence d'un possible projet culturel , nommé "Marianne OSWALD".

J

comme M. JACOB, *JE N'AI PAS APPRIS A VIVRE*

L'être humain est de tous les tuyaux d'orgue des sentiments, des passions, de la raison, de la pensée. Quel malheur que la vie quotidienne minimise l'homme! La comédie sociale est comme une gomme à effacer notre puissance de pleurs ou de rires. Mais chacun de nous garde sans s'en douter la nostalgie de l'homme-type, et c'est pourquoi il s'approche de l'art avec l'espoir de le retrouver tel qu'il souhaiterait d'être s'il savait encore souhaiter. Voici la cause du succès de Marianne OSWALD : le public ressent qu'il est devant une femme-type avec une âme et non devant une bestialité ou une singerie.

Le public ne s'y trompe pas quand il réserve aux gens de théâtre le nom d'artistes : la condition de la création est l'existence réelle des sentiments chez le créateur. Max **JACOB** présente Marianne OSWALD

aux *Noctambules*, le 23 mars 1936. L'art est une communication d'humanité et c'est à ceux qui nous ébranlent que vont nos applaudissements plus qu'à ceux qui nous amusent. Il y a plus d'art dans une romance qui fait pleurer que dans un échafaudage de mots précieux, un tableau à théories ou le triomphe dans les règles de la musique.

Le véritable artiste intensifie les sentiments, les débarrasse de ce qui les encombre, les présente avec les gestes et les intonations qui les font valoir pour mieux nous toucher au vif ; Marianne OSWALD est une véritable artiste parce qu'elle va chercher dans nos textes littéraires plus ou moins réussis ce qu'ils contiennent de vrai, et que c'est sur ce vrai-là qu'elle insiste. Elle est aussi une grande artiste parce qu'elle agrandit ce "vrai" jusqu'à l'épopée et parce qu'elle est si bien maîtresse des moyens de l'expression que personne ne peut songer qu'elle les emploie tous.

Et voici que Marianne pousse la porte.

Marianne?

Oui, Marianne OSWALD. Cette Marianne, comme elle s'appelle.

- Toujours la tignasse rousse. Comment vas-tu? D'où viens tu?

- Je viens des grandes villes tristes qui font le gros dos sous la guerre levée sur elles, comme une main qui va gifler. Je suis Mme Alexanderplatz en personne et, aussi, Mme Montparnasse, passants, destins, cœurs atroces, génies menacés. Je suis toute une protestation à l'état pur, s'efforçant de gueuler malgré l'enrouement contre la tyrannie. La tyrannie, voilà la vie.

Voilà ce que Marianne aurait pu me dire.

En fait, elle arrive d'Amérique. L'Amérique, espèce de vie future où l'on pourrait faire un tour avant de mourir pour de bon.

Marianne de cette terre d'à-côté ou de demain : l'Amérique, a rapporté une serviette de cuir. Et le désir "d'en sortir". Il n'en est pas de plus beau. Le désir de sortir de cette Marianne, de la Marianne

qui fut pour la détresse humaine scandant son enrouement face aux lampes électriques de la nuit des capitales. Le désir de sortir de cette Marianne, non pour la renier, mais pour la compléter d'un développement en apparence contradictoire mais, au fond, puisé aux sources mêmes de la vie de l'héroïne.

Je dis l'héroïne, comme si Marianne Oswald n'était autre que la personne centrale d'un roman **AUDIBERTI, *Où Marianne apprend à vivre*** (à propos de la sortie de *Je n'ai pas appris à vivre*), 1948 où il se fût agi, par exemple, d'une demoiselle de Sarreguemines qui débiterait sur les tréteaux d'un cabaret, à Berlin... "C'était quelque chose de terrible et de doux que d'entendre devant tout le monde cette voix qui était la mienne et que, pourtant, je ne connaissais pas..."

Et ce roman, pour de bon, elle l'a écrit. Et, de hurleuse enrouée de la protestation humaine contre la tyrannie, devenir comme ça, romancière, c'est sortir de soi. Et, dans ce roman, raconter, pour commencer, sa tendre enfance lorraine aux dernières années du Kaiser, raconter l'école, les petites filles, les photos sur le piano, le jardin, les gâteaux, les abeilles, raconter les mannequins du magasin de Papa, la douceur de la servante Catherine, le malheur et le bonheur et l'innocence d'exister, avant Alexanderplatz et Montparnasse, avant d'avoir scandé Cocteau, psalmodié Prévert, avant d'avoir été, sous une chevelure d'asticots rouges, la voie qui aboie dans Babylone encerclée, c'est ça sortir de cette Marianne Oswald, pour devenir, plus encore, plus complètement soi-même, du côté d'une sorte d'idéalisme primitif.

Vous vous souvenez? Mil neuf cent trente. On était devant les rideaux. Dans la coulisse, Gaston Bonheur tenait la corde. Il tirait. Le rideau s'ouvrait comme un jupon pourpre. Marianne apparaissait "avec cent canons de sabord". L'enrouement scandait notre verbe. Les gouttes, je-les-verse-toutes. Je commets un as-sas-si-nat. Elle était la sorcière, elle était l'émigrante. "Je ne me soutiens plus, je viens du bout du monde". On lui lançait des pierres qu'elle ramassait, qu'à son tour elle lançait. Et houp-là boum sur la belle-mère! Elle était le grincement de la roue humaine du monde.

Maintenant, elle écrit. Pour ne plus crier. Pour nous persuader, et elle aussi, que, malgré tout, du rose possible du pardon en instance règne dans le cosmos biologique où nous sommes impliqués. Pour atteindre ce pardon, il n'est qu'une voix, tendre à toujours plus de sincérité, à toujours plus de compréhension générale, et ceci vaut pour Marianne Oswald et pour l'humanité entière.

K

comme J. KOSMA, E. KÄSTNER

Après avoir participé au théâtre ambulant de Bertolt BRECHT et travaillé avec Hans EISLER et Kurt WEILL, **Joseph KOSMA** s'installe à Paris en 1933 et devient l'accompagnateur de Lys GAUTY.

La rencontre avec Jacques PREVERT va donner naissance à 80 chansons, publiées en 1946 par Enoch.

Marianne OSWALD interprétera successivement quatre chansons, mis en musique par J. KOSMA :

La Chasse à l'enfant (1936)

Les Bruits de la nuit (1937)

La Grasse matinée (1937)

Les Soutiers (1947)

L'écrivain allemand **Erich KÄSTNER**, qui avait choisi de rester en Allemagne, sous le régime nazi, fait partie de ces écrivains qui ont résisté à l'idéologie environnante, au risque de leur vie, maniant la satire et jouant du burlesque.

Marianne OSWALD lui rend hommage dans la série radiophonique *Poèmes et chansons*, dans l'émission consacrée à Berlin, du 14 février 1951, en compagnie de Jean VILAR.

Par ailleurs, elle produit trois adaptations radiophoniques de ses romans : *Les Animaux*, d'une part, tiré du roman L'Assemblée des animaux, avec une musique de Germaine TAILLEFER (1946, Studio d'essai) ; *Deux pour une*, du roman portant le même nom (26 novembre 1951) ; et enfin, *Emile et les détectives*, du roman du même nom et diffusé une première fois, dans le cadre des "Lundis de Paris" le 19 février 1951, puis, rediffusé par Arno Charles BRUN, sur France-Culture, le 15 avril 1967.

L comme LAIDEUR

Ma carrière est au point mort, se disait-elle. J'ai beau être **laide**, j'ai quand même du talent (...). Ilse ILL avait un caractère entier. Peu importe que la célébrité se fit attendre et que les directeurs de théâtre fussent des "salauds", elle connaîtrait la misère! Elle était intransigeante, n'acceptait pas les compromis(...)

MANN, Klaus. *Le Volcan : un roman de l'émigration allemande (1933-1939)*. Paris : Urban, 1982, pp. 343-345.

Souvent, nous avons été tentés de ne pas la prendre au sérieux, tant elle nous paraissait ridicule et prétentieuse. Elle se savait elle-même un peu trop sophistiquée, mais c'était ainsi et elle n'y pouvait rien. Tout ce

qu'elle faisait, elle le faisait, en effet uniquement dans le but de s'affirmer.
En somme, c'était sa manière à elle de manifester son audace.

La laideur de Marianne OSWALD, une légende? La presse d'extrême-droite, en tous les cas, s'en empare, à ses débuts, pour la vilipender. Les témoignages sont controversés. Nous restent que les photographies...

M comme C. MALLARME

Qui se souvient, aujourd'hui, de **Christiane MALLARME**, la réalisatrice infatigable, patiente et si dévoué (sans doute), qui accompagna Marianne OSWALD tout au long de la série *Terres des enfants* (1951-1956). Combien de "coups de gueule" de Marianne a-t-elle du éponger? La "renommée" de Marianne OSWALD allait bon train. Il reste que certains auditeurs s'en souviennent encore aujourd'hui. "Cette voix!"...

N comme C. NOUGARO

Dernière émission produite par Marianne OSWALD. Dernier sursaut, pendant ces quelque dix années de "chômage intellectuel". C'était les 15 et 16 janvier 1981, sur Antenne 2. Emission programmée dans la série "Fenêtre sur", en hommage à Jacques AUDIBERTI, en collaboration avec **Claude NOUGARO**. Puis, plus rien, le silence.

O

comme L'OPERA DE QUAT'SOUS

Représenté pour la première fois le 31 août 1928 au Schiffbauerdammtheater de Berlin, *L'Opéra de quat'sous* reçoit, contre toute attente, ses créateurs y compris, un accueil triomphal. En cinq ans, l'oeuvre est jouée plus de 10 000 fois en Europe, elle est traduite en 18 langues au cours des années qui suivent sa création, adaptée à l'écran par Georg Wilhelm PABST.

En France, c'est Gaston BATY qui met en scène l'adaptation montée au théâtre Montparnasse tandis qu'Albert PREJEAN, FLORELLE (dans le rôle de Barbara) - elle enregistre, dans l'adaptation française de André MAUPREY, quatre titres chez Polydor en novembre 1931,

Complainte de Mackie

Le Chant de Barbara

La Fiancée du pirate

Chant des canons -

et Margo LION interprètent le film de Pabst tourné dans le même temps que la version allemande (avec Rudolf FORSTER et Lotte LENYA), comme on avait coutume de le faire au cours des premières années d'exploitation du cinéma parlant, la technique du doublage étant alors fort peu utilisée.

Lys GAUTY, à son tour, enregistra *Le Chant de Barbara* (1931) ; "La grande", DAMIA elle-même, coucha sur le vinyl *La Complainte de Mackie* (1931).

Tout le monde s'accorde à dire que ce fut **Marianne OSWALD**, qui, la première, chanta en français les songs de Kurt WEILL, tirés de *l'Opéra de quat'sous*.

Quelques années plus tard, Boris VIAN retraduisit ces "songs" d'après le texte original ; Catherine SAUVAGE les enregistra pour les disques Jacques Canetti.

P

comme PARIS, J. PREVERT, POESIE

C'est dans ce triangle d'or que se tient sans doute le vrai *bonheur* de Marianne OSWALD,

...Aujourd'hui, pour moi, le soleil s'appelait Paris. (...)
Les roues tournaient lentement et doucement. Je m'étais endormie et je m'éveillai le lendemain à neuf heures d'un sommeil sans rêves.
Je m'éveillais dans un rêve, dans mon rêve de toujours.
Comme un long serpent se coulant dans les pierres, le train entraînait avec moi dans la gare de l'Est, à **Paris**.
Jamais je n'avais été aussi calme. Dans le couloir, les voyageurs me poussaient, me bouscullaient, avec leurs bagages.
Je restais debout, immobile, tellement heureuse et tellement ahurie.
Paris... c'était Paris...
J'étais à Paris, dans Paris...

Dernières pages de *Je n'ai pas appris à vivre*.
Paris : Domat, 1948, p. 372-373.

Jacques PREVERT entre dans la chanson dès 1936, avec le Groupe Octobre. Ses deux interprètes de l'époque sont Agnès CAPRI et Marianne OSWALD.

Il arrive que la poésie devienne femme. Hier, Yvette GUILBERT et Aristide BRUAND ne faisaient qu'un. Leurs talents associés, pourtant, malgré la diction agressive et la rudesse des mots gardaient une forte teinte d'affection littéraire. Cela se passait entre cabaret et salon. Les visages de malheur et de perdition qui faisaient les frais du spectacle ne s'en portaient pas mieux.

Mais du couple Marianne OSWALD - **Jacques PREVERT** ! Ils viennent de la conviction que leur unité et leur pureté ne peuvent se comparer qu'à celle du feu dont ils ont aussi la violence.

D'où peut-être le mélange d'attrait et de crainte que produit chez beaucoup la simple apparition de cette tragédienne incomparable, Marianne OSWALD. Les enfants, fascinés, ont d'abord peur de la brûlure. Ils se rassurent au premier regard. Ils ne trouveront rien d'autre, dans la flamme, qu'amour et purification : la maladie, la peine et la souillure n'existent plus lorsque passent ces cheveux solaires, cette pâleur et cette voix pleine de sang.

Georges DUTHUIT

Elle apparaît. Ce sont toujours ses cheveux de cuivre amoncelés comme un orage, mais ce n'est plus sa longue traîne noire d'où ne dépassaient que deux mains plus vivantes que deux ramiers. Marianne Oswald ne porte plus le deuil d'elle-même. Tant attendue, elle paraît inattendue. Ce n'est pas Marianne Oswald revenant, c'est Marianne Oswald ressuscitée. On dirait qu'après la tragédie où éblouissait nécessairement son appareil funèbre, est née une autre Marianne Oswald, plus dépouillée, plus nue, plus à portée de

coeur. Et sa nouvelle robe, couleur de poussière dorée, couleur d'aurore, semble souligner ce renouveau. On dirait que quelque chose de clair s'est levé dans son âme. Comme après la nuit, le jour. Et il y a sur les traits de Marianne Oswald une sérénité neuve, un calme matinal. Elle est habillée de beau temps.

La voici qui chante *La Belle Etoile* de **Jacques Prévert**, Oh! ce n'est pas encore *Le Songe d'une nuit d'été*! L'ombre reste habitée par la misère. Mais les atours shakespeariens de la vedette ne nous ont pas trompés. Il y a du changement dans tout son être, dans sa voix, dans ses gestes et jusque dans son émotion. Ce n'est plus la tragédienne cantonnée dans sa tragédie, reine sur scène et qui semblait parler plus loin que nous, ou plus près, s'adressant par-dessus nos têtes à des foules confuses ou s'exprimant pour elle-même sans sortir de son propre drame. Il semble qu'en s'approchant de nous, Marianne Oswald ait encore grandi. Sa voix porte juste, ses gestes sont là, son émotion la nôtre. **Pierre LAZAREFF**. *Marianne Oswald ressuscitée*, Paris-soir, 18/10/1937. Nous la sentons si près de nous, si immédiate, que nous en oublions la rampe et que nous avons l'impression qu'elle nous parle à tous confidentiellement. On aimait ou on détestait Marianne Oswald. C'était pour les uns un "défi", un "opprobre"; pour les autres une "flamme", un "fanal", un "drapeau". Elle est maintenant tout simplement une "femme", une femme palpitante d'humanité. Qu'elle chante ses nouvelles chansons : *Les Bruits de la nuit*, *Le Chauffeur de taxi*, *La Grasse matinée* ou qu'elle reprenne ses grands succès : *Anna la bonne* de Jean Cocteau, *Le Jeu de massacre*, d'Henri-Georges Clouzot ou *Les Soutiers* de notre ami Gaston Bonheur; qu'elle dise l'homme qui a faim, la misère d'être misérable ou l'enfance martyre, c'est décidément cette Marianne Oswald démarquée qui nous apparaît. Purifiée par le malheur, décortiquée par la souffrance, sans fard, sans tra la la, il semble que Marianne Oswald nous apporte sur scène sa spontanéité des coulisses, son vrai visage plus tragique que la tragédie.

Et le public qui s'entasse, d'abord étonné, puis remué, secoué, frémissant, s'émeut, applaudit, trépigne et, cruel, demande à la vedette d'aller jusqu'au bout de ses forces, jusqu'aux extrêmes limites de son coeur, et ne la laisse épuisée, couverts de fleurs et de bravos, qu'après lui avoir arraché dix-sept chansons si chargées d'émotion que Marianne Oswald, une fois le rideau baissé, semble vidée de sa vie. Trois heures durant elle nous a joué, à elle seule, en état de transe, une tragédie aux innombrables personnages. Il faut bien dire aussi combien les trois joueurs d'harmonica qui la soutiennent de leurs flonflons de rues ajoutent à sa nouvelle figure et la parachèvent.. C'est plus qu'un accompagnement, c'est un décor, plus qu'un décor, une atmosphère. Il faut bien dire aussi le talent du pianiste qui connaît si bien l'art de Marianne Oswald que, sous ses doigts intelligents, la musique n'est plus que l'ombre des paroles. Saluons Marianne Oswald ressuscitée, saluons en elle la grande tragédienne au coeur blessé et remercions-la de nous avoir appris cette fois que nous ignorions ses frontières et qu'il est toujours possible d'aller plus loin vers la sincérité, l'humanité et l'émotion vraie.

Pour Marianne OSWALD,
la poésie

c'est "**le goût du bonheur**" (scénario d'une émission déposé à la Bibliothèque dramatique de Radio-France)

"...est partout" (émission "Chansons, poésie et cinéma", 4 mars 1954)

Q

comme QUITTER

Il y a comme une fatalité qui fait que Marianne OSWALD n'a eu de cesse de partir ou de devoir fuir, confortant davantage encore son image d'éternelle *exilée*,

Quand tu aimes, il faut partir
Quitte ta femme quitte ton enfant
Quitte ton ami quitte ton amie
Quitte ton amante quitte ton amant
Quand tu aimes il faut partir

Blaise CENDRARS

R

comme G. RIBEMONT-DESSAIGNES

...il s'agit non pas d'une chanteuse à la mode des petits oiseaux, mais de Marianne Oswald, c'est-à-dire d'une femme qui a inventé une nouvelle manière de chanter. Elle ne chante pas seulement avec sa voix, mais avec cet appareil singulier fait de chair, de nerfs, de coeur, d'os, d'esprit, de sang et de souffle que possède tout être humain, même quand il ne sait pas s'en servir. Elle chante avec tout elle-même, en somme. (...)

On parle beaucoup actuellement de réalisme, sans même connaître ce qu'est la réalité. Celle-ci, si on la surprenait dans sa nudité, serait si insupportable qu'on la rejetterait vite aux oubliettes du mystère. A peine l'entrevoit-on aux limites de la poésie dite noire, qu'on menace de jeter celle-ci au feu, avec une hypocrite pudeur.

Et cependant c'est aux environs de cette réalité-là, lieu de rencontre de tous les malheurs, de tous les bonheurs, de toutes les révoltes, de tous les sourires, de toutes les explosions et de tous les ravissements, qu'il faut situer Marianne Oswald. Si dans sa voix monte la flamme de la vie qui brûle, il demeure dans ce feu la pureté d'un enfant qui découvre le monde dans un mélange de crainte, de désir et de révolte. (...)

Georges RIBEMONT-DESSAIGNES. *Marianne Oswald*, in La Nef, s.d.

Oui, oui, cette femme chante et pleure sur les révoltés, les malheureux, les fusillés, les meurtris, les persécutés. Oui, elle tire de la misère, des larmes, amères, du sang répandu, de la chair violentée par l'injustice, une sombre et fulgurante poésie. Mais n'a-t-on pas compris que celui qui se révolte a l'appétit de la lumière, de la liberté, des fleurs simplement belles, des rires innocents? Il n'est pas question d'enrichir une fois de plus les trésors de l'art, de l'esthétique, de la poésie, avec les malheurs et les faiblesses des pauvres créatures, à la manière de tant de porte-voix de l'héroïsme qui nourrissent leur vertu de cadavres. Poètes, poètes, attention! La poésie est à la portée de la main, toujours, et des yeux, et des lèvres. Ce n'est pas vous qui faites de la poésie. C'est la poésie qui vous fait.

S

comme SARREGUEMINES (SARRE, SARAH), L. SALOU.

Marianne OSWALD, à côté de son prénom usuel, portait également celui de **Sarah**, prénom que nous entendrons ici, assonance oblige, en écho à **Sarre**, rivière qui vient rejoindre la Blies, précisément à **Sarreguemines** (*Gemünd*).

J'ai reçu une invitation de Radio-Lorraine pour participer à la grande émission publique qui doit avoir lieu à Sarreguemines le mois prochain, nous explique Marianne Oswald. Lorsque j'ai appris qu'il s'agissait pour moi d'aller à Sarreguemines, j'ai donné aussitôt mon accord par télégramme. *"Vous ne pouvez vous imaginer ce que Sarreguemines signifie pour moi. C'est toute mon enfance que je vois se dérouler devant moi. Je me sens un peu le Poil-de-Carotte revenu sur les lieux de son enfance."* Marianne OSWALD, interview in Le Lorrain, 23 octobre 1951

Le nom de **SARREGUEMINES** est cité pas moins que 145 fois dans l'autobiographie de Marianne OSWALD, *Je n'ai pas appris à vivre*, Paris, Domat, 1948.

Bonheur, c'est un bonheur de vous avoir saisie au vol, mouette au bord de Genève - c'est-à-dire à la gare de Lyon. Ponctuation délirante.

Louis SALOU, dernière lettre à Marianne OSWALD. Vous me reconnaîtrez sûrement, car j'ai

dans vos yeux - bon à tirer - votre délicat embrassement
en ce haut lieu cruel, la porte obscure d'un wagon, mon
coeur l'a !

Le 24 octobre 1949, dans une émission intitulée *Hommage à Louis SALOU, poète et comédien*, Marianne OSWALD parle de celui qui a tant compté pour elle :

"Louis SALOU ne mourra jamais!", s'exclame-t-elle au début de l'émission. Puis, se référant à son rôle de pion dans le film *La Vie en rose*, elle dit "n'avoir jamais connu une émotion aussi vraie".

..."les beaux yeux de Louis Salou", comparés au regard de Vincent VAN GOGH...

..."sa voix profonde, tremblante, douce",
Marianne OSWALD

Paris at night

poème de Jacques PREVERT, lu par Marianne OSWALD en souvenir de Louis Salou

Trois allumettes une à une allumées dans la nuit
La première pour voir ton visage tout entier
La seconde pour voir tes yeux
La dernière pour voir ta bouche
Et l'obscurité tout entière pour me rappeler tout cela
En te serrant dans mes bras.

T

comme TRANCHANT

Dans le répertoire de Marianne OSWALD, quatre chansons sont signés Jean TRANCHANT, et pas des moindres ; Jean Tranchant qui signa également des chansons pour Lys GAUTY, Marlène DIETRICH... Plus qu'une collaboration, une complicité.

Le Grand Etang (1932)

La Complainte de Kessoubah ou Le Bon ménage (1932)

Sans repentir (1933)

Appel (1934)

Le vrai visage des pétroleuses de Brecht, je le rencontrai chez un dentiste. Il surmontait une invraisemblable robe de satin couleur cuivre, largement ouverte sur un bas noir et une jarretelle effrayante.

Il avait les couleurs de la colère et se terminait par une tignasse qui flambait comme un holocauste. Il portait le nom rouge et noir de Mme Marianne Oswald.

Cette artiste était possédée par les flammes et fuyait les damnations. Sur elle, les projecteurs allumaient des incendies. Elle semait l'émeute et attirait la foudre, et son bagage artistique ne portait pas la mention *danger* mais il était chargé de poudre.

TRANCHANT Jean. *La Grande roue*. Paris : La Table ronde, 1959.

Elle s'inspirait d'Anna Stein et des chanteuses du Kunst Kabarett berlinois d'avant-garde, avec un sens habile de l'assimilation. Elle était la première fusée d'une alerte et tirait un signal d'alarme auquel nous ne prenions pas garde. Cocteau disait d'elle : "C'est un mégot qui s'acharne à brûler", mais écrivait *Anna la Bonne* pour se délivrer d'un cauchemar.

Les harcèlements de Mme Marianne Oswald allaient de Jean Wiener à Clouzot, de Paul Colin à Gaston Bonheur, d'Arthur Honneger à Benglia, l'inoubliable *Empereur Jones*. Paris en était élaboussé comme d'une pluie d'étincelles. En quelques mois cette Passionnaria incendiaire avait réussi à pénétrer partout, et quand la rumeur de ses chansons s'atténuait, elle prévenait ses amis qu'elle se suiciderait dans la soirée. Elle s'y employait d'ailleurs avec une sombre énergie, celle du désespoir, et nous la retrouvions convalescente dans une chambre de l'hôtel Saint-Yves qui semblait construit pour des figurines fantômales de Léonor Fini.

V

comme VOIX, VLAMINCK, VAN GOGH

Un jour, j'entendis un homme dire dans la salle :

- C'est entendu, cette fille n'a pas **une VOIX de rossignol**, mais avez-vous vu quelle flamme? Elle n'a peut-être pas de voix du tout, mais il faut reconnaître qu'avec cette voix qu'elle n'a pas, elle donne la chair de poule.

Alors je compris que c'était **ma VOIX** qui, malgré moi, avait blessé et irrité tous les autres auditeurs en leur mettant sur la gorge la lame du souvenir, ma voix qui tressaillait encore de terreur et de douleur, n'ayant pu oublier ni les murs blancs de l'hôpital, ni le couteau du chirurgien, ni l'épouvante du réveil sous le chloroforme.

OSWALD, Marianne. *Je n'ai pas appris à vivre*. Paris : Domat, 1948, pp. 368-369.

Mais **cette VOIX** racontait aussi, à travers les pauvres paroles des simples chansons de Catherine, toute mon enfance. Et c'était aussi la voix de Sophie Franco que son père traînait par son merveilleux châle de cheveux, parce que Sophie voulait aimer l'homme qu'elle aimait ; la voix du garçon Oswald qui, en criant, demandait sa part de soleil ; - et ma voix, si petite alors, lorsque ma soeur Madeleine secouait ma tête comme si ma tête eût été une pomme de terre qu'il fallait écraser pour faire une bonne purée, c'était aussi la douce voix de ma Catherine et la voix grave de Papa qui hurlait tant le jour où on l'avait envoyé à la mort.

Et **toutes les autres VOIX** de ma vie qui éclataient en même temps dans mon cœur. C'était le sang de ces voix mêlé à mon propre sang qui battait dans mes chansons. Derrière le rideau, je cessais alors de pleurer et j'oubliais la pluie d'injures battant mon visage comme une vitre, j'oubliais l'orage de ces voix agressives et je savais que je n'étais plus seule dans cette foule hostile, puisque quelques-uns, malgré tout, m'avaient défendue. Et je savais qu'un jour ils seraient plus nombreux encore, ceux qui aimeraient mes chansons, celles de Catherine et d'autres qui diraient les malheurs et la beauté de la vie, ses orages et ses éclaircies.

La préférence de Marianne OSWALD, en matière de peinture, va vers deux peintres, Maurice de **VLAMINCK** et Vincent **VAN GOGH** - Vlaminck a d'ailleurs reconnu la fascination qu'exerça sur lui l'oeuvre picturale de Van Gogh :

Vlaminck et la terre, émission télévisée, diffusée le 27 juin 1956 (1ère chaîne)

Dans un train pour une étoile : Van Gogh, émission télévisée, diffusée le 6 novembre 1969 (2ème chaîne)

WY

COMME P. WACHSMANN, WAL-BERG, K. WEILL, M.

YVAIN

Terminons par ces lettres musicales,
un peu comme un accompagnement,

Paul WACHSMANN, qui posa sa musique sur *Où je vais, d'où je viens...*, poème de Jacques PREVERT et que Marianne OSWALD chanta sous le titre *Toute seule*

WAL-BERG, compositeur, orchestrateur et chef d'orchestre, qui mit en musique *Embrasse-moi* de Jacques PREVERT et *Retour* de André VERDET pour Marianne OSWALD

Kurt WEILL, le compositeur de la musique de *L'Opéra de quat'sous*

Maurice YVAIN, apprit le métier d'accompagnateur au cabaret les Quat'z-arts. Entre 1920 et 1925, il ne composera pas moins de 20 opérettes. Mélodiste de grand talent, il a su intégrer avec élégance l'apport du jazz. "Il était réellement tout ce que je rêvais de devenir un jour". (Georges VAN PARYS). Il écrit la musique du *Jeu de massacre* et de *La Lavandière* pour Marianne OSWALD.

Ad libitum...

MARIANNE OSWALD,

PRODUCTIONS

Marianne OSWALD fonctions	1932 à 1938	1946 à 1950	1951 à 1960	1961 à 1974	1975 à 1981	Supports ou genres
productrice		2	19	98		émission radio
			14	27	2	émission TV
chanteuse	24	1	2			disque
		22	9	6		émission radio
actrice ou interprète	1	1	6			film court métrage
		12	23	109		émission radio
			2	2		émission TV
auteur		9	43	164		scénario radio TV
réalisatrice			3			court-métrage
TOTAL	25	47	121	406	2	TOTAL

MARIANNE OSWALD,
l'interprète

1932-1938

Marianne OSWALD occupe une position originale dans le paysage culturel de la France des années 30.

S'imposant dans les music-halls parisiens, avec un répertoire connoté "communiste" pour l'époque, - *L'Opéra de quat'sous*, dont elle est la première à interpréter les "songs" en français et en France - elle a également été, avec Agnès CAPRI, la première interprète des chansons de Jacques PREVERT, qui lui dédie *La Chasse à l'enfant*.

Venue du cabaret allemand, où elle fit ses débuts en 1925, elle avait débuté tout d'abord au théâtre : au *Kammerspiel* de Hambourg, chez Piscator, chez Max Reinhardt - où elle double Elisabeth Bergner, une des grandes actrices de l'époque, chez Bertolt Brecht...

Son parcours artistique s'inscrit d'emblée au-delà des frontières, elle qui était née allemande, en Lorraine annexée, et qui n'a cessé de se réclamer *d'abord* française.

Souvent en décalage, jugée avant-gardiste, son influence sur l'esprit germanopratin est indéniable :

"L'influence de Marianne Oswald est certaine : par l'audace dont elle fit preuve dans le choix des textes, par son jeu de scène, elle a fait passer un frisson nouveau dans la chanson. Les artistes de Saint-Germain-des-Prés en recueillirent les fruits."

Cent ans de chanson française. Paris : Ed. du Seuil, 1981, p. 293

"Son répertoire s'enrichit de chansons signées Cocteau, Prévert et Kosma, Francis Poulenc, Arthur Honegger et Georges-Henri Clouzot comme ce *Jeu de massacre* où passe l'impétuosité de celle qui sera à l'origine du style rive gauche."

DILLAZ, Serge. *La Chanson sous la IIIe République (1870-1940)*. Paris : Tallandier, 1991, p. 218.

"Je pense qu'il existe, comme des peintres et des poètes maudits, des chanteurs maudits. Marianne OSWALD en est. On découvre son importance, avec le temps.

Ce qui est frappant, quand on réécoute les enregistrements de 1934 et qu'on les compare à d'autres chanteuses, c'est la modernité de cette voix. Dans la *Chasse à l'enfant*, par exemple, cette façon de "chanté-parlé", "parlé-chanté", c'est presque du rap... C'est une chanteuse d'avant-garde, c'est une chanteuse moderne. Cette espèce de va-et-vient qui existe entre la culture germanique et lorraine et la culture française - comme culture "rêvée" au départ... Etre un carrefour humain. Une balle que l'on se renvoie."

HAZERA Hélène. *Entretien*.

1. Quelques points de repères : essai de chronologie

1932

peu avant Noël 1932,

débuts de Marianne OSWALD au *Boeuf sur le Toit*

1933

4 mars,

mise en vente de ses deux premiers disques chez COLUMBIA.

13 mars,

Marianne OSWALD participe au 3ème gala du lundi, "Images et rythmes", *Cinéma Falguière*, présenté par Emile VUILLERMOZ

21 avril,

ouverture de *Chez Sidonie* (qui deviendra, dès le 28 avril *Aux Joubertins*) dirigé par Sidonie BABA. Au programme, Marianne OSWALD.

2 mai,

générale au Théâtre des *Folies-Wagram* de Une Femme comme les autres, pièce de André AUBERGE. Lucienne BOYER devait passer en attraction après le 2ème acte. Elle se désiste. Marianne OSWALD la remplace.

3 juin,

Marianne OSWALD au *Boeuf sur le Toit*. Retransmis par le Poste Parisien.

29 juillet,

Marianne OSWALD au *Boeuf sur le Toit* de Cannes qui a été inauguré le 22 juillet.

30 octobre,

à Lyon, *salle Molière*, conférence de Jean BERARD avec Marianne OSWALD, GILLES et JULIEN et Tino ROSSI.

22 novembre,

au *Théâtre Balieff*, Balieff sourit, avec Marianne OSWALD.

8 décembre,

au Théâtre des *Folies Wagram*, Marianne OSWALD se produit avec GABAROCHE.

15 décembre,
au Théâtre des *Folies Wagram*, prolongation avec GEORGIUS.

1934

12 janvier,
pour deux semaines à l'*Alcazar*, avec DOUMEL. La muflerie de ce dernier, qui la présente, provoque des bagarres.

26 janvier,
au *Studio d'Art comique* (ex *Gaité*) dirigé par GEORGIUS, elle crée "Anna la Bonne".

16 mars,
une semaine à l'*Alhambra* de Genève.

16 avril,
au *Cinéma Falguière*, "Soirée du Fantastique", avec Marianne OSWALD.

avant le 29 avril,
Marianne OSWALD se produit à Londres

21 avril,
au *Palais des sports*, à Paris, 30ème anniversaire de l' "Humanité", avec Marianne OSWALD et le groupe Octobre.

30 avril au 7 mai,
à Bruxelles, *Théâtre Royal des Galeries St Hubert*.

11 au 17 mai,
au *Cinéma Falguière*, "Soirée du Fantastique", avec Marianne OSWALD.

courant juillet,
Marianne OSWALD passe dans un "music-hall populaire" en même temps que Maurice ROGET.

fin juillet, début août,
Marianne OSWALD se produit à Cannes et Juan les Pins

8 août,
à Genève, *Comédie*. Bagarres. Marianne OSWALD est expulsée de Suisse et doit abandonner la suite de sa tournée. Après guerre, désirant travailler en Suisse, Marianne OSWALD demandera à l'ambassadeur de France d'obtenir la levée de son interdiction de séjour.

- 14 septembre,**
à Berne, l'entrée du territoire suisse est interdit à Marianne OSWALD.
- 28 septembre,**
Marianne OSWALD aux *Noctambules*.
- 30 octobre,**
Marianne OSWALD participe à un gala anti-militariste, *Mutualité*.
- 2 novembre,**
Marianne OSWALD à *Bobino*, avec MIREILLE

1935

- du 1er au 8 janvier,**
Marianne OSWALD aux *Galleries St Hubert*, à Bruxelles, avec Ray VENTURA.
- du 19 janvier au 7 avril,**
Marianne OSWALD aux *Noctambules*.
- courant mars,**
Marianne OSWALD à *L'Européen*.
- vers le 17 avril,**
Marianne OSWALD se produit à Nice.
- 8 mai,**
Marianne OSWALD participe au "Grand gala de la Paix", *Mutualité*.
- 8 juin,**
Marianne OSWALD, à l'*ABC*, avec Ninon VALLIN.
- 21 septembre,**
Marianne OSWALD, au *Deux Anes*.

1936

- avant le 11 janvier,**
Marianne OSWALD, au *Boeuf sur le Toit*.
- 30 janvier,**
Marianne OSWALD, à *L'Alhambra*, avec DOUMEL.

- 14 février,**
Marianne OSWALD, à *Bobino*, avec CHARPINI et BRANCATO.
- 23 mars,**
Marianne OSWALD, aux *Noctambules*, avec Max JACOB.
- 27 juillet,**
Marianne OSWALD, au *Kursaal* de Knockesommer.
- 28 juillet,**
Marianne OSWALD, au *Kursaal* d'Ostende.
- 4 septembre,**
Marianne OSWALD participe à la "Fête de l'Humanité" à Garches.
- 11 septembre,**
Marianne OSWALD, au *Trianon Variétés*, avec Michel SIMON.
- 24 septembre,**
Marianne OSWALD, au *Palais des Beaux Arts*, à Bruxelles.
- du 2 au 4 octobre,**
Marianne OSWALD, au *Théâtre Municipal* de Villeurbanne.
- 13 novembre,**
Marianne OSWALD, à l'*ABC*, avec NOEL NOEL.

1937

- 30 janvier,**
Marianne OSWALD participe à la "Grande fête de Solidarité au profit des Miliciens d'Espagne", *salle Wagram*.
- 27 février,**
tentative de suicide
- 5 septembre,**
Marianne OSWALD participe à la "Fête de l'humanité" à Garches.
- 9 octobre,**
Gala, *salle Gaveau*, précédé d'une conférence de Jean BERARD.
- courant novembre,**
Marianne OSWALD passe à l'*Anglo-french club* de Londres.

19 novembre,

Marianne OSWALD, à *Bobino*, en tête d'affiche, chante PREVERT avec les Trio harmonics.

10 décembre,

Marianne OSWALD, à *L'Européen*, avec DOUMEL.

1938

fin janvier, début février,

Marianne OSWALD, *Grand Casino* du Luxembourg.

18 mars,

Marianne OSWALD participe à la Commémoration de la Commune, organisée par la S.F.I.O.

15 avril,

Marianne OSWALD, à l'*ABC*, avec Max REIGNER, Charles TRENET, Edith PIAF, etc... Charles TRENET débutait à l'*ABC* comme soliste le 25 mars dans le programme de Lys GAUTY. Ce programme a été prolongé d'une semaine, et, le 15 avril, Charles TRENET se trouve en tête d'affiche.

17 juillet,

Marianne OSWALD, au *Westminster Theater* de Londres

1939

15 février,

Marianne OSWALD embarque au Havre pour New York. Elle est engagée par le *Ruban bleue*.

2. L'art de Marianne OSWALD, interprète

2.1. Généalogie d'une voix

"Le "grain", c'est le corps dans la voix qui chante, dans la main qui écrit, dans le membre qui exécute."

Roland BARTHES¹

Il y a quelque chose d'unique et de troublant dans la voix de Marianne OSWALD, sans doute plus que dans aucune autre. Dès lors, il nous semble légitime de remonter aux sources de cette voix, d'essayer d'en établir ici la généalogie.

La voix difficile ou la voix de l'enfance...

Premier épisode, intitulé "la voix de garçon" :

"J'adorais chanter et je me disais que si l'école, c'était chanter, ce devait être merveilleux. Lorsque nous chantâmes le couplet tout entier, soeur Jeanne nous arrêta au milieu et regarda du côté des filles d'un air étonné. Puis elle demanda :

-D'où vient cette voix de garçon?

Toutes les filles se mirent à rire. Je ne comprenais pas pourquoi elles riaient, mais je vis bien vite qu'elles riaient de moi. On avait fait une telle histoire à la maison parce que j'étais une petite fille, et qu'on attendait un garçon, que j'étais très fière d'avoir une voix de garçon. Maintenant que j'avais quelque chose d'un garçon, cela semblait être mal. Je ne voulus pas être lâche et je répondis à soeur Jeanne que c'était moi, la "voix de garçon".²

L'intrusion d'un élément étranger dans l'uniformité des voix agit avec son caractère perturbant, connoté dans un langage apparemment sexuel ("voix de garçon"/vs "voix de fille"), mais qui dénote plus particulièrement de la question des origines : ce n'est pas tant la "voix de garçon" que la "voix du garçon que l'on souhaitait que je sois".

L'enfant-Marianne, semble-t-il, s'approprie de "cette voix" : on pourrait même dire qu'elle l'*affiche* - au même titre que les pleurs et les larmes qu'elle délivre "sur commande" dans la cour d'école.

Deuxième épisode, lié directement au précédent, que l'on pourrait intituler "l'humiliation et/ou la reconnaissance":

¹BARTHES, Roland. *Le Grain de la voix*. In *Essais critiques III : L'Obvie et l'obtus*. Paris : Ed. du Seuil, 1982, p. 243.

²OSWALD, Marianne. *Je n'ai pas appris à vivre*. Paris : Domat, 1948, p. 31

"Soeur Jeanne me demanda de chanter toute seule. Son visage se crispa et pourtant j'avais fait tout ce que je pouvais. Cette fois, la classe entière éclata de rire.

Je sentis mes oreilles me brûler. Puis toute ma tête devint chaude et je commençai à pleurer.

Soeur Jeanne me prit par la main et me dit :

- Marianne, tu as une voix ravissante et c'est exactement ce qu'il nous faut pour nos chansons.

Mais les garçons continuaient tous à rire. Soeur Jeanne leur ordonna de se taire et me dit encore :

- Marianne, puisqu'il n'y a pas chez les garçons une voix aussi belle que la tienne, tu vas te mettre au milieu d'eux et tu dirigeras les troisièmes voix."¹

Dans cet épisode s'affirme, dans toute son ambiguïté, ce sentiment de fierté et de honte mêlées, qui, semble-t-il, pousse l'enfant-Marianne à aller vers autrui ; frustrée certes, elle arrive, grâce à l'aide bienveillante d'un tiers (Soeur Jeanne, ici), à un comblement, une reconnaissance, difficile certes, une "troisième voix/e", mais en définitive, gratifiante.

La voix sauvée

La menace gronde, se précise et se nomme : maladie de Basedow.

"Cette chose à l'intérieur de ma gorge qui me faisait si mal et qui transformait mes yeux en deux horribles boules était un goître juvénile. Le docteur me demanda si je me souvenais d'un choc que j'aurais reçu, un choc brutal. Il eut beau insister, je ne pouvais me souvenir de rien, d'aucun choc. Le docteur Leblanc avait dit, le jour où l'on m'avait arrachée à ma Catherine, qu'il ne serait pas étonné si j'avais hérité la condition physique de Maman. A ce moment-là, je n'avais pas compris. Je croyais qu'il voulait parler des biens de Maman et je m'étais dit que Madeleine était la seule à en hériter.(...)

Mes yeux étaient devenus de vrais oeufs sur le plat, dont le jaune dépassait le blanc d'un bon doigt. Je regardai le clown qui souriait toujours. Je sus que si je ne pouvais pas devenir chanteuse à cause de mes yeux, je pourrais toujours m'engager dans un cirque. Je pourrais faire un clown magnifique.

Mes yeux se gonflaient de plus en plus, et le goître, lui aussi, semblait grossir dans ma gorge. Le mot goître était un mot si laid que j'appelais ce qui poussait dans ma gorge "l'étrange coeur de pomme".²

La gorge malade s'inscrit dans ce rapport métonymique entre la voix et le goître - désigné comme cet "étrange coeur de pomme" : elle devient en quelque sorte l'objet transitionnel. La maladie de Basedow, pour organique qu'elle soit, donne, en ce qui concerne Marianne OSWALD, matière à discours (métaphore). Et pas à n'importe lequel, puisque le référent n'est

¹OSWALD, Marianne. *Je n'ai pas appris à vivre*. Paris : Domat, 1948, p. 31-32.

²*Ibid.*, p.330-333.

autre qu'un fruit, la pomme, qui, suivant l'analyse de Paul DIEL, "serait le symbole de la mise en présence d'une nécessité, celle de choisir."¹

Ce choix, existentiel s'il en est, s'exprime dans toute son évidence : "Tout à coup, je compris que j'étais la vie, moi aussi, et que je ne voulais pas mourir."²

Et quelques pages plus loin, Marianne OSWALD écrit :

"L'étrange cœur de pomme devenait toujours plus gros et plus plein dans ma gorge. Il ressemblait maintenant à une grosse pelote de laine et j'avais du mal à respirer. Mon cœur montait et descendait brusquement chaque fois que l'air entraînait dans ma poitrine. Je me demandais comment la peau de ma gorge n'éclatait pas."³

En comparant son goût à une "pelote de laine", Marianne OSWALD introduit une autre clef d'interprétation. En effet, l'épisode incriminé est celui qui est relaté au début de son livre :

"Souvent, quand j'étais couchée dans le vieux berceau alsacien, Madeleine s'approchait de moi et me disait entre ses dents :

- Espèce de fille! Espèce de fille! Je te rendrai à la cigogne! Je te donnerai aux pigeons pour qu'ils te mangent.

Un jour, pour m'empêcher de crier, elle m'enfonça une pelote de laine dans la bouche. Catherine arriva à temps. Un autre jour, Catherine la surprit au moment où elle me sortait du berceau pour me donner aux oiseaux."⁴

L'intervention chirurgicale s'avère indispensable. Et, soudain, tout bascule :

"Le couteau du chirurgien avait touché un nerf et les cordes vocales refusaient maintenant de remuer. Elles étaient paralysées"⁵

Le constat est implacable : "J'étais vivante et je ne pouvais plus parler. Je ne pouvais plus dire un seul mot." Le silence s'affale, implacable, lui faisant traverser les étapes d'une longue "renaissance" :

"Et tout à coup un son terrible surgit de ma gorge. Un son qui ne venait pas de mes cordes vocales, mais du plus profond de mon corps... Un cri que je n'avais jamais crié, un cri qui avait attendu que son jour fût arrivé.

Et soudain il mourut, ce cri et une énorme tache de sang se répandit sur le couvre-lit. Tout ce sang venait de ma gorge ouverte d'où le cri s'était enfui. Et la tache s'étendait, s'étendait. (...)

Maintenant, je ne me laisserai plus opprimer. Non, je ne me laisserai plus affirmer encore et encore qu'on n'avait pas voulu de moi dans le monde. Je ne me laisserai plus étouffer par des soi-disant vivants dont le cœur était remplacé par des lettres et des chiffres, et que rien n'aurait pu toucher.

¹CHEVALIER, Jean. GHEERBRANT, Alain. *Dictionnaire des symboles...* Edition rev. et augm. Paris : Laffont, 1982, p. 777.

²OSWALD, Marianne. *Je n'ai pas appris à vivre*. Paris : Domat, 1948, p. 329.

³*Ibid.*, p. 335-336.

⁴*Ibid.*, p. 25.

⁵*Ibid.*, p. 338.

Je n'avais pas été la bienvenue dans ma famille. On me l'avait assez répété. Tous les reproches qu'on m'avait faits pesaient sur moi, comme une montagne avec tous ses rochers. Mais je savais maintenant que ma famille n'était qu'un point minuscule dans ce monde magnifique, dans ce monde plein de magnifiques inconnues."¹

"C'était un après-midi, Ericka m'avait invitée dans sa jolie petite maison dans le Grünewald. Nous étions assises dans son studio, au milieu des fleurs et des livres. Je lui demandai, sur mon ardoise, de bien vouloir me lire encore une fois quelques scènes des *Revenants*. Ericka me lut en entier la scène entre le garçon Oswald et Régina, la jeune fille qu'il aime, la jeune fille que sa mère lui a défendu d'aimer. Puis Ericka arriva à la scène où Oswald demande à sa mère de lui donner le soleil. Comme toujours, je suivais les paroles en remuant les lèvres. Et tout à coup, un son noir gronda dans ma gorge. Je dis en même temps qu'Ericka :

- Maman, donne-moi le soleil!

La sueur inonda tout mon corps ; mais pour moi, c'était comme la rosée du matin. Je répétais encore une dizaine de fois :

- Maman, donne-moi le soleil! Maman donne-moi le soleil!

Mes cordes vocales avaient recommencé à remuer. J'avais touché le soleil."²

La voix reçue

"Lui restera cette raucité de la voix, surgie d'autres profondeurs. La cicatrice apparente, qu'elle ne masque pas, renforce l'effet de malaise chez les spectateurs. Il faut imaginer ce corps "superbement féminin" que domine, au-dessus de la blessure, comme une greffe à la Frankenstein, un visage massif encadré de cheveux rouges. Puis, le noir s'étant fait autour de la poursuite, subir le trouble venimeux d'un chant qui parle au-delà du juste et du faux, dans l'entre-deux de l'intolérable, inventant des notes qui n'existent pas dans la gamme" (Gilles TORDJMAN, *Marianne la Rouge*, In Les Inrockuptibles, 38, été 1992.)

Tout l'art de Marianne OSWALD consiste à jouer avec cette voix-là. Et les critiques et écrivains de le souligner, tel François MAURIAC, par exemple, "Marianne OSWALD, comme ces truites qui remontent les gaves, remonte l'irritation d'une foule, et atteint la source, qui est le coeur inquiet, la mauvaise conscience des privilégiés. Et par son seul aspect, par *le son de sa voix*, elle provoque en nous cette hostilité dont elle a besoin pour nous vaincre."

Les qualificatifs ne manquent pas pour désigner cette voix : "Voix inclassable. Voix de verre pilé"(une admiratrice). "Voix terrible, brutale et

¹OSWALD, Marianne. *Je n'ai pas appris à vivre*. Paris : Domat, 1948, pp. 342-343.

²*Ibid.*, p. 361.

rauque, solitaire comme un cri"(Albert CAMUS). "Voix étrange, venue d'un vertige, venue du fond de la terre, du fond de la souffrance. Une voix de chat affolé..."(Colette GODARD) "Et si la voix de Marianne Oswald ne ressemble à aucune autre c'est parce qu'elle est à peine sa voix mais plutôt la voix de milliers et de milliers d'autres qui ne chantent pas, qui ne chantent plus ou qui n'ont jamais osé chanter."(Jacques PREVERT)

"Il faut TOUT faire pour que cette voix soit connue. Il y a une telle exigence, une ténacité telle... cette façon de chanter, avec cette voix complètement détimbrée. C'est du grand art! Comme Ingrid CAVEN, il y a une certaine agressivité dans la voix de Marianne. Elles chantent "à la schlague" toutes les deux. Je trouve cependant Marianne plus humaine, plus attendrie... Sa version des *Feuilles mortes*, où elle fait juste râper sa voix, c'est très subtil".

HAZERA, Hélène. *Entretien*

La voix sauvée

Dernier acte, capital, qui s'inscrit dans la redécouverte de cette voix : la réédition des enregistrements d'avant-guerre de Marianne OSWALD, grâce au travail de Daniel NEVERS.

2.2. Le choix des textes.

Marianne OSWALD a été, à son époque, la première chanteuse dite de music-hall, à faire valoir une telle exigence quant au choix de ses chansons :

" La carrière de Marianne OSWALD affirme haut et fort (on l'oublie un peu aujourd'hui et beaucoup de chanteurs qui l'oublient auront des réveils pénibles) la *nécessité d'un répertoire*. Marianne, elle, a choisi son répertoire. Elle le suscite. Elle en est l'inspiratrice."

HAZERA Hélène. *Entretien*

Les historiens de la chanson s'accordent à reconnaître, d'aucuns la richesse, d'autres encore l'originalité d'un répertoire, où Jean NOHAIN côtoie Jean COCTEAU, Jean LENOIR, Jacques PREVERT, grâce au talent de l'interprète.

2.3. Marianne OSWALD, chanteuse

Si la carrière de chanteuse de Marianne OSWALD peut sembler relativement courte (1932-1938), elle restera emblématique pour bien de ses contemporains, comme Yves MONTAND, Renée LEBAS ou Juliette GRECO,

"Marianne OSWALD est la seule chanteuse qui se soit aventurée, jusqu'ici, à soumettre au public une coproduction Prévert-Kosma (en l'occurrence, *La Chasse à l'enfant* qu'elle a difficilement imposée sur les planches de l'ABC)"¹

"Marianne OSWALD, pour nous les jeunes de 1935/36, était un phare. Ses chansons avaient une force et un impact tels, qu'elles nous ont incité, mon frère David et moi, à les inscrire dans notre tour de chant amateur. Elle a fait connaître à toute une génération les textes de Brecht, Cocteau, Prévert."

Renée LEBAS. *Témoignage*

"Sans Marianne OSWALD, le *Boeuf sur le toit* n'aurait pas été ce qu'il a été. Sans le *Boeuf sur le toit*, je n'aurais pas été ce que je suis. Je dois donc à Marianne OSWALD un immense merci, d'abord pour ce qu'elle restera, c'est-à-dire une inconditionnelle fervente de la poésie, et chacun sait avec quel talent!"

Juliette GRECO. *Témoignage*

ou d'autres encore, tel par exemple, Jean GUIDONI :

"Pendant la seconde (partie du spectacle, Cirque d'hiver, 1985), apparaissaient les stigmates de ma volonté de me retrouver seul face à mon métier. Ce n'est sûrement pas un hasard si j'avais choisi de commencer ma partie par une chanson de Jacques Prévert, créée par Marianne OSWALD, *Toute seule*.²"

Si Marianne OSWALD semble avoir mis fin d'elle-même à sa carrière de chanteuse, à son retour des Etats-Unis, nous ne pouvons qu'esquisser des interprétations a posteriori, qui ne contrediront pas celles que Marianne OSWALD évoqua elle-même : "La chanson est devenue trop littéraire pour moi" (1946) ou encore "Je m'arrête de chanter pour me consacrer aux enfants" (1954).

"Pourquoi Marianne Oswald s'est-elle arrêté de chanter, à votre avis?"

H.H. Parce qu'elle n'a pas eu le succès qu'elle méritait. On lui reprochait une fois de plus son "accent allemand"... La Rive gauche s'était constituée. "Place aux jeunes!..." Pour Agnès CAPRI, c'était la même chose. On n'a pas fait de place aux deux chanteuses, qui avaient chanté Prévert avant-guerre. Elles étaient vieilles à présent. La jeunesse se reconnaissait dans Prévert mais pas dans ces "vieilles bonnes femmes"... D'autant plus que Marianne s'obstinait dans la voie "chanteuse des

¹HAMON, Hervé. ROTMAN Patrick. *Tu vois, je n'ai pas oublié*. Paris : Ed. du Seuil, 1990, p.273.

²GUIDONI, Jean. *Quelques jours de trop*. Paris : Ed. de Septembre, 1991, p. 152.

poètes", ce qui lui a causé du tort. Elle avait un style qui faisait chanteuse "réaliste", qui n'était plus à la mode par opposition à un style "propre", comme celui de Cora VAUCAIRE, Yves MONTAND ou Juliette GRECO... Quand je l'ai vu, lors d'une émission télé, chanter *La Fiancée du pirate* (1967), elle était encore en pleine possession de ses moyens dramatiques. Elle avait tout. Et pourtant personne ne lui a proposé de faire un "Mère Courage", par exemple...C'est fou!"
HAZERA, Hélène. *Entretien*

3. Marianne OSWALD, discographie.

ANNEES	TITRES	AUTEURS	REFERENCES
1932	En m'en foutant	Paroles : André MAUPREY Musique : Didier MAUPREY	SALABERT 3148
	Pour m'avoir dit je t'aime	Paroles : André MAUPREY Musique : Robert de MACHIELS	SALABERT 3148
	Le Grand étang	Paroles : Jean TRANCHANT Musique : Arthur HONEGGER	COLUMBIA DF 1114
	Surabaya Johnny	Paroles : Bertolt BRECHT, adapt. d'André MAUPREY Musique : Kurt WEILL	COLUMBIA DF 1114
	Le Chant des canons	Paroles : Bertolt BRECHT, adapt. d'André MAUPREY Musique : Kurt WEILL	COLUMBIA DF 1115
	La Complainte de Kessoubah (ou) Le Bon ménage	Paroles et musique : Jean TRANCHANT	COLUMBIA DF 1115
1933	Mon oncle a tout repeint (ou) L'Oncle Eustache	Paroles : Jean NOHAIN Musique : Hans EISLER	COLUMBIA DF 1276
	Sans repentir	Paroles et musique : Jean TRANCHANT	COLUMBIA DF 1276

1934	Appel	Paroles et musique : Jean TRANCHANT	COLUMBIA DF 1462
	Le Jeu de massacre	Paroles : Henri-Georges CLOUZOT Musique : Maurice YVAIN	COLUMBIA DF 1462
	Anna la Bonne	Paroles et musique : Jean COCTEAU	COLUMBIA DF 1463
	Viens, gosse de gosse	Paroles et musique : Jean LENOIR	COLUMBIA DF 1539
1935	Embrasse-moi	Paroles : Jacques PREVERT Musique : WAL-BERG	COLUMBIA DF 1718
	Evidemment bien sûr	Paroles : Jean VARIOT Musique : Christiane VERGER	COLUMBIA DF 1718
	Le Bateau ivre	Paroles : Louis SAUVAT Musique : Francis CHAGRIN	COLUMBIA DF 1759
	L'Emigrante	Paroles : Gaston BONHEUR Musique : WAL-BERG	COLUMBIA DF 1759
	Les Boules de neige	Paroles : Paul FORT Musique : Louis BEYDTS	COLUMBIA DF 1865
	Mes soeurs, n'aimez pas les marins	Paroles : Jean COCTEAU	COLUMBIA DF 1865
1936	La Dame de Monte-Carlo	Paroles et musique : Jean COCTEAU	COLUMBIA DF 1882
	La Chasse à l'enfant	Paroles : Jacques PREVERT Musique : Joseph KOSMA	COLUMBIA DF 2012
	La Lavandière	Paroles : Gaston BONHEUR/Max BLOT Musique : Maurice YVAIN	COLUMBIA DF 2036

	Toute seule	Paroles : Jacques PREVERT Musique : Paul WACHSMANN	COLUMBIA DF 2036
1937	Les Bruits de la nuit	Paroles : Jacques PREVERT Musique : Joseph KOSMA	COLUMBIA DF 2291
	La Grasse matinée	Paroles : Jacques PREVERT Musique : Joseph KOSMA	COLUMBIA DF 2291
1947	Les Soutiers	Paroles : Gaston BONHEUR Musique : Joseph KOSMA	COLUMBIA DF 2012
1956	Le Dernier poème (avec) La Grasse matinée (reprise)	Paroles : Robert DESNOS Musique : Claude ROLLAND	PHILIPS 432.181 NE

4. Marianne OSWALD, actrice de cinéma

La première apparition de Marianne OSWALD sur le grand écran date de 1938, dans un film intitulé *Le Petit chose*, sous la direction de Maurice CLOCHE.

Même si Marianne OSWALD n'a jamais tenu un premier rôle, elle a participé à quelques films, devenus, pour certains, des classiques de cinémathèque :

Les Amants de Vérone, film d'André CAYATTE, 1948, dans le rôle de Letitit

Anna la Bonne, court métrage de Claude JUTRA, 1959, dans le rôle titre

Le Guérisseur, film de Yves CIAMPI, 1953, dans le rôle de Lucie VOLARD

Montparnasse 19, film de Jacques BECKER, 1957, dans le rôle de Berthe WEIL

Notre-Dame de Paris, film de Jean DELANNOY, 1956, dans le rôle de La Falourdel

Quelqu'un crie, court métrage de Marcel BLUWAL, 1954, dans son propre rôle

MARIANNE OSWALD,
la productrice

1951-1974

Marianne OSWALD avait commencé, dès son retour des Etats-Unis en 1946, à produire des émissions radiophoniques. En effet, les années d'exil l'avaient confronté à la nécessité d'une "reconversion" : elle y était devenue "la voix de la France libre", avait publié ses mémoires sous le titre *One small voice* et fréquentait les exilés et les écrivains, comme Jane BOWLES par exemple :

"Jane, pour autant qu'on pût en juger, n'écrivait pas. Les gens la trouvaient trop paresseuse pour être écrivain, trop prise par ses plaisirs. Elle passait presque tout son temps avec La Touche et avec une chanteuse, Marianne Oswald, qui se présentait sous le nom de "la voix de la France" chez Spivy et dans d'autres boîtes"¹

Albert CAMUS la rencontre à New York et l'encourage à réécrire son livre en français : il s'agira de *Je n'ai pas appris à vivre*, publié chez Domat en 1948, avec une préface de Jacques PREVERT :

"Voilà d'abord ce que raconte Marianne Oswald
dans "Je n'ai pas appris à vivre"
Son entrée dans le monde et quel accueil lui a été réservé
Par la suite elle raconte tout ce qui lui est arrivé
Et comme d'autres découvrent des choses horribles dans le marc de café
elle découvre des choses terribles
dans le vin de Mai
Mais elle sait
que la joie et la douleur sont deux soeurs siamoises
qu'il ne faut jamais séparer
Et le chêne a beau se fracasser le cheval blanc se cabrer de terreur
et le vin de Mai se renverser
et le hussard de la mort de l'amour
a beau se retirer
platement dignement connement
en claquant ses talons éperonnés
Marianne Oswald dans ce livre d'une insolite simplicité et qui a sa place
toute trouvée entre les Malheurs de Sophie et les Infortunes de la Vertu
n'oublie jamais
que l'humour est enfant de nos haines mais surtout de nos amours
JE N'AI PAS APPRIS A VIVRE
ou
Les Aventures de Marianne qui pleure et de Marianne qui rit
Un livre absolument pas du tout réaliste
comme la vie dans un rêve
comme un rêve dans la vie."²

Si on considère les productions de Marianne OSWALD pour la radio et la télévision, on est frappé par leur richesse et leur diversité. Elles s'inscrivent dans la période qui s'étend de 1951 à 1974. Le mode d'analyse, que nous avons choisi, est séquentiel.

¹DILLON, Millicent. *Jane Bowles : une femme accompagnée*. Paris : Tierce, 1989, p. 72.

²OSWALD, Marianne. *Je n'ai pas appris à vivre*. Paris : Domat, 1948, p. 14.

1. ANALYSE DES DISPOSITIFS DE PRODUCTION¹

1.1. PERIODE 1951 à 1953

EMISSIONS RADIOPHONIQUES	DIFFUSION
Deux pour une, adaptation du roman d'Erich KÄSTNER réalisation Jean-Jacques VIERNE	26/11/1951 (RDF - Paris Inter)
Emile et les détectives, adapt. du roman d'Erich KÄSTNER	19/12/1951 (RDF - Chaîne Parisienne) 15/04/1967 (<i>France-Culture</i>) - rediffusion
Poèmes et chansons (série), réal. Jean-Jacques VIERNE 1. Berlin 2. Hambourg 3. Munich 4. Le Rhin	14/2/1951 (RDF) 16/7/1951 (RDF) 1951 1951
Terre des enfants (série), réal. Christiane MALLARME	6/3/1952 (RTF - Paris Inter)
Le Petit train, adapt. de 3 contes de Graham GREENE réal. Christiane MALLARME	26/7/1953 (RTF - Chaîne nationale)

1. Les productions de Marianne OSWALD sont d'abord *radiophoniques*.

2. Une *typologie des émissions* fait apparaître une prédominance en ce qui concerne les adaptations d'oeuvres littéraires (au nombre de trois) ; la série *Terres des enfants*, qui, comme son nom l'indique, s'adresse d'abord aux enfants, sur le mode de la conversation - Marianne OSWALD s'adresse directement à eux et les fait participer à l'émission.

Une série, comme *Poèmes et chansons*, est l'exemple même du pari de Marianne OSWALD d'utiliser la radio comme outil de création : la participation de Jean VILAR, une thématique qui s'inscrit, d'emblée au coeur des préoccupations contemporaines (l'après-guerre), témoignent de l'ambition que s'est fixée Marianne OSWALD. La référence à la poésie, comme valeur, s'affirme : "La poésie est partout", dit Marianne OSWALD, même là où l'Histoire l'a rejetée.

¹Nous appellerons ici *dispositifs de production* tout ce qui participe à la constitution d'une émission, c'est-à-dire le choix du média, la typologie (plus particulièrement des publics visés), les collaborations ou les thèmes abordés. Signalons, que pour des raisons de fonctionnement interne à l'Institut National de l'Audiovisuel, il ne nous a pas été donné de visionner les émissions télévisées. En conséquence, nous nous sommes tenus aux indications fournies par la base documentaire INA-SON.

3. Un premier constat s'impose : le public visé par Marianne OSWALD est d'abord celui des *enfants*. Ses émissions ont une visée pédagogique explicite et s'inscrivent dans une volonté de pratiquer un apprentissage dans la joie intellectuelle où le charisme de celui qui dit/raconte est central. Il y a une véritable mise en scène du savoir qui s'opère dans une jubilation ludique. Sa démarche, on le voit, n'est pas si éloignée de celle d'une Françoise DOLTO, par exemple.

1.2. PERIODE 1954 à 1956

EMISSIONS RADIOPHONIQUES	DIFFUSION	EMISSIONS TELEVISEES	DIFFUSION
Au village du bonheur	19/7/1956 RTF-Chaine Parisienne	Anatole a tenu parole réal. Denise BILLON	25/12/1956 1ère chaîne
Barbazouk, adapt. du roman de Jules RENARD, réal. de Jules ROMAINS musique de Georges AURIC	27/1/1956 RTF-Paris Inter	Square des miracles adapt. de René FALLET réal. Jean-Jacques VIERNE	20/6/1954 1ère chaîne
La Cage vide réal. de Albert RIERA musique de Jean WIENER	25/12/1955 RTF - Paris Inter		
Présentation de vedettes de la chansons et du cabaret	5/8/1954 RTF-Chaine Parisienne		
Terres des enfants (série) réal. Christiane MALLARME	1954-1956 RTF-Paris Inter		

1. Même si les productions de Marianne se diversifient, elles restent cependant majoritairement *radiophoniques*.
2. Du point de vue de la *typologie* des émissions, cette période est marquée indéniablement par un vrai travail de création : autant *La Cage vide*, que les deux adaptations télévisées sont réalisées à partir d'un scénario original, écrit par Marianne OSWALD seule ou en collaboration. Si dans l'émission *Présentation de vedettes de la chanson et du cabaret*, elle revient sur sa carrière de chanteuse, elle donne les raisons pour lesquelles elle s'arrête de chanter.

3. Le public visé par les émissions de Marianne OSWALD est plus que jamais un public d'enfants.

Si cette période marque ses débuts à la télévision, on remarquera qu'ils ne sont pas improvisés, puisqu'elle a su s'entourer de professionnels qui l'ont déjà secondé à la radio (Jean-Jacques VIERNE) et qu'elle a eu recours à un écrivain comme René FALLET pour travailler le scénario de *Square des miracles*.

1.3. PERIODE 1958 à 1960

EMISSIONS RADIOPHONIQUES	DIFFUSION	EMISSIONS TELEVISEES	DIFFUSION
La Poésie est un drame en collab. avec Rémo FORLANI réal. Albert RIERA	19/5/1958 France HI	A l'oeuf de Pâques coproduit par Rémo FORLANI réal. René LUCOT	30/03/1959 1ère chaîne
		Arbre de jole réal. Jean-Marie DROT	24/12/1959 1ère chaîne
		Bonjour Monsieur Nadar réal. Jean-Christophe AVERTY	2/7/1958 1ère chaîne
		Images pour l'enfance le spectacle commence réal. Jean-Christophe AVERTY	14/6/1959 1ère chaîne
		Images pour l'enfance les livres et leurs histoires réal. Jean-Christophe AVERTY et Colette THIRIET	9/8/1959 1ère chaîne
		Monsieur Henri réal. Jean KERCHBRON	5/3/1958 1ère chaîne
		Pour que vienne l'été coprod. Rémo FORLANI	10/2/1960 1ère chaîne
		Sa majesté le cheval réal. René LUCOT	26/09/1960 1ère chaîne
		Strasbourg, coeur de l'Europe réal. René LUCOT	20/4/1959 1ère chaîne

Théâtre aux étoiles coprod. Rémo FORLANI réal. René LUCOT	28/10/1959 1ère chaîne
--	----------------------------------

1. Le rapport des productions radiophoniques et télévisuelles est à présent inversé : alors que, jusque là, la dominante était essentiellement radiophonique, Marianne OSWALD se consacre en priorité à ses productions *télévisées*.
2. En ce qui concerne la *typologie* des émissions, il y a une nette dominante d'émissions pour la jeunesse. Il est cependant significatif de constater le souci de Marianne OSWALD de donner une part significative à la poésie au sein de sa production radiophonique : la lecture de textes d'Antonin ARTAUD par Michel BOUQUET, de textes de Friedrich HÖLDERLIN ou de René CHAR, au sein d'une émission radiophonique, consituent un événement rare, voire unique à cette époque.
3. Autant dans ses productions radiophoniques que télévisuelles, cette période est marquée par de nouvelles collaborations : avec Rémo FORLANI, quant à l'écriture et la production ; avec Jean-Christophe AVERTY, René LUCOT et Albert RIERA à la réalisation.

1.4. PERIODE 1961 à 1964

EMISSIONS TELEVISEES	DIFFUSION
Belles dames du temps jadis réal. Jacques RUTMAN	15/1/1962 1ère chaîne
La Cage vide réal. Jacques RUTMAN musique Jean WIENER	28/11/1963 1ère chaîne
C'était hier Monsieur Cros réal. René LUCOT	23/6/1962 1ère chaîne
Ces hommes de l'espérance en deux parties réal. Yves-André HUBERT	19/3/1964 26/3/1964
Cette nuit-là au Palais Royal réal. René LUCOT	9/3/1961 1ère chaîne

Le Chant d'un nouveau monde : Walt Whitman réal. Jacques DEMEURE	20/11/1964
Le Hollandais de Paris coprod. Rémo FORLANI réal. Yves-André HUBERT	24/5/1962 1ère chaîne
Il y a cent ans naissait Jules Renard réal. LACOMBE	13/2/1964
Monsieur Dubois réal. René LUCOT	24/4/1961 1ère chaîne
Les Musiciens du dimanche coprod. Rémo FORLANI réal. René LUCOT	14/11/1962 1ère chaîne
Le Paris de Baudelaire réal. Jacques DEMEURE	5/6/1963 1ère chaîne

1. Marianne OSWALD se consacre essentiellement, durant cette période, à la production d'émissions *télévisées*.

2. La *typologie* des émissions fait apparaître une diversification : les centres d'intérêt de Marianne OSWALD vont à l'histoire, la poésie, voire à la peinture. Ses émissions s'adressent dorénavant à un public plus large, et non plus essentiellement jeune : une période de création intense, qui fait de cette période, sans doute l'une des plus riches de sa carrière de productrice.

3. De nouvelles collaborations s'installent avec des réalisateurs comme Jacques RUTMAN, Yves-André HUBERT ou Jacques DEMEURE.

La Cage vide, sur une idée originale de Marianne OSWALD, après avoir été adapté pour la radio en 1955, devient ici un "conte filmé" : c'est l'unique cas, à notre connaissance, d'une double adaptation radiophonique et télévisée de la part de l'auteur.

La série *Ces hommes de l'espérance* inaugure un genre dont Marianne OSWALD se fera le défenseur en d'autres occasions : le retour commenté sur l'histoire récente (ici les opposants au régime hitlérien) pour affirmer, avec d'autant plus de force, la conviction de son engagement européen.

Se constituent ce que nous appellerons des constellations thématiques : autour de la poésie (Walt WHITMAN, Charles BAUDELAIRE), autour de l'histoire (*Belles dames du temps jadis*, *Cette nuit au Palais Royal*), autour des arts en général, de la reproduction mécanique du son (Charles CROS) à la peinture (Vincent VAN GOGH).

C'est en 1961 que Marianne OSWALD obtient la Médaille d'or du Conseil Européen pour son court métrage *La Parole est au fleuve...*

1.5. PERIODE 1965 à 1967

EMISSIONS RADIOPHONIQUES	DIFFUSION	EMISSIONS TELEVISEES	DIFFUSION
Surgi de la mémoire (série) - "La Voix du je" - "La Voix des champs" réal. Jean-Wilfrid GARETT	23/10/1965 9/10/1965 France-Culture	Anna Magdalena ou elle s'appelait Anna Magdalena réal. Yves-André HUBERT	25/12/1967 2ème chaîne
		François d'Assise, frère de tous les hommes réal. Jean-Loup BERGER	25/12/1965
		P. comme Perroquet : Lear et Carroll réal. Jean-Loup BERGER et Paul ROBIN	11/11/1965
		Romain Rolland, ou... le temps viendra réal. Jean-Loup BERGER	6/7/1966
		Simon Bolivar, homme de lumière adapt. Jean-Claude BRISVILLE réal. Jean-Loup BERGER	15/2/1965

1. Même si cette période est dominée par une production *télévisuelle*, il faut remarquer le retour de la production *radiophonique*, avec une série intitulée *Surgi de la mémoire*.
2. La *typologie* des émissions de cette période est marquée par l'émergence d'une forme d'émissions radiophoniques, que Marianne OSWALD développera dans les années à venir. Mêlant souvenirs et rencontres, ce type de séries donne une large part à la dimension "poétique" revendiquée par l'auteur.
3. De nouvelles collaborations s'instaurent à la télévision avec Jean-Claude BRISVILLE, pour l'adaptation, Jean-Loup BERGER, pour la réalisation ; avec Jean-Wilfrid GARETT à la radio.

Les sujets traités au sein des émissions télévisées sont plus approximatifs et attestent d'un certain flottement, du moins dans les productions télévisées : de St François d'Assise à Simon BOLIVAR, en passant par Romain ROLLAND, la diversité se fait éclectisme.

Anna Magdalena ou elle s'appelait Anna Magdalena offre toutefois l'exemple d'une émission parfaitement achevée et originale pour l'époque : sur le mode d'une évocation poétique, cette émission prend la forme d'une promenade à travers la vie intime de Jean-Sébastien BACH. Le prétexte à la mise en scène consiste à montrer une jeune femme d'aujourd'hui, lisant "La petite chronique d'Anna Magdalena Bach", s'identifiant peu à peu à l'épouse du musicien, dont elle interprète le rôle.

1.6. PERIODE 1968 à 1970

EMISSIONS RADIOPHONIQUES	DIFFUSION	EMISSIONS TELEVISEES	DIFFUSION
Surgi de la mémoire 18 émissions (suite et fin)	24/3/1967 au 1/3/1968 Inter variétés	Bâtir sa vie réal. Pierre BOURSAUS	25/12/1968
Rencontres imaginaires 38 émissions	7/10/1968 au 11/10/1970 Inter variétés	Dans un train pour une étoile : Van Gogh réal. Yves-André HUBERT	6/11/1969 2ème chaîne
Voyages imaginaires 4 émissions (suite des Rencontres imaginaires)	8/11/1970 au 22/10/1970 Inter variétés	Les Deux coquines réal. Pierre BOUSAUS	28/02/1969
Je n'ai pas appris à vivre 9 émissions (suite de Surgi de la mémoire)	13/1/1968 au 8/5/1968 Inter variétés	Maillol par Dina Vierny réal. Pierre BOURSAUS	14/5/1969 1ère chaîne
		Notre-Dame-des-chemins réal. Gérard PIGNOL	25/12/1969 2ème chaîne
		Sur les traces d'un poète : Hölderlin réal. Roger IGLESIS	11/9/1970 2ème chaîne
		Toucher au cœur des choses : Carzou réal. Gérard PIGNOL	30/4/1970 2ème chaîne

1. Les productions de Marianne OSWALD sont quantitativement *radiophoniques*.
2. La *typologie* des émissions de cette époque est marquée par la systématisation des séries radiophoniques - nous analyserons plus loin l'une d'entre elles, *Rencontres imaginaires*, devenue *Voyages imaginaires*. Celles-ci s'adressent à un public de connaisseurs, sensible à cette idée de la poésie, qui se tient entre nostalgie et engagement et que Marianne OSWALD défend avec conviction.
3. De nouvelles collaborations sont à signaler dans le domaine de la réalisation, avec Pierre BOURSAUS, Gérard PIGNOL et Roger IGLESIS à la télévision et Marcel SICARD à la radio.

1.7. PERIODE 1971 à 1974

EMISSIONS RADIOPHONIQUES	DIFFUSION	EMISSIONS TELEVISEES	DIFFUSION
Voyages imaginaires 12 émissions réal. Marcel SICARD	24/1/1971 au 22/10/1971 Inter variétés	L'Ange qui sourit réal. Yves-André HUBERT	22/12/1974 2ème chaîne
Enfance, mon enfance 35 émissions réal. Marcel SICARD	septembre 1971 à septembre 1973 Inter variétés	L'Enfant imagine, l'enfant découvre réal. Renaud SAINT-PIERRE	25/12/1972 2ème chaîne
		Faire oraison au milieu des arbres ou St Jean de la Croix réal. Yves-André HUBERT	29/12/1973 2ème chaîne
		Les Grands espaces réal. Renaud SAINT-PIERRE et Franck ANDRON	25/2/1973 2ème chaîne
		Un Homme et une femme qui s'aimaient : Robert et Youki DESNOS : réal. Yves-André HUBERT et Jean-Wilfrid GARETT	11/3/1972 2ème chaîne
		Le Poète de l'air : Léonard de Vinci réal. Jean-Jacques VIERNE	5/11/1971 2ème chaîne

Que l'aube apporte le vent neuf : L.P. Fargue réal. Gérard PIGNOL	16/5/1971
Regards sur Hans Memling réal. Yves-André HUBERT	25/12/1971 2ème chaîne

1. Le retour à la production *radiophonique* se confirme durant cette période.
2. La *typologie* des dernières émissions fait apparaître le souci de Marianne OSWALD de mener en parallèle un travail sur la mémoire et l'enfance d'une part, la dimension poétique et le témoignage d'autre part.
3. Renaud SAINT-PIERRE collabore à la réalisation de deux émissions télévisées. Jean-Jacques VIERNE, qui avait participé à la réalisation des premières émissions radiophoniques, revient pour signer avec Marianne OSWALD une dernière émission sur Léonard de VINCI à la télévision.
La fin de la carrière de productrice de Marianne OSWALD coïncide avec la loi du 8 juillet 1974 divisant l'Office de Radio Télévision Française en six organismes autonomes : ce démembrement entraînera la multiplication des doubles emplois, l'amenuisement des moyens et la concurrence entre les chaînes aura tendance à s'instaurer aux dépens de la qualité des programmes.

2. LES PRODUCTIONS : définition des critères

2.1. LE PROJET

Marianne OSWALD a défini son objectif de productrice, dès le départ, en des termes clairs, qui ne souffrent d'aucune ambiguïté. Définissant sa cible (les enfants), elle a constitué autour d'elle une équipe de professionnels pour mener à bien son projet.

A l'instar de sa carrière d'interprète, elle a su s'adapter aux exigences et aux contraintes liées au support utilisé. Son exigence l'a menée à faire oeuvre de pionnière dans un domaine où la diffusion d'un savoir ne saurait se passer de la définition d'un style. Nous nous efforcerons de définir les critères spécifiques qui ont marqué les productions de Marianne OSWALD : à partir des dispositifs de production analysés précédemment et de l'étude d'une "série radiophonique"¹, genre qu'elle a développé tout au long de sa carrière de productrice.

2.1.1. Le support.

Qu'il s'agisse de la radio ou de la télévision, Marianne OSWALD ne semble pas tout d'abord faire une distinction fondamentale quant au traitement spécifique à chacun de ces modes de diffusion. Il est cependant significatif de relever le renversement qui s'opère progressivement entre une production essentiellement radiophonique, à ses débuts, puis télévisuelle, et enfin, une production "mixte".

Il semble que cela soit dû en grande partie à la conception des émissions mêmes, qui obéissait à des règles liées à l'écriture même : un premier jet de sa main, réécrit et retravaillé en collaboration avec des écrivains déjà rompus à cet exercice, comme Rémo FORLANI, Jean-Claude BRISVILLE dit l'exigence d'une méthode empirique certes mais surtout la nécessité d'un *rythme*.² On y reconnaît le même acharnement du vouloir-dire-et-écrire, qui n'est pas sans rappeler le phrasé et la scansion typique de la chanteuse.

2.1.2. Les cibles

Si Marianne OSWALD commence à produire des émissions, c'est essentiellement dans le but affirmé de "s'occuper des enfants". Ceci énoncé, l'enjeu de ces nouvelles activités dépassent très vite le cadre imposé : alors

¹Cf. la série intitulée *Rencontres imaginaires* puis *Voyages imaginaires* (1968-1971).

²La Bibliothèque dramatique de Radio France a conservé la majeure partie de ces scénarios, qui sont autant de témoignages sur la pratique même des "pionniers" de la radio ou de la télévision.

que tout semblait indiquer une visée "pédagogique", elle s'en détache progressivement. En effet, des séries comme *Surgi de la mémoire* ou *Rencontres imaginaires* traduisent son souci d'inaugurer un travail sur la mémoire et la dimension poétique avec la volonté déterminée, voire l'engagement de s'inscrire dans une histoire au quotidien.

Les productions de Marianne OSWALD peuvent être considérées, à bien des égards, comme des références : qu'il s'agisse de lectures de poèmes d'Antonin ARTAUD à la radio en 1954 ou plus généralement de la volonté d'appréhender des oeuvres comme celles d'HÖLDERLIN (1970) ou de WHITMAN, on peut relever l'originalité évidente du propos et le souci délibéré de mettre en perspective une réelle conscience culturelle contemporaine. Leur rôle de catalyseur, à une époque où la radio et la télévision étaient considérées avant tout comme des moyens de communication, a sans doute facilité une prise de conscience, à la fois plus générale sur l'utilisation de ces nouveaux outils et plus spécifique quant aux missions à leur assigner.

2.1.3. Manières de dire, manières de voir.

A défaut d'avoir eu l'occasion de visionner l'une ou l'autre des productions télévisuelles Marianne OSWALD, nous nous référerons ici à quelques articles parus dans la presse permettant d'évaluer l'accueil réservé à celles-ci.

A propos de *Ces Hommes de l'espérance* tout d'abord, Jean NOBECOURT écrit dans *Le Monde* du 21 mars 1964 :

" Nous les avons tous mis dans le même sac. Nous ne savions pas que dans le camp des persécuteurs tous n'étaient pas des persécuteurs", disait André Chamson en présentant la première partie de l'émission de Marianne OSWALD, consacrée aux "hommes de l'espérance", aux Allemands qui, dès 1933, commencèrent contre le régime hitlérien la guerre clandestine.

A partir de photos et de films d'actualité commentés par Louis Martin-Chauffier, cette émission retraçait l'évolution de la République de Weimar, la lente emprise du nazisme sur les Allemands, et suggérait le phénomène de suivisme, l'absence radicale de solidarité qui fit tomber les uns après les autres tous les partis, toutes les familles spirituelles qui, réunies, auraient interdit à Hitler l'accès du pouvoir.

Willy Brandt témoignait pour Julius Leber, le chef syndicaliste qu'il avait connu à Lubeck. Mais Alfred Grosser et Carlo Schmid expliquaient admirablement, donnaient aux images toute leur signification. Le premier, aussi vivant, aussi prenant sur le petit écran que dans une chaire, donnait d'ailleurs une leçon de bon usage de la télévision à bien des commentateurs. Le second, sur le thème "Je les ai connus", évoqua à la fois l'appareil policier, les séductions idéologiques, l'avènement du "raté", qui définissaient le IIIème Reich. Ni l'un ni l'autre ne dissimulèrent les défaillances : Heidegger lui-même... Avec émotion Mgr Lausener rappela

la mémoire de son père, dirigeant de l'Action catholique, assassiné dans son bureau le 30 juin 1934.

Jean Cassou commenta les images qui montraient la dégénérescence culturelle innovée par le nazisme. Et les vieilles bandes retraçant l'autodafé des livres mis au ban par les vainqueurs n'ont rien perdu de leur force, de leur pouvoir de susciter la consternation.

Emouvante plus qu'habile, l'émission sera suivie le 26 mars par l'évocation de la résistance pendant la guerre et le complot du 20 juillet. Elle simplifie beaucoup la trame des événements, la complexité des sentiments, mais rectifie clairement maints préjugés. Ainsi Marianne Oswald a-t-elle mis l'accent sur une partie seulement des opposants civils socialistes surtout une trop brève allusion est faite aux communistes - et ne suggérant pas les drames de certains milieux militaires en 1938. **La force convaincante de son émission naît de la pudeur, de l'affection, du sens de la justice, qui ont inspiré l'auteur et les commentateurs.** Dans la seconde partie, ils s'effaceront sans doute pour laisser parler les protagonistes dont la comparution devant le tribunal du peuple fut filmée sur ordre de Hitler.

François MAURIAC, quant à lui, écrit dans *Le Figaro littéraire*, du 2 au 8 avril 1964 :

"Le soir du jeudi saint, ce fut d'ailleurs ce qui se passa à partir de vingt et une heures, avec le second volet de *Ces hommes de l'espérance*, de Marianne OSWALD. Emission nécessaire, qui nous rappelle que l'Allemagne résistante a compté ses martyrs par milliers et que c'est dans la résistance au nazisme que la réconciliation de la France et de l'Allemagne a été scellée.

Les résistants allemands, avant d'être pendus ou décapités à la hache, furent les premiers habitants de Buchenwald et des autres camps de la mort, longtemps avant qu'aucun étranger n'y pénétrât. Ces enfers furent fondés et organisés d'abord pour eux.

L'émission de Marianne Oswald aura sans doute aidé certains téléspectateurs français à surmonter ce qui pouvait demeurer en eux de rancune. C'est la communauté du destin qui doit réconcilier nos deux peuples. Le démon nazi dont l'Allemagne fut la proie, nous l'avons vu sous d'autres noms, il n'y a pas si longtemps, rendre furieux des jeunes Français. Ce démon-là ne connaît pas de frontières et toutes les jeunesses lui fournissent un terrain favorable."

A propos de *Notre-Dame-des-chemins*, André BRINCOURT écrit, le 26 décembre 1969, dans *Le Figaro* :

"La production de Marianne Oswald me laisse dans un sentiment partagé. Je ne suis pas sûr d'avoir suivi sur la bonne ligne cette "Notre-Dame des Chemins". Il y avait là quelque chose d'irritant et de rassurant à la fois. **Une sorte de promenade spirituelle qui, par son caractère décousu, arbitraire, se rapprochait d'une sorte de chemin des écoliers de l'esprit.**

A dire vrai, il fallait seulement se laisser conduire, sans rien chercher d'autre qu'un certain plaisir des yeux et, plus encore, une vague "poésie des choses" où la nature et la pierre composaient un hymne à Dieu.

Pourquoi ceci et non cela? Pourquoi ces abbayes cisterciennes plutôt que d'autres? Et les enfants près d'un étang? Et pourquoi la vieille demeure normande de La Houssaye? Admettons que cette "gratuité" ait un sens.

Admettons qu'en ce jour de Noël l'amour maternel ait tous les visages - et ces admirables Madones à l'enfant nous y invitaient, certes...

Il ne me semble pas pourtant que ce type d'émission ait eu sa place en début d'après-midi. Le rêve, le recueillement, la quête et les poèmes inachevés appartiennent à la veillée. J'aurais mieux senti à tout autre heure les qualités réelles de cette promenade dans des chemins de traverse. Car la note dominante de cette "page télévisée" était bien l'apaisement, la beauté tranquille - et immuable à travers le temps - des arbres, des champs et des temples élevés ici et là comme pour protéger les hommes de l'agitation et du bruit.

Dans cet esprit, félicitons Louis-Martin Chauffier, pour ce bref commentaire si justement dit par Jean Topart (sa voix à elle seule donnait à l'émission sa signification réelle) ; et félicitons Marianne Oswald et Gérard Pignol d'avoir cédé aux vertus du silence ("le silence des pierres, profond comme un chant").

Je comprends bien que le propos de Marianne Oswald était moins de nous "guider" que de nous permettre un "vagabondage" - d'où le manque de points de repère en ce qui concerne les églises et chefs-d'oeuvre présentés - mais, dans la mesure où la Télévision ne joue que sur la magie des images et des mots, ne pourrait-elle choisir son heure?

Enfin, Jacques SICLIER, dans *Le Monde* du 30 avril 1971, à propos de *Toucher au coeur des choses*, écrit :

Un homme se promène sous les arbres d'une forêt. Il parle de son amour de la nature. Un tableau s'inscrit dans l'écran. Des arbres dessinés, réduits à des traits essentiels, du vert... C'est une toile de Carzou, c'est la forêt vue par lui.

D'emblée, le film de Marianne Oswald nous transporte au coeur d'un univers pictural. Encore que le peintre ici se prête, ainsi que sa femme, à l'interview, qu'on le voie dans son atelier, qu'on visite sa maison de campagne, *Toucher au coeur des choses* n'est pas un "documentaire" sur Carzou. C'est une sorte d'initiation poétique à sa peinture. Les déclarations du peintre - il se définit comme un artisan soucieux du travail bien fait et dit aussi ses réticences, ses inquiétudes devant la civilisation technique - permettent d'établir les rapports entre ses toiles et la réalité dont elles s'inspirent. Mais les images et la couleur nous font voir ce qui se cache derrière la surface des choses : les pylônes électriques envahissant les champs, un port avec des bateaux, des ruines majestueuses dans la campagne normande.

Sans vouloir minimiser le rôle du réalisateur (Gérard Pignol), il est bien certain qu'une entreprise comme celle-ci doit énormément au directeur de la photographie. D'une production à l'autre de Marianne Oswald on retrouve le talent personnel de Gilbert Perrot-Minot. Il sait être un merveilleux paysagiste, il sait capter une atmosphère. C'est Perrot-Minot qui nous fait "entrer" dans le monde intérieur de Carzou par les impressions esthétiques qu'il crée de la réalité à la peinture. Carzou explique pourquoi il utilise certaines couleurs dominantes à certains moments. Les images de Perrot-Minot provoquent alors le choc visuel : le "rouge Carzou", l'"orange Carzou". Bref, le monde réel nous revient avec la vision de Carzou (cette Venise fantomatique étrangement belle).

Avec les décors et les costumes créés pour l'Opéra nous goûtons aussi l'enchantement d'un conte de fées. Le commentaire de Jean-Claude

Brisville (dit par Jean Topart) court à travers tout cela comme un fil délicat.

Toucher au coeur des choses n'a rien d'une émission d'art savante et didactique. Elle ne s'adresse qu'à la sensibilité.

Les critiques de ces quelques émissions de Marianne OSWALD, ainsi rassemblées, soulignent *un ton*, où se rejoignent émotion, sensibilité, dans une magie particulière des images et des mots. Jacques NOBECOURT va jusqu'à parler d' "une leçon de bon usage de la télévision", André BRINCOURT de "vagabondage" et Jacques SICLIER d' "initiation poétique" : les productions de Marianne OSWALD ne laissent pas indifférents ; elles bousculent les idées reçues et les habitudes télévisuelles de l'époque.

2.2. "RENCONTRES IMAGINAIRES", un exemple de série radiophonique

La série *Rencontres imaginaires* présente toutes les caractéristiques d'un genre que Marianne OSWALD a développé sur les ondes. Diffusée du 7 octobre 1968 au 22 octobre 1971, elle se compose de 54 émissions, que nous regrouperons en quatre périodes:

- du 7/10/1968 au 21/4/1969 : en collaboration avec Rémo FORLANI, Marianne OSWALD se propose de donner un aperçu sur la poésie féminine à travers les âges. La réalisation est signée Jean-Wilfrid GARETT.
- du 25/4/1969 au 2/10/1969 : Marianne OSWALD change d'optique et consacre cinq émissions à des poètes célèbres.
- du 16/10/1969 au 11/10/1970 : en collaboration avec Jean PATRICK, Marianne OSWALD propose 18 émissions autour de figures mythologiques qui ont inspiré les poètes.
- du 8/11/1970 au 22/10/1971 : même si le titre de la série est à présent *Voyage imaginaire*, le principe est le même. Marianne OSWALD est assistée de Jean PATRICK à la production et Marcel SICARD à la réalisation.

2.2.1. RENCONTRES IMAGINAIRES, du 7/10/1968 au 21/4/1969.

TITRE DE L'EMISSION	REFERENCES	DIFFUSION
Elise 1836	Simone de BEAUVOIR, <i>Le Deuxième sexe</i> Sabine SICAUD Elisa MERCOEUR George SAND Mélanie WALDER Constance de THEIS	7/10/1968 Inter variétés
Clélie 1661	Marceline DESBORDES-VALMORE Henriette de LA SUZE Hortense de VILLEDIEU Anne de LA VIGNE Antoinette DESHOULIERES	21/10/1968 Inter variétés
Nolly 1968	Emily DICKINSON Anne BRADSTREET Edna SAINT VINCENT MILLAY Muriel RUKEYSER Louise BOGAN Hilda DOOLITTLE Negro spirituals trad. par Marguerite YOURCENAR	4/11/1968 Inter variétés
Sheherazade 1300	Bachar IBN BOURD Ibn AL ROUMI Al KHANSA SALMA	18/11/1968 Inter variétés
La Belle cordière	Louise LABE Pernette du GUILLET Jacqueline PASCAL Marie de BRABANT	2/12/1968 Inter variétés
Anne 1847	Elizabeth BROWNING Soeurs BRONTEE	10/12/1968 Inter variétés
Louise 1960	Gisèle PRASSINOS Henriette CHARASSON Lise DEHARME Mme d'ALNOYE Mme de BEAUMONT Catherine BERNARD	30.12/1968 Inter variétés

Arachnée 00-00	Lucie DELARUE- MARDRUS ARACHNEE ERINNA SAPHO MOIRO Amyté de TEGEE NOSSIS Renée VIVIEN	13/1/1969 Inter variétés
Clara 1450	Christine de PISAN Marie de CLEVES Péronnelle d'ARMANTIERE Marie de FRANCE Comtesse de DIE	27/1/1969 Inter variétés
Antoinette 1765	Mme de SEVIGNE Mlle de l'ESPINASSE Marquise du DEFFAND Duchesse de CHOISEUL Katherine MANSFIELD	10/2/1969 Inter variétés
Dorothée 1969	Deux chansons de BARBARA - "Une petite cantate" - "Si la photo est bonne" Claudine CHONEZ RACHILDE Catherine FAULN Marie Laure de NOAILLE Elisabeth BISHOP Marina ZOUETAIEVA	24/2/1969 Inter variétés
Pauline 1813	George SAND	10/3/1969 Inter variétés
Brigitte 1965	B. de DIE Louise LABE Marguerite de NAVARRE Philiberte de FLEURS Marceline DESBORDES- VALMONT Ondine DESBORDES- VALMONT Renée VIVIEN Louise SIEFERT Sara TEASDALE Rosemonde GERARD Sabine SICAUD	24/3/1969 Inter variétés
Flavia 1820	Percy SHELLEY	7/4/1969 Inter variétés
Sophie 1795	Sophie von KUHN Julie von CHARPENTIER	21/4/1961 Inter variétés

1. Le projet de Marianne OSWALD s'inscrit dans le prolongement de sa lecture de l'ouvrage de Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe*, dont il se réclame, avec, pour objectif, de donner un aperçu sur la poésie écrite par les femmes à travers les siècles.

Il n'y a pas de déroulement chronologique à proprement parler d'une émission à l'autre et l'on passe du 15e au 18e puis au 20e siècles pour retourner au 19e ou au 20e siècles.

Les textes cités en référence, même s'ils sont à dominante poétique, frappent par leur éclectisme et vont de l'Antiquité à nos jours : chaque émission a fait, semble-t-il, l'objet d'un sérieux travail de recherche de la part des auteurs. Introduite par le même thème musical, emprunté aux *Nocturnes* de Claude DEBUSSY, chacune d'entre elles s'ouvre sur un dialogue entre un Narrateur et une voix féminine, portant le même prénom que le titre de l'émission. Marianne OSWALD y intervient en lisant un ou deux textes par émission.

2. Cette série, comme l'essentiel de la production radiophonique de Marianne OSWALD, a été diffusée sur **Inter variétés**.

Avec une diffusion annuelle de 1500 heures de programmes - contre 6000 heures sur **France Culture**, 8700 heures sur **France Inter** et 9500 heures sur **France Musique**¹ - cette chaîne, dont les programmes sont également diffusés sur les émetteurs régionaux, associe tous les genres radiophoniques : musique classique ("Les grands musiciens"), opéra ("Une saison d'opéra", "Prestige du disque lyrique"), jazz ("Jazz en liberté"), dramatiques, littéraires et documentaires, en faisant également une large place aux programmes présentés par les stations régionales. Sur le plan des émissions dramatiques, elle produit des créations radiophoniques, mais surtout elle retransmet les spectacles de la Comédie française et des théâtres parisiens. Inter variétés a diffusé ses émissions de 1964 à 1974.

2. 2. 2 RENCONTRES IMAGINAIRES : du 25/4/1969 au 2/10/1969

TITRE DE L'EMISSION	REFERENCES	DIFFUSION
Sylvette 1915	Max JACOB	24/3/1969 Inter variétés
Marianne 1936	Max JACOB	19/5/1969 Inter variétés
Jessie 1885	Lewis CARROLL	2/6/1969 Inter variétés

¹Ces chiffres sont tirés de *TéléMédéenne*, 238, 9 au 16 mai 1971, pp.71-73.

Marcelle 1872	Tristan CORBIERES	16/6/1969 Inter variétés
Rose 1237	<i>Thème : la rose, en poésie</i> Anachréon de THEOS DANTE Agrippa d'AUBIGNE LECONTE DE L'ISLEE LAMARTINE Pierre de RONSARD FONTENELLE A. de BAIF J. DU BELLAY MALHERBE	30/7/1969 Inter variétés
Léopoldine 1854	Charles BAUDELAIRE Théophile GAUTIER	2/10/1969 Inter variétés

1. Marianne OSWALD marque un changement d'optique avec ces cinq émissions consacrées à des poètes célèbres, dont deux à Max JACOB.

2. Même si le principe des émissions n'est pas fondamentalement bousculé, on voit s'annoncer les modifications ultérieures : l'émission intitulée *Rose 1237*, qui traite du thème de la rose, inaugure les *Rencontres imaginaires*, "nouvelle manière".

2.2.3. RENCONTRE IMAGINAIRES : du 16/10/1969 au 11/10/1970.

TITRE DE L'EMISSION	REFERENCES	DIFFUSION
Phoebe 1969	<i>Thème : la lune</i> J.R. JIMENEZ F. GARCIA LORCA C. BAUDELAIRE P. DIAZ E. ROSTAND G. APOLLINAIRE J. LAFORGUE SHELLEY R. DESNOS J. SUPERVIELLE F. VON SPEE GOETHE R. QUENEAU A. BOSQUET H. ARP P. ELUARD J. COCTEAU	16/10/1969 Inter variétés

Isis de tous les temps	<i>Thème : la lune (suite)</i> LI PO J. LAFORGUE A. de MUSSET X. FORNERET T. MURTON J. GROSJEAN Y. RITSOS R. SABATIER F. GARCIA LORCA J. MANSOUR R. QUENEAU G. LEOPARDI C. SANDBURG J. SUPERVIELLE O. PAZ A. MASSEDONSKY F. HERRANDA MUSELLI ARAGON R. DESNOS D. SANTOS	6/11/1969 Inter variétés
Apollon 1609	<i>Thème : le soleil</i> GALI J. RICHEPIN C.G. JUNG G.E. CLANCIER LA BIBLE, L'Apocalypse selon St Jean, ch. 12 VOLTAIRE J. COCTEAU C. BAUDELAIRE A. CAMUS J.M. DROT B. CENDRARS	20/11/1969 Inter variétés
Galilée 1633	<i>Thème : la terre</i> musique : F. SCHUBERT MICKELSON A. EINSTEIN R. QUENEAU J. PREVERT J. CAYROL	4/12/1969 Inter variétés
Adam de tous les temps	L. JACQUES J. PREVERT AUDIBERTI ARAGON J. SUPERVIELLE R. DESNOS A. CHEDID	18/12/1969 Inter variétés
Arès 1907	<i>Thème : la guerre</i> C. PEGUY SAINT-POL ROUX M. ALAIN G. APOLLINAIRE G. TROLLET	1/1/1970 Inter variétés

Pluton 1932	<i>Thème : guerre/paix</i> musique : G. LIGETI G. APOLLINAIRE SPINOZA E. GUILLEVIC EURIPIDE L. ESTANG J. PREVERT J. LARTEGUY	15/1/1970 Inter variétés
Vénus 1610	<i>Thème : la beauté</i> C. BAUDELAIRE H. GRIMARD C. DOBSZINSKI B. BLURN T. AUBRAY	5/2/1970 Inter variétés
Eve éternelle	J. SUPERVIELLE M. LABORIT LA BRUYERE J. ROUSSELOT L. DELARUE-MADRES M. ALYN C. VILDRAC C. BAUDELAIRE C. ROY C. FAULN	19/2/1970 Inter variétés
Eros 1898	<i>Thème : l'Amour</i> J. BOSQUET N. CHORIER TEILHARD DE CHARDIN J. PREVERT R. CHAR CHAMFORT B. PASCAL ARAGON H. TIFFER	5/3/1970 Inter variétés
Atropos inévitable	<i>Thème : la séparation en amour</i> R. DESNOS C. PERIN P. SEGHERS A. MURAT Extr. de Tristan et Iseut E. VERHAEREN M. POMES M. DAUGUET P. VERLAINE R. ALLARD	7/4/1970

Phobos 1877	<i>Thème : le couple</i> ARAGON J. de BOURBON-BUSSET G. NOUVEAU P. ELUARD B. de VENTADOUR P. FORT R. ALLARD L. LABE J. PREVERT P. VERLAINE P. GERALDY	16/4/1970 Inter variétés
Hestia perpétuée	<i>Thème : le foyer</i> LAMARTINE H. CHARASSON G. d'HOVILLE L. ROCHE V. HUGO	7/5/1970 Inter variétés
Clotho 1878	<i>Thème : l'Enfant</i> C. FAULN J. PREVERT	21/5/1970 Inter variétés
Gaïa 1970	<i>Thème : l'avenir</i> G. BARTAS	4/6/1970
Lachesis 2000	<i>Thème : la poésie et la science</i> H. MICHAUX J. TARDIEU C. DOBSZINSKY	18/6/1970 Inter variétés
Uranus	<i>Thème : le ciel</i>	11/10/1970 Inter variétés

1. Marianne OSWALD choisit de structurer son émission en fonction de *thèmes*, organisées eux-mêmes autour de figures mythologiques. Elle abandonne définitivement le projet initial pour ce "vagabondage poétique", dont chaque émission constitue une station.

2. La collaboration avec Jean PATRICK s'inscrit dans ce renouvellement, tant au niveau de l'écriture que de la mise en voix des émissions.

La récurrence des oeuvres citées permet de distinguer trois ensembles :

- la poésie dite "classique", avec Charles BAUDELAIRE, Jules LAFORGUE, Guillaume APOLLINAIRE...

- la poésie dite "contemporaine", avec Jacques PREVERT, Louis ARAGON, Jules SUPERVIELLE, Robert DESNOS, Raymond QUENEAU, Eugène GUILLEVIC, Henri MICHAUX...

- la poésie dite "moderne", avec Yannis RITSOS, Andrée CHEDID, Luc ESTANG, Octavio PAZ...

2. 2. 3. *LE VOYAGE IMAGINAIRE* : du 8/11/1970 au 22/10/71

TITRE DE L'EMISSION	REFERENCES	DIFFUSION
La locomotion	MALEBRANCHE	8/11/1970 Inter variétés
L'hésitation	R. CHAR J. COCTEAU	22/11/1970 Inter variétés
L'accélération	R. QUENEAU A. METERIE	13/12/1970 Inter variétés
Le chemin de Noël	P. CLAUDEL F. JAMMES	27/12/1970 Inter variétés
La destination	A. RIMBAUD	24/1/1971 Inter variétés
L'émotion	P. VERLAINE P. LE MOYNE	14/2/1971 Inter variétés
La progression	G. LAFENESTRE NORGE	28/2/1971 Inter variétés
L'exaltation	J. DU BELLAY G. BONHEUR	28/3/1971 Inter variétés
L'obstination	E. BOULAY-PATY	11/4/1971 Inter variétés
La vénération	S. HALGAN A. LE BRAZ	25/4/1971 Inter variétés
L'invasion	CHENNEVIERE M.L. VIGNOA	9/5/1971 Inter variétés
La libération	H. DERIEUX D. de VENANCOURT	23/5/1971 Inter variétés
La contemplation	L. DAUPHIN M. PICARD	13/6/1971 Inter variétés

La tentation	M. AUBANEL L. DES RIEUX	27/6/1971 Inter variétés
L'ascension	P. FORT	8/10/1971 Inter variétés
La fascination	T. DE BANVILLE A. SUARES	22/10/1971 Inter variétés

1. Le changement intervenu précédemment se concrétise au niveau du titre de la série, qui s'intitule à présent *Le Voyage imaginaire*. Marianne OSWALD va plus loin encore dans le parti pris thématique, de telle sorte que ses émissions prennent l'allure de "patchwork", où les textes s'entrecroisent et se répondent sur un mode quasi musical.

2. La réalisation est assurée à présent par Marcel SICARD.

2. 3. La **SERIE RADIOPHONIQUE**, un exercice de création?

Le travail de productrice de Marianne OSWALD s'affirme tout d'abord dans le domaine général de la diffusion d'un savoir. Si l'oralité est le véhicule de cette transmission, l'écriture cependant la précède et la détermine à la manière d'une partition. L'originalité de ce travail tient à ce que l'expérience de l'interprète a sans doute nourri et guidé celle de la productrice : privilégiant l'émotion plutôt que le savoir, on peut parler d'un style "oswaldien". Marianne OSWALD n'est plus seulement l'interprète mais le maître d'oeuvre : son engagement est absolu. Son exigence l'a déterminée à s'entourer de professionnels de premier plan.

Les séries radiophoniques, comme *Rencontres imaginaires*, sont un exemple frappant de cette démarche. Elles inaugurent une pratique à laquelle on peut encore se référer : ces vagabondages poétiques sont autant de témoignages sur une sensibilité et témoignent d'une conviction intellectuelle. L'exercice devient création. Marianne OSWALD joue avec les mots et avec les images avec ce bonheur jubilatoire de la trouvaille, excitant et aiguisant la curiosité des auditeurs et téléspectateurs. Elle joue sur la magie de l'improvisation.

La référence constante et obstinée à la dimension poétique de l'oeuvre affirme, par ailleurs, l'exigence éthique : Marianne OSWALD s'insurge contre l'indifférence, le cloisonnement, les faux-semblants et l'hypocrisie. Elle force à cette rencontre avec l'inouï, le neuf, le vrai. Marianne OSWALD la productrice a sans doute fait preuve du même courage que l'interprète pour imposer sur les ondes et à la télévisions des émissions sensibles et résolument engagées.

**MARIANNE OSWALD,
quelle reconnaissance?**

1. Marianne OSWALD, une quête de reconnaissance

1.1. Sarah, Alice BLOCH-KAHN ou les origines

Dans son livre *Je n'ai pas appris à vivre*, Marianne OSWALD fait la part belle au "roman familial". Si l'enfant "Marianne", s'est trouvé rejeté par sa famille, il trouve cependant une compensation, toute provisoire, auprès de la cuisinière de la famille, Catherine. Ce rejet s'opère dans un contexte culturel, politique, voire religieux, qui fait prendre tôt conscience à l'enfant de la nécessité de vaincre l'adversité d'un milieu. En effet, l'enfant se (dé)bat, finissant par arracher, non sans mal, sa part de reconnaissance à un foyer familial, qui se faisait fier d'attendre le "garçon de la famille" : le père finit par l'accepter alors que la mère aura un geste similaire avant de mourir. Au malentendu fait suite la métamorphose d'Alice, qui devient "Marianne".

L'histoire de la région Alsace-Lorraine, aux destins tragiquement liés, fait naître Marianne OSWALD à Sarreguemines, le 9 janvier 1901, sous l'occupation allemande. Née allemande, de parents originaires de Poméranie orientale, de religion juive, elle n'aura de cesse de revendiquer sa vie durant la nationalité française, qu'elle avait obtenu de par la loi, et une foi catholique. Elle élève le paradoxe en règle de vie, se dotant d'un pseudonyme, où Marianne "la française" répond à Oswald, le personnage d'IBSEN dans *Les Revenants*, à l'ascendance germanique.

La coupure initiale d'avec ses origines ne saurait, à elle seule, fonder son désir de reconnaissance. Jean-Marie MAYEUR n'affirme-t-il pas :

"Profondément inséré depuis le Moyen Age dans l'histoire de l'Alsace, tantôt toléré, tantôt victime de fièvres antisémites, le judaïsme alsacien d'avant l'émancipation évoque le shtetl de l'Europe centrale et orientale. Il appartient au monde du judaïsme rhénan, dont le rayon d'influence va jusqu'à Prague et Varsovie, jusqu'à la Lituanie et la Galicie. Prodigeux intermédiaire culturel, le judaïsme alsacien porte des traits spécifiques : un sens des réalités qui ne pousse pas à la mystique, un patriotisme exacerbé, reconnaissance à la "Grande Nation émancipatrice". Nul n'a mieux fait revivre une figure de rabbin du premier XIXe siècle qu'Erckmann-Chatrian avec le vieux Reb de *L'Ami Fritz*, dont l'arrière-grand-père de Robert Debré aurait donné le modèle. On pourrait aisément montrer que le rabbinat, comme, du reste, le pastorat dans le monde protestant, fut une étape ouvrant la voie vers une carrière intellectuelle : Robert Debré est fils de rabbin, comme Georges Weill, l'historien du parti républicain, né en 1865 à Sélestat. Ces exemples suggèrent l'importance dans l'histoire de la France contemporaine de l'émigration juive venue de l'Alsace et de la Lorraine annexées.¹

¹ MAYEUR, Jean-Marie. Une mémoire-frontière : l'Alsace. In *Les Lieux de mémoire. II. La Nation* **, sous la dir. de Pierre Nora. Paris : Ed. Gallimard, 1986, pp.76-77.

L'histoire individuelle détermine, il est vrai, une sensibilité, l'exacerbe ou l'annihile, selon le cas, mais elle est avant tout l'enjeu d'un désir, qui, dans le cas de Marianne OSWALD, la pousse d'abord à se réaliser dans un projet, qu'elle n'aura de cesse, tout au long de sa vie, de mettre en perspective. Elle a choisi Marianne au détriment d'Alice.

1.2. Marianne OSWALD, de la revendication à l'engagement

Il ne s'agit pas uniquement de (se) nommer, il faut encore être. Marianne OSWALD a choisi **son nom** pour être chanteuse, c'est là sa première revendication. La carrière de l'interprète s'affirme de la sorte. Revendication d'une voix perdue et retrouvée. Revendication d'une certaine idée de la chanson par le choix d'un répertoire. Associé à une certaine avant-garde, son nom est devenu synonyme d'exigence.

La reconnaissance de Jean COCTEAU ou d'Albert CAMUS et de bien d'autres encore donne la vraie mesure du chemin parcouru. Marianne OSWALD est devenue un porte-parole, l'égérie d'un monde intellectuel qui sent poindre le désastre. Elle en devient le symbole vivant et une certaine presse de l'époque ne s'y trompe pas en se lançant dans l'invective - "putain juive sortie des égoûts de Berlin".

La rencontre avec Jacques PREVERT et du groupe Octobre détermine et favorise l'engagement de Marianne OSWALD dans une réalité sociale. Elle met en scène, plus qu'elle ne chante le drame qui se joue dans *La Grasse matinée* et se met au service de la cause des plus démunis. Elle participe à des rassemblements pacifistes et sympathise avec le Parti communiste.

En exil aux Etats-Unis, son combat continue : Marianne OSWALD deviendra Marianne LORRAINE, "la voix de la France libre". Elle découvre Harlem, se lie avec Langston HUGHES et écrit *One small voice*, qui deviendra en français *Je n'ai pas appris à vivre*. Lorsqu'elle revient en France, elle décide de mettre fin à sa carrière de chanteuse pour s'occuper dorénavant des enfants. Insensiblement Marianne OSWALD glisse d'une revendication à un engagement, qui s'affirme dans une sensibilité poétique essentielle.

1. 3. Marianne OSWALD, l'Européenne

La conscience européenne de Marianne OSWALD s'exprime dans les échanges culturels, dont elle fut l'initiatrice. Invitée à la *Freie Universität* de Berlin, du 9 au 16 décembre 1949 pour une série de trois conférences, Marianne OSWALD apporte les messages de ces "amis", les poètes français : Paul Claudel, Jean Cocteau, René Char, Jules Supervielle, André Breton, etc... Ces messages, nous en trouvons quelques extraits sur la plaquette de présentation d'une de ces conférences :

JULES SUPERVIELLE

L'homme n'est pas forcément un mouton ni un tigre : il peut tout aussi bien, s'il le veut, bien que ce soit plus difficile, être un homme libre, celui-là même qui dans l'histoire universelle a fait tant de miracles et qui en fera un de plus pour sauver le meilleur de lui-même : la grandeur et la dignité de son destin.

JEAN COCTEAU

... Marianne Oswald a du feu rouge qui s'échappe d'elle par son âme, ses yeux, ses gestes et sa chevelure. C'est elle qui vous apporte ce salut très court que je vous envoie comme des ondes, avec l'espoir que vos coeurs l'enregistreront.

Je n'ai confiance que dans les pays frappés par le sort. Ils doivent rompre avec leurs habitudes et inventer des moyens nouveaux de se tirer d'affaire.

Les pays ont alors recours à la jeunesse qu'ils abandonnent pendant les périodes de chance et qu'ils n'estiment que lorsqu'il faut mourir pour eux.

C'est vivre pour eux qui importe et allonge cette liste d'écrivains, de musiciens, de peintres qui semblent déranger l'ordre du monde et qui forment, en fin de compte, sa seule beauté.

ALBERT CAMUS

... Les vrais artistes ne font pas de bons vainqueurs politiques, car ils sont incapables d'accepter légèrement la mort de l'adversaire. Ils sont du côté de la vie, non de la mort. Ils sont les témoins de la chair, non de la loi...

... Un jour viendra où tous le reconnaîtront, et, respectueux de nos différences, les plus valables d'entre nous, cesseront alors de se déchirer comme ils le font. Toute l'Europe d'aujourd'hui, dressée dans sa superbe, leur crie que cette entreprise est vaine et dérisoire. Mais nous sommes tous au monde pour démontrer le contraire.

ANDRE BRETON

Il n'est rien de plus important que ce message des poètes vos amis apporté par vos soins en Allemagne sans que rien ne puisse l'altérer et auquel vous prêterez toutes les ressources d'un pathétique humain - le vôtre qui concentre tout celui de ce temps.

La presse se fait l'écho des voyages berlinois de Marianne OSWALD. C'est ainsi que dans un article intitulé *Marianne Oswald fait applaudir Prévert par les Berlinoïis*, on peut lire :

Berlin, 26 juin - Je n'étais pas allé sans crainte au récital que Marianne Oswald donnait hier dans un théâtre du centre de Berlin. Les Berlinoïis comprendraient-ils les poèmes de Prévert qui sentent les chiens mouillés et les ressorts de canapés rouillés de la "zone"

parisienne ou les chants pathétiques et légèrement affectés de Cocteau? Et même viendraient-ils?

Ce fut un triomphe : la salle était bondée, toutes les places étaient louées depuis la veille et Marianne Oswald fut rappelée dix fois. Les étudiants, les employés, les militants des partis ouvriers cotoyaient les fonctionnaires français et les dames de la "société" berlinoise. Tout ce public, si disparate, était fondu par la passion de founaise qui se dégageait de la voix et de la mimique de la chanteuse parisienne et le général Ganeval n'était pas le dernier à applaudir les vers de Prévert : "Taxi, taxi pour la grande guerre"...

Jamais le Berlin post-hitlérien n'avait réservé un pareil succès à la littérature française contemporaine. Le recteur de l'Université libre" demanda à Marianne Oswald de venir réciter des poèmes de René Char et de Prévert devant ses étudiants. C'est une méthode d'éducation de la jeunesse allemande qui en vaut bien d'autres.

-B.S.

A son retour en France, Marianne OSWALD donne une conférence à la Sorbonne, en janvier 1951, avec le concours de Jean MARCHAT de la Comédie Française, et s'adresse ainsi à son auditoire :

Mesdames, Messieurs, Mes amis !

Monsieur Albert Béguin vient de vous dire ce qui motive ma présence ici ce soir. Ce lieu, réservé aux savants, aux professeurs, m'intimide un peu. Je ne suis ni un savant ni un professeur, mais tout simplement une artiste, amie des poètes qui m'ont appelée leur soeur.

Les poètes sont les annonciateurs des temps. Ils vivent et ils expriment la réalité que n'atteignent jamais les réalistes.

Les poètes cheminent, invisibles, la main dans la main, au-delà des frontières, avec tous les autres rêveurs du monde.

Dans les années de deuil, la poésie fut la conscience de la France. La poésie est toujours la conscience des peuples qui se rendent pleinement compte que dans les périodes d'angoisse et de désespoir, elle est le recours suprême de l'homme à l'esprit indépendant.

Il y a eu en Allemagne, dans les années sombres, ainsi que l'a écrit Hermann Hesse en 1946 dans son *Rigi-Tagebuch*, de multiples exemples d'hommes et de femmes qui n'hésitèrent pas à perdre pain et situation pour sauver l'honneur du pays de Goethe, de Schiller, de Heine, de Beethoven et de Bach. "Et, si l'esprit de l'Allemagne n'est pas mort, conclut Hermann Hesse, le mérite en revient à ces hommes et à ces femmes, qui n'ont jamais pactisé avec le Troisième Reich".

Je viens de parcourir l'Allemagne à leur rencontre. J'ai donné le répertoire de mes chansons devant tous les publics : devant des ouvriers, des bourgeois, des intellectuels et des étudiants. J'ai eu de longues conversations avec les jeunes. Il n'est pas surprenant de constater que la jeunesse allemande, déformée par la psychose de l'hitlérisme, ait besoin de la rééducation qu'on est en train de lui donner.

Je n'oserai pas généraliser mes impressions, mais j'ai constaté chez les jeunes, une apathie inquiétante, due à la conscience du désastre qu'a subi leur pays. Cette jeunesse est prête au pire, comme au meilleur. Et c'est des initiatives de chacun, des hommes du monde entier que dépendra sa détermination.

J'ai eu de longues conversations avec des gens simples, avec des artistes, des écrivains, des poètes ; rarement avec des esthètes assoupis dans leur tour d'ivoire, mais avec des êtres conscients de leur mission et de leur responsabilité.

La plupart d'entre eux n'ont jamais quitté leur pays et ont vécu les douze années du Troisième Reich dans une obscurité totale, travaillant dans le secret, publiant parfois sous un pseudonyme. Malgré toutes ces précautions, certains furent jetés en prison ou déportés. Mais l'indépendance de leur esprit leur était plus chère que la vie. Il en a d'ailleurs toujours été ainsi chez tous les hommes libres du monde. Ces hommes obscurs, misérables, honnêtes, emprisonnés, déportés, ont été la conscience de leur pays et ils le sont restés.

Parmi eux, je cite l'écrivain Friedrich BISCHOFF, auteur des romans *Les Châteaux d'Or* et *Wassermann*, de recueils de contes et de poèmes. Il fut emprisonné à plusieurs reprises pour avoir osé élever la voix contre les valets de la radio du Troisième Reich. Aujourd'hui, Friedrich Bischoff est directeur de la radio Südwestfunk et c'est à Baden-Baden qu'il m'a confié ce message à votre intention. :

"Aujourd'hui, en ce temps où les mots-clés sont employés dans des sens contradictoires selon les opinions politiques, que peut bien dire un écrivain allemand aux étudiants français?

D'abord une chose : ne punissez pas la jeunesse allemande sans merci, parce qu'elle a obéi à l'erreur. Elle n'a pu faire autrement que de confondre l'erreur et la vérité, la vérité et l'erreur, qui lui était imposée pendant des années.

Les étudiants français qui, d'une autre manière que la jeunesse allemande, ont été mêlés à cette calamité, devraient accepter la main que les jeunes Allemands leur tendent par-dessus la frontière."

(Texte lu par Jean MARCHAT)

Beaucoup d'entre ces hommes cultivent une nostalgie romantique de Paris, terre de liberté. Mais surtout ils éprouvent un impérieux besoin de s'agripper, en marge des besoins matériels, à un espoir d'ordre moral et humain et c'est vers la France qu'ils tourment les yeux et tendent leur espoir.

Je sais bien que dans le cœur de millions de Français le souvenir de la barbarie de l'envahisseur n'est pas effacé. Mais la haine appelle la haine et on n'a jamais rien pu construire sur elle.

Au nom de la fraternité, au nom de notre vie, au nom de la paix qui ne se fait pas toute seule, je crois qu'est venue l'heure H de ne pas refuser la main que les Allemands nous tendent.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Mesdames, Messieurs, que je me sens Européenne.

Je suis née à Sarreguemines, en Lorraine, à deux pas de la frontière sarroise.

Le jeu préféré de mon enfance a été celui du voyageur parcourant le monde. Il nous suffisait de faire un pas d'un pied - nous, les enfants de Sarreguemines - pour être en France, d'en faire un de l'autre, pour nous trouver derrière le poteau-frontière, en Allemagne.

Orpheline à l'âge de 12 ans, on m'amena dans des écoles allemandes où l'on essaya de me donner une brillante éducation.

Mais seule la vie est mon maître, la poésie ma mélodie. Grâce à elle, je suis resté le petit voyageur de mon enfance, tout au long de ma vie, tout au long de ma carrière.

C'est en Allemagne que je fis mes premiers pas d'artiste. C'est à Paris que j'introduisis les lyriques de *l'Opéra de quat'sous* de Bert Brecht sur la musique de Kurt Weill, alors inconnus en France et qui, ensuite, firent le tour du monde, sur la scène, sur disques et à l'écran.

Le plaidoyer de Marianne OSWALD pour l'Europe est sans équivoque. Les journaux de l'époque ne s'y trompent pas, donnant un écho contradictoire, selon qu'il s'agisse des colonnes du *Franc-Tireur* ou du *Figaro* :

"Echanger de la musique et de la poésie ça vaut mieux que de se taper sur la figure, nous dit Jean Marchat, à propos de cette sorte de festival allemand que va donner, avec lui, Marianne Oswald, à la Sorbonne, samedi soir, sous les auspices du Comité français d'échanges avec l'Allemagne Nouvelle.

Marianne Oswald n'a pas besoin d'être à nouveau présentée aux lecteurs de ce journal. C'est *Franc-Tireur* qui l'a envoyée pour la première fois en Allemagne, à Berlin, en plein blocus où elle apportait des messages de René Char, d'Albert Camus, de Jean Cocteau, d'Alexandre Arnoux, d'André Breton, d'André Gide, d'Emmanuel Mounier, etc... et d'où elle rapporta cet étonnant reportage : "*Mlle Poil de Carotte voyage*".

Samedi prochain, à l'amphithéâtre Richelieu, elle fera la même chose en sens inverse, en dévoilant la moisson de textes inédits que lui ont confiés les écrivains et artistes, poètes et musiciens allemands, tous de talent, tous antinazis, et qui l'ont prouvé.

Lui aussi, Jean Marchat, est allé en Allemagne. A trois reprises, il y a joué avec sa troupe : *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, *La Machine infernale* et *Tartuffe*. Il en garde le meilleur souvenir.

- *J'ai été accueilli à bras tendus.*

Comme vous nous l'avez dit, Jean Marchat, ça vaut mieux que de se taper sur la figure.

C'est donc par la voix bouleversante et rauque de Marianne Oswald, par la voix d'or de Jean Marchat que celle des poètes d'une Allemagne meurtrie, et qui fut la première victime d'Hitler, va nous être transmise.

Mais quelles voix ?

Celle de Frederic Bischoff, poète étonnant, emprisonné pour ses idées dans les geôles nazies ; celle de Wolfgang Borchert, le poète de la défaite, auteur de *Devant la porte*, tragédie du désespoir allemand et qui est mort à 27 ans, le jour même de la première de sa pièce à Hambourg ; celle d'Ernst Kreuder, le poète de la nature ; celle d'Ernst Wiechert, mort en exil à 63 ans, et dont les œuvres traduites sont sous presse ; celle d'Erich Kästner, qui, en pleine guerre, faisait un courageux numéro de poésie satirique dans les cabarets de Berlin jusqu'à ce qu'il fût jeté en prison ; celle du grand philosophe Karl Jaspers ; celle de Theodor Plivier, auteur de la déchirante épopée de Stalingrad ; celle de tant d'autres.

C'est sans doute Marianne Oswald qui se réserve l'interprétation des poèmes de Dagmar Nick, cette jeune institutrice qui est le grand espoir de la jeune littérature allemande.

Jean Marchat qui nous dévoile ainsi une partie de ce programme parle d'abondance, comme on parle des choses qu'on connaît bien et qu'on aime. Il connaît et il aime le talent de Marianne Oswald. Il connaît et il aime les livres et la musique de ces écrivains et de ces compositeurs allemands libres et qui "veulent rester libres".

N'est-ce pas les aider à rester libres que de les faire connaître ? Tel est le sens de cette soirée - qui sera présidée par Jean Schlumberger et présentée par Albert Béguin - où nous retrouverons la tignasse rousse de Marianne Oswald et tous les aspects de son talent, qui, que vous le vouliez ou non, vous prend toujours aux tripes".

Sous le titre *Marianne Oswald souhaite que Prévert et le délicieux Kosma soient les deux mamelles de l'Europe nouvelle*, article paru dans Le Figaro du 25 janvier 1951, Julien GUERNEC a la plume fielleuse à souhait :

"Samedi dernier, sur l'estrade de l'amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne, Marianne Oswald, qui se surnomme elle-même, avec beaucoup de modestie "*La Voix des poètes*", a parlé de l'Allemagne... et du nez.

Malgré les entrechats de M. Marchat, diseur à voix, et les nasillements d'un pick-up dissimulé dans les boiseries d'où, à intervalles réguliers, il régalaient l'assistance d'un petit digest Cocteau-Prévert modulé par la Voix des Poètes, l'affaire était sérieuse.

A l'entrée, une vieille dame, qui ressemblait à Eugénie Cotton avait quitté ses tricots pour venir vendre un bimensuel personnel intitulé : "L'Allemagne".

Une lecture hâtive de ce "Bulletin d'information" apprenait au quidam égaré que les animateurs de "l'Allemagne" avaient nom Lemberg, Grosser, Lukascheck, etc... Ce qui expliquait que le domicile dudit bimensuel fût au 27 de la rue Jacob.

Après un bredouillis qu'ahanna une personnalité inconnue, la soirée s'engagea par le numéro de M. Schlumberger. Petit, bien épousseté, fluët des hanches et gamin du mollet, M. Schlumberger, à qui on doit un quart de la N.R.F. est un moraliste redoutable. D'une voix de fillette, il vint lire un message d'Albert Béguin présentant Marianne Oswald comme une petite fille pas "sérieuse qui passe son temps à chanter et à aimer ses semblables".

Derrière de grosses lunettes d'écaille, la petite fille pas sérieuse souriait d'un air confus. Il faut dire que la petite fille pas sérieuse, contrastant avec le délicat Schlumberger, a le tour de taille et la voix d'un grenadier s'en revenant de Flandres. Logée à l'étroit dans une robe noire, elle levait vers les lampes rouges des projecteurs un visage épais où les cheveux semblaient une crête pourpre frisée au ciseau à froid. La galanterie française m'empêche de battre une femme, même avec une fleur de rhétorique. Force m'est pourtant d'avouer que la première fois de ma vie je commençai à comprendre le penchant que nourrissent parfois les hommes de lettres à l'envers des petits Arabes. Pour des raisons sans doute différentes, Mme Suzy Prim sembla ragaillardie et se mit à se trémousser d'aise sur les gradins. (...)

Marianne, la petite Marianne couinait d'un ton de concasseur enroué :

"J'ai fu, en Hallemagne, un poaite... Henrich Fonn Machinsberg... Hecrivain çuptil... Télicat... Chenchiple.. Resisdant te la bremière heure... Et foilà ce gu'il m'a tit pour fous..."

Aussitôt, M. Marchat clignait des paupières comme s'il venait d'être ébloui par une vérité première et déclamait, dans le grave :

"Aux jeunes de France, je viens apporter le message de ceux qui ont subi l'oppression sans commettre le crime"

L'union de la jeunesse française et de la jeunesse allemande n'était pas possible dans la violence, la dureté et la joie. Mais aujourd'hui, c'est différent. Plus d'ukase. Voyez : l'Allemagne de l'Opéra de Quat'sous, l'Allemagne des cabarets d'invertis, des partouzes, des sculptures en fil de fer, des tableaux en timbres-poste avec apposition de crottes absolument - extraordinaire - ma chère, l'Allemagne de la pourriture, du désarroi et du dégoût tend une main fraternelle et un peu moite à la jeunesse de France. A une certaine jeunesse, bien sûr. Celle de la cave du "Vieux-Colombier", des cabarets pour hommes déguisés en femmes ou des boîtes de femmes déguisées en hommes - à tout ce monde visqueux de Saint-Germain-la-Gâcheuse, sale du col et breneux de l'âme - à tout ce peuple étrange de ratés et d'aigris courant d'apéritifs littéraires en cocktails cinématographiques, jugeant tout, ne faisant rien, demi-pédérastes, quarts de drogués, lie à nègres et à macaques et déjà si joyeux d'avoir trouvé, de l'autre côté du Rhin, plus moches, plus désaxés, plus pourris qu'eux...

Le beau couple France-Allemagne que voilà... On ne pouvait pas ne pas y penser. Sans jouer au fanatique, au dur, à l'empêcheur de dessiner en carré, cet "amphi" Richelieu puait ce soir la décadence d'un monde qui n'aura plus d'aisance que dans la fosse (...)"

Marianne OSWALD, même contestée, ne s'est jamais autant retrouvée qu'au centre de la controverse. Parce qu'attaquée, elle se sent grandie, comme si la reconnaissance, qui lui tenait vraiment à cœur en passait par là. Au-delà du courage, Marianne OSWALD s'affirme dans la conscience de sa lucidité. Son engagement d'européenne résolue n'a jamais été autant d'actualité, au centre même de ce qui fait notre contemporanéité.

1.4. Les archives "Marianne OSWALD"

Tout au long de sa carrière, Marianne OSWALD a collecté des documents se faisant l'écho de ses activités - articles de journaux, photographies, lettres, etc... Recueillis au sein de la Société des Amis de Marianne OSWALD par Madame Janine MARC-PEZET, ils constituent le témoignage indiscutable de son souci d'une reconnaissance, même posthume.

L'organisation et la mise en valeur de ces archives pourraient inaugurer ce temps qui s'annonce, où Marianne OSWALD serait reconnue. Notre contribution, aussi modeste soit-elle, s'inscrit dans une telle logique.

2. Quelle reconnaissance pour Marianne OSWALD, aujourd'hui?

Si Marianne OSWALD a connu une certaine reconnaissance de son vivant, elle a payé le tribut devant l'histoire. Artiste controversée, traînée dans la boue par une certaine presse, contrainte à fuir la barbarie comme tant d'autres exilés, sa vie est marquée par l'adversité. Réduit à la fin de sa vie à un chômage intellectuel d'une dizaine d'années, elle nourrissait, à quelques mois de sa mort intervenue le 25 février 1985, un projet d'émission qu'elle avait intitulé "Le Rideau se lève". L'artiste quitta la scène, ironie du destin, dans l'indifférence générale.

Les volontés individuelles se sont constituées en association, grâce au rôle joué par Mme Janine MARC-PEZET, qui les a réunis au sein de la Société des Amis de Marianne OSWALD afin qu'une telle personnalité ne tombe dans l'oubli.¹

Le premier acte de cette reconnaissance posthume a consisté à rapatrier le corps de l'artiste dans sa ville natale, le 7 juin 1991. A l'initiative de la Ville de Sarreguemines, en association avec la Société des Amis de Marianne OSWALD, une première manifestation du souvenir eut lieu, à l'occasion de laquelle Hélène HAZERA écrivait :

Marianne OSWALD rentre à Sarreguemines
Au début des années trente Marianne Oswald (1901-1985)
s'abattit comme une gifle sur le music-hall français. Sa
violence de pétroleuse, sa diction scandée, sa voix d'outre-
tombe. Une certaine idée de la chanson servie par les plus

¹ Entretien avec Mme Janine MARC-PEZET, présidente de la Société des Amis de Marianne OSWALD (en annexes).

grands, hantés plus qu'inspirés par elle : Cocteau, Prévert, Kosma, Honegger, Jean Tranchant...

De cet électrochoc naquit après guerre le style "Rive gauche", qui la relégua dans l'ombre. Aujourd'hui rockers et rappeurs se réclament d'elle, ses enregistrements vont être réédités. Aux Etats-Unis pendant la guerre Marianne se rebaptisa "Marianne Lorraine" pour devenir la voix de la France-Libre, sillonnant les Etats-Unis avec son tour de chant. Carl Sandburg, le poète du New Deal, écrit pour elle, Eugène W. Smith la photographie. Elle publie "One Small Voice", son enfance à Sarreguemines, au début du siècle (Prévert préfacera la traduction française *Je n'ai pas appris à vivre*).

A son retour en France, Marianne continue de faire oeuvre de pionnière. Elle va à Berlin apporter le *Message des poètes français aux Berlinoises*. Elle se produit à Paris dans un récital consacré aux *Poètes de la Résistance allemande*. Elle passe à la radio, *Terre des enfants* est resté un modèle d'émission pour la jeunesse. Puis c'est la télévision : ses émissions culturelles sont saluées comme "les premières émissions intelligentes à la télévision". A ses côtés les futurs grands noms de la télévision, Bluwal, Santelli, Averty.

Sa vie durant Marianne a parlé de Sarreguemines, elle y revenait régulièrement. Ce retour dans sa ville natale est une reconnaissance qu'elle a toujours appelé de ses vœux...

2.1. La voix sauvée: la compilation réalisée par Daniel NEVERS

La sortie d'une compilation, fin avril 1992, comportant l'intégrale des enregistrements réalisés par Marianne OSWALD avant-guerre, est l'occasion de (re)découvrir une voix. Le travail de Daniel NEVERS est salué par la presse :

"...Et voici que paraît un CD avec l'intégrale de ses enregistrements d'avant-guerre. L'occasion pour une nouvelle génération de découvrir cette chanteuse hors-normes : atteinte de la maladie de Basedow qui pousse la voix vers le grave, une opération à la gorge endommagea le nerf de ses cordes vocales, les détumbrant davantage.(...)

Aujourd'hui la modernité de son répertoire et de son style frappe encore. La qualité du repiquage rend d'autant plus indatable cette voix."

HAZERA, Hélène. *Marianne Oswald, la rage du grave*. In Libération, 28 mai 1992

"... Réentendre enfin cette voix "terrible, brutale et rauque, solitaire comme un cri" (Camus, toujours) ou plutôt, pour la plupart d'entre nous, la découvrir, c'est voir surgir une femme tempête, une rousse noirceur dont le désespoir et la violence prennent à la gorge".

PAQUOTTE, Anne-Marie. *Marianne Courage*. In Télérama, 17 juin 1992

"C'est une voix étrange, venue d'un vertige, venue du fond de la terre, du fond de la souffrance. Une voix de chat affolé, qui transcende les mots, et pourtant Dieu sait si les mots comptent pour Marianne Oswald, "diseuse" de chansons à texte. Elle parle à côté de la musique et sans perdre le rythme, la rattrape sur un trait mélodique. Comment elle transforme en torrent apocalyptique les vers de mirliton d'*Anna la Bonne*, c'est miraculeux. Elle rassemble les mots, les scande de son accent mi-Sarreguemines, mi-berlinois, tronçonne les phrases à sa façon, et ainsi, invente son langage."

GODARD, Colette. In Le Monde, 18 juin 1992

Cet événement discographique, remarqué par ailleurs dans *Le Monde de la Musique*, *L'Évènement du jeudi*, ainsi que dans *Les Inrockuptibles*, donne l'occasion aux critiques de revenir sur le destin exceptionnel de l'artiste. Gageons que cette re-découverte n'en reste pas là : une nouvelle génération revisitera peut-être son répertoire, à l'instar de l'adaptation rock de chansons d'Edith PIAF ou de FREHEL réalisée et enregistrée par des groupes français sous le titre "Piaf-Fréhel, ma grand-mère est une rockeuse" (1992).

2.2. La réédition de *Je n'ai pas appris à vivre*

Épuisé et pratiquement introuvable, l'ouvrage de Marianne OSWALD mériterait d'être réédité, si ce n'est pour donner une autre facette du personnage. Il s'agit là d'un texte tout à fait symptomatique et révélateur.

Parue à l'origine en anglais, sous le titre *One small voice*, l'édition originale française porte sur la couverture un portrait signé par Jean COCTEAU et est préfacée par Jacques PREVERT : il ne s'agit pas d'une traduction mais bien d'une réécriture de la version anglaise. Un travail d'édition, mettant à jour les variantes d'une version à l'autre, pourrait s'avérer intéressante, dans la mesure où le travail de Marianne OSWALD sur sa propre mémoire donnerait sans doute l'occasion de lectures différentes, pouvant s'enrichir les unes les autres.

En effet, écrite dans un style faussement naïf, son autobiographie a des allures romanesques : son souci n'a pas tant été de retraduire une réalité (Sarreguemines y est décrit fidèlement, même si Marianne OSWALD prend les précautions d'usage en modifiant certains noms cités), que de lui donner figure.

Marianne OSWALD raconte l'Histoire de l'expression opprimée : niée dans sa condition de fille - on souhaitait un garçon -, rejetée par la famille et dans le système scolaire, ce qui lui reste de voix est inexorablement étouffé par un goître, comme si, par un dernier atavisme, le génétique et l'acquis se mêlaient.

Marianne OSWALD mène également, de manière sous-jacente, le Récit de sa lente Libération, qui lui fait prendre possession de sa voix et de son destin : laisser échapper le son de sa voix - chanter, crier - pour enfin vivre.

Le siège des éditions PIERRON se trouvant à Sarreguemines, il serait légitime et souhaitable que ce travail trouve son point d'ancrage au centre d'un dispositif qui participe à l'entreprise d'une mise en valeur d'un tel patrimoine.

2.3. Les "Rencontres Marianne OSWALD" à Sarreguemines (septembre 1992).

Une réflexion commune menée par la direction culturelle et la bibliothèque municipale de la ville s'est concrétisée dans l'organisation de "Rencontres Marianne OSWALD". Imaginer cet espace festif et développer un tel projet en relation avec d'autres partenaires devrait susciter des créations en région, dans le domaine de la chanson ou du théâtre.

A l'occasion de ces "premières" Rencontres Marianne OSWALD, la programmation met l'accent sur la chanson, sous un triple éclairage : celui du souvenir, avec le seul spectacle entièrement consacré au répertoire de Marianne OSWALD intitulé "A la recherche de Marianne OSWALD¹ ; celui du cabaret, comme lieu de rencontre des cultures, avec un spectacle intitulé "Liebling, tout est permis quand on rêve"² ; celui de la pérennité d'un genre, avec les DORA LOU, un groupe qui réunit une chanteuse, une pianiste et un guitariste, dans un "répertoire demi-mondain (1901-1991)", sous-titré "chanson d'art et de pacotilles". Enfin, la projection du film d'André CAYATTE, *Les Amants de Vérone*, avec Marianne OSWALD aux côtés d'Anouk AIMEE, Martine CAROL, Pierre BRASSEUR, Serge REGGIANI et Louis SALOU, ouvrira ce week-end consacré à une artiste oubliée à Sarreguemines. Autre fil conducteur de ces premières rencontres : la collaboration de Marianne OSWALD avec Jacques PREVERT, avec l'édition d'une plaquette qui lui est consacrée.

2.4. Pour un lieu de mémoire "Marianne OSWALD"

Les entretiens menés en parallèle à notre travail de recherche nous ont permis de situer la reconnaissance dans un domaine "politique", où un tel projet implique sa concrétisation. Il ne saurait être question cependant de nous projeter dans un contexte donné, mais plutôt de dresser un inventaire des réalisations possibles.

Marianne OSWALD est originaire de Sarreguemines, une ville, qui, jusqu'à une époque récente, n'a pas manifesté le souhait de mettre en valeur d'autre patrimoine que celui, prestigieux certes, des Faienceries, qui ont fait sa prospérité. La redécouverte, la mise en situation et l'appropriation d'un patrimoine humain, dans une ville, qui, par ailleurs, souffre d'un manque de dynamisme culturel, est déterminée par une prise de conscience, dont il est difficile de mesurer, à ce jour, l'échéance.

¹ Avec Marie-Agnès COUROUBLE, comédienne et Claude ROLLAND, pianiste, qui a accompagné Marianne OSWALD durant une quinzaine d'années.

² Avec Jean-Marie HUMMEL, Liselotte HAMM et Eric de DADELSEN, qui proposent un tour de chant où se mêlent des chansons à succès, des chansons de lutte pour évoquer cette tranche d'histoire franco-allemande des années trente et quarante.

Donner sa place à Marianne OSWALD, à Sarreguemines, pourrait constituer un enjeu culturel d'importance, à condition de l'inscrire dans un projet : si la médiathèque "Marianne OSWALD" semble recueillir les faveurs du politique, même s'il en définit encore mal les contours, le projet politique concurrent d'une réalisation de salle de spectacle semble constituer une alternative, digne d'intérêt.

Il existe bel et bien un patrimoine de la chanson en région lorraine, qu'il s'agisse de DAMIA, de Marya DELVARD¹, de George CHEPFER² ou de Catherine SAUVAGE, tous originaires de cette région de la France, qui mérite au moins d'être signaler. Compte tenu de sa situation géographique, celui-ci s'est exporté avec le plus grand bonheur et mériterait de l'être dans le cadre d'échanges culturels avec les régions voisines.

La volonté de constituer ce lieu de mémoire pour la chanson en Lorraine, sur le modèle et en relation avec le "Hall de la chanson"³, ouvrirait de nouvelles perspectives à un tel projet, où Marianne OSWALD aurait toute sa place.

¹ Née à Réchicourt en 1874, de son vrai nom Marie Biller, Mary DELVARD se rend, après des études musicales, à Munich en 1896, où elle fait la connaissance de Marc HENRY. Mêlée à toutes ses entreprises de cabaret, elle fait des tournées avec lui à partir de 1909 en Europe, en Amérique du Nord et du Sud, au Canada et en Australie

² Auteur et interprète, né à Nancy en 1870. Ce chansonnier régionaliste débute au *Chien noir* puis se fait entendre dans la plupart des cabarets de la Butte.

³ Le projet "Hall de la chanson", constitué sous le régime associatif et dont le directeur actuel, Serge HUREAU, prévoit l'ouverture en 1995, est l'expression de la volonté de mettre en valeur le patrimoine national de la chanson (voir annexes)

en guise de conclusion

Les femmes qui sont morte(s) ont leurs amants en compte
Et pourrissent d'amour à petits feux follets
Il arrive parfois qu'un fossoyeur distrairait
Aille leur réclamer de sinistres acomptes

Alors ces femmes morte(s) ont les yeux qui riboulent
Toute une floraison de mercis étoilés
Vers l'homme semblant dire en un pâle hoquet
"Encore un à qui je pourrais tourner la boule"

Léo FERRE¹

Avec Marianne OSWALD, nous avons tourné les pages d'une Histoire, qui s'écrit encore au quotidien. Tout se termine en chanson, dit la ritournelle. Or la chanson a toujours posé un grand problème culturel.

La France est un pays qui a entretenu, de tout temps, des rapports difficiles avec la musique. Or la vague yéyé a fait vendre deux millions de guitares, le jazz a popularisé le saxophone. La chanson, cet "art mineur", a largement contribué à diffuser des musiques, qui, sans elle, seraient sans doute restées dans l'ombre.

Le malentendu, qui pèse sur la chanson, n'est pas uniquement le fait de ses détracteurs. Le débat, surgi lors d'une émission "Apostrophes" désormais célèbre, et qui mettait aux prises Serge GAINSBOURG et Guy BEART, est symptomatique de la difficulté à positionner cette forme d'expression dans le contexte culturel. Marianne OSWALD, à son époque, avait défendu une certaine idée de la chanson, exigeante, se donnant entièrement à son art, à l'instar d'interprètes, telles DAMIA ou Yvonne GEORGE, réconciliant pour un temps certains intellectuels avec celle-ci.

Le destin paradoxal de Marianne OSWALD, à la fois célèbre et oubliée, est la figure emblématique du discrédit, qui pèse encore de nos jours sur la chanson. Même si elle a imposé un style dit "Rive gauche" dans la chanson, rares sont ceux qui ont su lui prouver cette reconnaissance. Son enjeu mérite d'être plus que

¹ FERRE, Léo. *Poète...vos papiers!* Paris : La Table Ronde, 1956, p.159

jamais posé : au-delà du patrimoine culturel, dont la chanson fait légitimement partie, le rôle joué par certains artistes se doit d'être souligné. Si Marianne OSWALD a su imposer une idée personnelle de son art, elle a indéniablement ouvert la voie à une génération d'interprètes.

Il ne faudrait cependant pas négliger le travail acharné et novateur de la productrice d'émissions radiophoniques et télévisées. Les archives de l'Institut National de l'Audiovisuel contiennent de véritables trésors, parfois difficiles d'accès, mais qui méritent d'être connus et exploités.

A présent, nous souhaiterions qu'une autre musique s'élève ; un air, qui, au gré de l'improvisation, marquera sans doute l'avènement "de ce temps où Marianne OSWALD aura enfin raison".

REPERES BIBLIOGRAPHIQUES

ALIX, Yves. Au refrain : la chanson ancienne en compact.
Ecouter Voir. Automne 1991, n° 9, p.8-10. ISSN 1142-2491.

Les Archives de la radio. Institut National de la Communication Audiovisuelle. 1986, n°9. Paris : La Documentation française, 1986. Dossiers de l'audiovisuel. ISSN 0767-4775.

BRUNSCHWIG, Chantal. CALVET, Louis-Jean. KLEIN, Jean-Claude. *Cent ans de chanson française*. Paris : Ed. du Seuil, 1981. 447p. Points. Actuel ; 45. Bibliogr. Discogr. Index. ISBN 2-02-006000-0.

DILLAZ, Serge. *La Chanson sous la Troisième République : 1870-1940. Avec un dictionnaire des auteurs, compositeurs, interprètes*. Paris : Libr. J. Tallandier, 1991. 314 p. Bibliogr. Discogr. Index. ISBN 2-235-02055-5.

L'Expressionnisme allemand. Sous la dir. de Lionel RICHARD. 1976, n°6-7. Paris : Obliques, 1976. Obliques.

Les Lieux de mémoire. II. La Nation. Sous la dir. de Pierre Nora. Paris : Ed. Gallimard, 1986. 3 vol. Bibliothèque illustrée des histoires. ISBN 2-07-070658-3 (tome 1) ISBN 2-07-070659-1 (tome 2) ISBN 2-07-070794-6 (tome 3).

LOTTMAN, Herbert R. *La Rive gauche : du Front populaire à la guerre froide*. Trad. de l'américain par Marianne Véron. Paris : Ed. du Seuil, 1981. 389 p. Trad. de : The Left Bank. Index. ISBN 2-02-005929-0.

ORY, Pascal. *L'Aventure culturelle française : 1945-1989*. Paris : Flammarion, 1989. 241p. Bibliogr. ISBN 2-08-066075-6.

ORY, Pascal. SIRINELLI, Jean-François. *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*. Paris : A. Colin, 1986. 263p. Bibliogr. Index. ISBN 2-200-31223-7.

RICHARD, Lionel. *Cabaret, cabarets : origines et décadence*. Paris : Plon, 1991. 364p. Bibliogr. Index. ISBN 2-259-01998-6.

- *D'une apocalypse à l'autre : sur l'Allemagne et ses productions intellectuelles de Guillaume II aux années vingt*. Paris : Union Générale d'Editions, 1976. 446p. 10/18 ; 1065. ISBN 2-264-00054-6.

ANNEXES

H.H. Très bien. Le premier souvenir de la "voix" de Marianne OSWALD c'était quand j'étais gosse : j'avais un transistor...La nuit, je faisais semblant de dormir et je mettais le poste contre mon oreille. J'écoutais le "Pop club" de José ARTUR, où j'ai entendu le "Surabaya Johnny", interprété par Marianne. Je n'ai jamais oublié, ni le nom, ni la voix..."Retire ta pipe de ta gueule"...ça a été vraiment un choc ! C'était un nom que j'avais retenu pour avoir entendu une fois une chanson. Des gens m'ont parlé d'elle. J'avais trouvé son livre "Je n'ai pas appris à vivre"...

...Vous aviez également le souhait de la rencontrer, non ?

H.H. A l'occasion du spécial "Cocteau", sorti par "Libération", je m'étais en effet proposé de la rencontrer. J'étais bête. Pierre BERGE, je crois, avait financé ce numéro spécial. Il m'en avait dissuadé, en me faisant dire qu'elle était à moitié folle... J'aurais dû y aller, en fait !...quoique j'y serais allée sur le souvenir d'une voix écoutée, dix ans auparavant.

Y a-t-il eu d'autres moments clés ?...

H.H. Il y avait une amie qui avait perdu un disque de Marianne et elle imitait le disque...Je l'avais découverte dans les "Amants de Vérone" où elle a fait un passage éclair, mais assez "foudroyant". En fait - l'ai-je jamais réécouté ?- avant que Janine PEZET, qui m'a enregistré une cassette avec certaines de ses chansons....

Vous rencontrez Janine PEZET vers 1985, l'année de la disparition de Marianne OSWALD. Vous avez, je crois, un projet d'écriture commun, une biographie de Marianne....

H.H. J'essaie en effet d'écrire sa vie...Pour moi, Marianne OSWALD c'est d'abord une *chanteuse*. En outre, je n'ai rien vu de sa production à la télévision. C'est aussi une personnalité qui débordait largement celle d'une chanteuse. Le problème de sa biographie, c'est qu'il y a énormément de zones d'ombre : André HEYNRICH m'a fait découvrir sa carrière théâtrale allemande...

Comment faire la part des choses en effet entre ce qu'elle prétend et ce qu'elle a vécu ?

H.H. Il y a son autobiographie *Je n'ai pas appris à vivre*, qu'elle avait écrite à New York, en anglais, pendant la guerre - elle est alors considérée comme une des voix de la France libre. C'est l'histoire d'une petite fille lorraine dans une région occupée par l'Allemagne : il y a chez elle une germanophobie assez forte dictée, sans doute, par la situation. Ce que je souhaite, pour ma part, c'est mettre l'accent sur les faits - pas de biographie romancée !...J'aimerais avoir le plus possible de dates, connaître l'origine de sa famille...

Il y aurait aussi une idée reçue, qui fait de Marianne OSWALD une chanteuse pour "intellectuels" ?...

H.H. Il y a de ces images reçues, qui font que, dans certains esprits, le cabaret allemand c'est des travestis imitant Marlène DIETRICH...alors qu'il n'y avait que deux cabarets de travestis à Berlin ! Alors, Marianne OSWALD, hideuse ? snob ? Non, je ne suis pas d'accord ! Est-ce que Prévert était snob ? Cocteau, passe encore...Non, voyez-vous, Gaston BONHEUR qui était un petit poète à l'accent provençal à couper au couteau, qui servait de machiniste et qui lui a laissé tomber le rideau sur le nez n'était sûrement pas un "snob"...Le "Boeuf sur le toit", était-ce vraiment une boîte de snobs ? C'est certain, il y avait un certain public en vue, d'avant-garde. Mais snob...

On serait tenté de voir en Marianne Oswald l'émergence d'une nouvelle fonction de l'intellectuel qui serait de l'ordre d'un médiateur, voire d'un diffuseur ?...

H.H. Je ne vois pas. L'intellectuel, comme médiateur, ça ne me convient pas. Je pense tout de suite à un animateur de télévision, Patrick Sabatier en train de réciter du Lyotard. Je n'ai pas beaucoup de goût et d'estime pour les intellectuels...Quand on pense aux intellectuels de l'entre-deux guerres, c'est catastrophique : ceux qui n'étaient pas pour les nazis étaient pour Staline...

Enfin, Marianne Oswald c'est quelqu'un de très terrien. On a l'impression que ses pieds sont deux racines accrochées dans le sol, qu'elle fait partie de la terre. Il y a quelque chose de très rude, chez elle, de rustre peut-être...

Mais quand on connaît la fascination de Marianne Oswald pour Albert Camus, par exemple?...

H.H. C'est après guerre...Et Camus était bel homme, un fils du peuple. Il ne s'agit plus de Marianne OSWALD, la chanteuse. Je ne considère pas ses chansons comme des chansons d'intellectuelle. Prévert aurait été en fureur...Des chansons d'avant-garde, peut-être. Les "Feuille mortes" ont été une chanson d'avant-garde à leur époque en 1945. Aujourd'hui, il s'agit d'une des cinq chansons du siècle qu'on va retenir, alors qu'il y avait sûrement des chansons plus populaires à l'époque et qui ne sont pas passées à la postérité.

Une autre partie de votre travail consiste à replacer Marianne OSWALD dans le concert des chanteurs et chanteuses de l'époque...

H.H. Absolument. La carrière de chanteuse de Marianne OSWALD affirme haut et fort - on l'oublie un peu aujourd'hui et beaucoup de chanteurs qui l'oublient auront des réveils pénibles - la nécessité d'un répertoire. Marianne, elle, a choisi son répertoire, elle le suscite, elle en est l'inspiratrice. Maurice YVAIN raconte dans ses mémoires qu'elle l'avait poursuivi jusqu'à sa porte avec moult invectives..."Ma chanson, ma chanson!...". Excédé, il lui aurait lancé un quelconque objet, ce qui lui donna l'idée du "Jeu de massacre". Jacques PRÉVERT a écrit la "Chasse à l'enfant" pour elle, à partir d'un fait divers qu'elle avait lu dans le journal. Le choix du répertoire, je le répète, c'est capital.

Alors, pour la filiation...Je pense à Yvonne GEORGE, morte en 1930. Marianne débarque à Paris en 1931 ou 1932 et va réunir tous les fidèles et amoureux qui étaient autour d'Yvonne George. Et si elle réussit, c'est qu'elle n'a rien en commun avec celle-ci : Yvonne George chante mezzo, elle a une belle voix lyrique, en plus d'une beauté assez extraordinaire. Elles ont peut-être en commun une chose, leur apparence malade...Marianne était maigre comme un clou, quand elle arrive à Paris. Elles avaient une passion commune : élever la chanson. Le répertoire de Marianne à ce moment, c'est l'*Opéra de quat'sous*, connoté "communiste" à l'époque. Ribadaud Dumas me disait que la

chanson française de l'époque c'était *Les Petits pois* de DRANEM...Imaginez Marianne OSWALD, qui va chercher de beaux textes chez Cocteau, Prévert et ses mélodies chez Honneger ou chez Sauguet...

Vocalement, Marianne OSWALD a une parenté avec DAMIA, qui était d'ascendance lorraine, comme elle - rappelez-vous de ce phrasé typique de Damia..."C'est dans la vi-e / Une mani-e etc...". Marianne pousse jusqu'au bout cette diction "à la hache" Une chanson comme *Toute seule*, je trouve à la limite qu'elle y fait "du Damia". Damia, c'était le grand nom du moment : elle mêlait dans son répertoire des textes et des chansons populaires à des choses plus ambitieuses...

Une constatation s'impose, je l'ai dit précédemment. Les artistes qui exercent le plus d'influence sur un(e) artiste, ils le disent et l'affirment par eux-mêmes, ce sont des artistes qui font tout à fait autre chose qu'eux...Piaf, par exemple, prétendait que c'était Marie DUBAS qui a été son grand professeur.

Pour en revenir à Marianne Oswald, son originalité, c'est ce harcèlement des auteurs. Tout est là. Charles AZNAVOUR me racontait une anecdote dernièrement. Il proposait une chanson pour Léo MARJANE. Il a suffi qu'il lui dise qu'elle était réclamé par PIAF, pour qu'elle se décide à la chanter immédiatement. En racontant l'histoire à Piaf, il ajouta : "Vous, les chanteuses, vous marcheriez sur le ventre de votre mère pour avoir une chanson". Et Piaf de répondre : "une bonne chanson, ça peut être une carrière!".

Pourquoi Marianne s'est-elle arrêtée de chanter, à votre avis?...

H.H. Parce qu'elle n'a pas eu le succès qu'elle méritait. On lui reprochait une fois de plus son "accent allemand"...La Rive gauche s'était constituée. "Place aux jeunes !...". Pour Agnès CAPRI, c'était la même chose. On n'a pas fait de place aux deux chanteuses qui avaient chanté Prévert avant la guerre. Elles étaient trop vieilles. La jeunesse se reconnaissait dans Prévert mais pas dans ces "vieilles bonnes femmes"... D'autant plus que Marianne s'obstinait dans la voie "chanteuse des poètes", ce qui lui a causé du tort. Elle avait un style qui faisait chanteuse "réaliste"

qui n'était plus à la mode par opposition à un style "propre" comme celui de Cora VAUCAIRE, Yves MONTAND ou Juliette GRECO... Quand je l'ai vu dans *La Fiancée du Pirate* (1967), elle était encore en pleine possession de ses moyens dramatiques. Elle avait tout. Et pourtant personne ne lui propose de faire un "Mère Courage", par exemple... C'est fou!...

Quel pouvait être le rapport qu'elle entretenait avec son public ?

H.H. Je crois qu'elle avait un public beaucoup plus populaire qu'on ne le pense. Elle a chanté dans des cinémas, aux meetings de l'Humanité... Certes, il y a une frange qui la hait : la presse fascisante de l' "Action française" à "Je suis partout", avec des exceptions, Marcel AYMÉ par exemple... Il y a dans son public les invertis, qui se sont retrouvés en elle comme dans Yvonne GEORGE, pour d'autres raisons...

Et la modernité de Marianne, comment la définiriez-vous ?

H.H. Je pense qu'il existe, comme des peintres et des poètes maudits, des chanteurs maudits. Marianne OSWALD en est. On découvre son importance, avec le temps. Ce qui est frappant, quand on réécoute les enregistrements de 1934 et qu'on les compare à d'autres chanteuses, c'est la modernité de cette voix. Dans *La Chasse à l'enfant* par exemple, cette façon de "chanté parlé", "parlé chanté", c'est presque du rap. Même scansion. Même rythme. Je l'ai passée à deux ou trois amateurs de rap, qui ont été absolument stupéfiés... En plus, le contenu social de la chanson rejoint les textes qu'ils aimeraient bien écrire... (Rires)

C'est une chanteuse d'avant-garde, je l'ai dit, c'est une chanteuse moderne. Cette espèce de va-et-vient qui existe entre la culture germanique et lorraine et la culture française - comme culture "rêvée" au départ... Etre un carrefour humain. Une balle que l'on se renvoie. C'est très moderne.

Une chanson comme *Comédien*, interprétée par Cora VAUCAIRE, n'aurait pas existé s'il n'y avait pas eu Marianne Oswald. Jean TRANCHANT disait, à propos d'Yvonne GEORGE, que des chanteuses s'engageaient, parfois à leur insu, dans des voies ouvertes par d'autres, avant elles...

Il faut TOUT faire pour que cette voix soit connue ! Il y a une telle exigence, une ténacité telle... cette façon de chanter, avec cette voix complètement détimbrée... C'est du grand art ! Comme Ingrid CAVEN, il y a une certaine agressivité dans la voix de Marianne. Elles chantent "à la schlague" toutes les deux. Je trouve cependant Marianne plus humaine, plus attendrie... Sa version des "*Feuilles mortes*", où elle fait juste râper sa voix, c'est très subtil. Ce qui lui manque, par contre, c'est l'humour, la légèreté... Encore qu'il paraît que son rire était fracassant !...

ENTRETIEN avec
Janine MARC-PEZET, présidente
de la Société des Amis de Marianne
OSWALD
Paris, le 17 avril 1992 à 16h30

Quand et comment avez-vous rencontré Marianne OSWALD?

J.P. J'ai connu Marianne OSWALD les deux, trois dernières années de sa vie. C'est très compliqué et très simple à la fois. En 1965, en arrivant à Paris, j'ai commencé à travailler à la radio avec Pierre CARRETTE et Georges MONTAL. C'est eux qui m'ont fait écouter des disques, dont ceux de Marianne OSWALD - ils en étaient fous, c'était leur idole! J'avais vingt ans, à l'époque. J'étais horrifiée... "Vous êtes malades d'écouter une chose pareille!..." leur avais-je dit. Je ne dépassais pas cette première réaction par rapport à sa voix. Un peu comme si on rayait du métal...(interruption) ça m'horripilait! Je dois dire que je n'écoutais rien de ce qui se disait.

Les années ont passé. Et vingt ans plus tard, je suis allée à un spectacle de Jean GUIDONI. En l'écoutant et en le voyant sur scène - comme quoi j'avais sans doute été marquée plus que je ne l'imaginais par ce premier choc esthétique - j'ai retrouvé cette force, cette volonté, cette détermination dans l'interprétation. Je me suis souvenue de cette première écoute du disque de Marianne OSWALD. J'ai donc demandé à ces mêmes amis de me prêter le disque, sans leur dire pourquoi. Cela dit, ça les a fait beaucoup rire. Je n'étais pas spécialement tournée vers les variétés. C'est là que je découvre les textes de Prévert, *la Chasse à l'enfant*, et je reçois vraiment un coup de poing...

Quelles ont été les chansons qui vous ont le plus marqué à ce moment-là?

J.P. *Les Boules de neiges*, de Paul FORT et Louis BEYDTS et *La Chasse à l'enfant*, de Jacques PREVERT et Joseph KOSMA,...je m'en suis "gavée". C'était une époque où quand j'aimais quelque chose, j'étais excessive : je passais ces

chansons toute la journée à la maison... Mon entourage était fou furieux!

A cette même époque les deux amis cités précédemment ont été informés par un coup de fil d'une de leurs amies, qui avait rencontré le Père François DU PLESSIS qui, lui même, voyait régulièrement Marianne OSWALD, que celle-ci exprimait le souhait d'écouter certains de ses enregistrements. Comme j'étais en possession du disque de Marianne OSWALD qu'ils m'avaient prêté, j'ai donc fait une cassette... En même temps, consultant les fichiers de la Phonothèque de l'INA, je trouve les fameuses émissions "Le Retour de Marianne OSWALD". Je n'avais trouvé alors que l'une des quatre émissions, présentée par Albert CAMUS... J'ai donc fait l'enregistrement du disque Columbia sur une cassette et sur l'autre, l'émission en question.

J'envoyais le tout à cette amie commune, qui devait la remettre au Père Du Plessis. Ce devait être en juin ou en juillet. Or, comme je n'obtenais pas de nouvelle, je décidais d'appeler cette amie, Sophie BRUNET, qui me racontait cette histoire incroyable : elle avait trouvé une enveloppe éventrée dans sa boîte à lettres, les cassettes avaient disparu... Obligée de recommencer les enregistrements, j'ai pris contact avec le Père François Du Plessis directement, qui me proposait de rencontrer Marianne OSWALD à l'Hôtel Lutétia, où elle vivait.

C'était, me semble-t-il, en 1983. Je connaissais Jean GUIDONI et lui proposais de nous rendre ensemble à cette rencontre. J'avais eu l'occasion de lui en parler, lui même me disant l'admiration qu'il avait pour Marianne OSWALD. Comme elle n'avait pas de magnétophone pour écouter les cassettes que je lui avais enregistrées, nous lui avons offert un appareil pour lui en permettre l'écoute. Elle nous attendait dans la brasserie de l'Hôtel Lutétia.

C'était une rencontre merveilleuse. Elle avait des problèmes avec les impôts, ce jour-là... Elle nous racontait un peu toujours les mêmes histoires...(rires). Par la suite, connaissant mon travail, elle m'appelait sans cesse. On est devenu copine, "amie" comme elle disait. Sur le magnétophone, j'ai collé des pastilles

rouge et bleue, pour lui en faciliter l'usage. Quand elle m'appelait, c'était pour me dire : "Au secours, j'ai détruit votre merrrveilleux cadeau...", alors qu'elle avait fait, par mégarde, une mauvaise manipulation.

Elle écoutait ses enregistrements et les réécoutait sans cesse. Surtout quand j'étais avec elle, puisqu'elle avait peur d'utiliser l'appareil seule. Quand elle a entendu la voix d'Albert CAMUS, elle était bouleversée..., vraiment! Elle me disait : "Vous m'avez fait un merrrveilleux cadeau!..."

Quand elle a été hospitalisée à la fin de sa vie, elle avait emmené l'appareil et faisait passer à la chambrée *Anna la bonne* de Jean COCTEAU. Elle récitait en même temps le texte...C'étaient des grands moments!

Elle m'avait également confié un testament sur cassette, dans lequel elle déshéritait ses neveux.

Se confiait-elle facilement à vous? Vous parlait-elle de Sarreguemines, de sa famille?...

J.P. Elle me disait toujours, "ne me laissez pas tomber! il faut leur prouver..." C'était énigmatique pour moi. J'ai mis du temps à comprendre. Ce n'est qu'après sa mort, en fouillant dans ses archives, que j'ai mieux compris pourquoi cette femme était aussi dure en apparence. De l'extérieur, elle semblait complètement "parano". Elle interpellait les gens en leur disant : "Mais qu'est-ce que vous me voulez, vous? Pourquoi vous intéressez-vous à moi?" Elle était très méfiante à l'égard des gens.

En tout et pour tout, il y avait une infirmière qui venait lui faire des piqûres, le médecin, qui venait de temps en temps, le père François Du Plessis et moi...C'est tout! Elle ne voyait personne. C'est vrai qu'elle était particulièrement insupportable. C'était une vieille dame capricieuse qui faisait marcher tout le monde à la baguette au Lutétia. Mais ils l'adoraient en même temps, parce qu'elle avait de très bons côtés.

Comment vivait-elle dans sa chambre à l'Hôtel Lutétia?

J.P. Quand je suis venue pour la première fois lui rendre visite à l'Hôtel Lutétia, elle m'avait accueillie en me disant qu'elle était trop fatiguée pour me montrer sa chambre, son "musée" comme elle me disait. Par la suite, j'ai eu le privilège de l'accompagner dans son petit "musée". C'était une chambre, située au septième étage, d'environ vingt mètres carrés, avec un cabinet de toilette. Ce n'était pas une chambre de star!

Dès le lendemain de sa mort, la chambre avait été débarrassée de toutes ses affaires personnelles. Elle louait sa chambre pour trois fois rien, mais elle payait. C'était plus symbolique qu'autre chose.

Dans la chambre, il y avait plein de photos (de Camus, de Prévert...), des articles de presse, les dessins de Cocteau, des tableaux de Bazaine et de Vlaminck... Il y avait des papiers, des papiers, des papiers... Des livres.

A sa mort, comme aucun membre de sa famille ne s'occupait plus d'elle, c'est donc vous qui avez été contactée par l'hôtel Lutétia pour dégager les lieux ...

J.P. Son neveu ne s'est intéressé qu'à ce qui pouvait se vendre, les tableaux. Le reste ne l'intéressait pas. Avant sa mort, Marianne OSWALD refaisait son testament tous les jours, ça tournait à la lubie.

Quand j'ai récupéré les papiers qu'elle conservait, je ne connaissais pas leur contenu. Il est vrai que j'ai essayé de classer, de son vivant, les articles de presse écrits sur les émissions qu'elle avait produites. Elle vivait constamment dans ses archives, courriers, articles...

Il a fallu très rapidement débarrasser les lieux. J'avais été avertie par le concierge en chef. Nous avons organisé avec une bande de copains le déménagement de ces cartons, qui étaient stockés dans les caves de l'Hôtel Lutétia. Une amie, Anne Laure, dont les parents avaient déménagé, m'a permis de trouver un abri provisoire pour toute cette paperasserie.

Il n'y avait pas de vêtement, excepté une paire de gants blanc cassé. Je l'ai essayée. Ils me vont à merveille. A part cela, il n'y avait plus rien. Elle même portait des bottes qui dataient de Mathusalem.

J'ai mis deux ans pour classer les cartons, en y passant la plupart de mes soirées et d'une partie de mes nuits. C'était un énorme travail, passionnant. Je trouvais un bout de signature, puis quinze jours plus tard, un autre bout... en recollant, c'était Louis Ferdinand CELINE! Elle gardait beaucoup de choses, le moindre bout de carton de remerciements...

C'est au vu de tous ces documents que vous avez eu l'idée de créer une "Société des Amis de Marianne OSWALD"?

J.P. J'y ai été poussée par d'autres personnes. Au moment de ses funérailles, nous avons été quatre ou cinq, dont André HEYNRICH, spécialiste de Prévert, qui depuis vingt ans mène des recherches conjointement sur Jacques PREVERT et Marianne OSWALD. J'ai fait sa connaissance à ce moment-là. Comme il était un quasi-pensionnaire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, c'est par son entremise que j'ai pu y organiser une exposition sur Marianne OSWALD.

Se posait alors la question des droits relativement à ces documents inédits. Pierre CARETTE et Georges MONTAL m'ont encouragée, à ce moment-là, à monter une association. Ce que j'ai fait, en créant la "Société des Amis de Marianne OSWALD", association de type loi 1901.

Le neveu de Marianne OSWALD m'avait autorisée à utiliser l'ensemble des documents sans restriction. Cet aspect de l'héritage ne l'intéresse absolument pas. Lui-même n'a réalisé toute l'importance de Marianne qu'au moment du transfert de son corps à Sarreguemines, le 7 juin dernier.

Quels types de rapports se sont installés entre le neveu et l'association au fil des années ?

J.P. Pas vraiment suivis. Il avait adhéré au départ, mais très vite, il m'a laissé toute latitude. Il soutient les initiatives. Il faut dire qu'il a très peu connu Marianne OSWALD. Sa mère, Madeleine, la soeur de Marianne, est morte très jeune. Il l'avait rencontrée aux Etats-Unis, pendant la guerre. Il me dit qu'elle avait été odieuse avec lui. Ils se détestaient.

Depuis qu'il s'est rendu compte que c'était quelqu'un de reconnu, voire d'important dans un certain milieu, son attitude a changé. A Sarreguemines, il avait été honnête, disant qu' "il avait honte d'avoir eu honte"...

Pour en revenir à l'association, comment s'est-elle constituée?

J.P. Au moment de l'exposition à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, il y avait pas mal de gens qui sont venus. Elle avait duré trois semaines. Des gens ont laissé leur nom. J'ai contacté les gens que Marianne avait connus et qui étaient encore vivants. De même à la radio, les copains m'ont beaucoup aidé. On a commencé à en parler. J'ai fait des émissions de radio. J'ai eu les premières grandes trouilles de ma vie. Le premier à me donner l'antenne, ça a été Jean-Daniel ASCHERO, lors du premier anniversaire de la mort de Marianne OSWALD. Il y a eu Aline PAILLER, qui m'a invitée dans son émission télévisée "Regards de femme"...Et ainsi de suite, ça a fait effet de boule de neige!

Il me faut relancer les adhésions cette année. Nous avons été une cinquantaine à un moment donné. La vente de cassettes du repiquage du disque Columbia a permis l'acquisition de l'affiche du "Jeu de massacre", la participation au frais de transfert du corps...

Sur ce projet, vous avez cité les participations de Jean GUIDONI. Il y a aussi celles de Jean-Christophe AVERTY, d'autres peut-être...

J.P. En effet, Jean-Christophe AVERTY avait consacré cinq fois une heure sur France-Musique à Marianne OSWALD. Il avait découvert à ce moment-là l'existence de l'association. Il avait d'abord prévu trois émissions, qui, finalement, sont devenues cinq au total.

Daniel NEVERS avait fait des émissions sur France-Musique. Paula JACQUES, également. Bref, ce sont plus des relations personnelles et amicales qui ont permis la réalisation de certains de ces projets.

Jean GUIDONI, avant que je ne le connaisse, avait déjà chanté *Mon oncle a tout repeint*, au moment du Théâtre en

rond en 1981. C'était son parolier de l'époque, Pierre PHILIPPE, qui est un fanatique de Marianne OSWALD, qui lui a fait découvrir ce répertoire. Au moment du Cirque d'hiver, je lui ai apporté le texte de Prévert, *Toute seule*. Il y a également eu les émissions sur France-Culture avec André HEYNRICH, où il a fait des créations ; ou encore, cet été, les "Promenades Prévert" d'Alain POULANGES, auxquelles il a participé... Il y a un tandem Marianne-Prévert, une "famille" qui se constitue...

Alors, y a-t-il une famille "Marianne OSWALD"? Il y a bien le spectacle de Marie Agnès COUROUBLE et Claude ROLLAND, qui a accompagné M. OSWALD durant quinze ans, actuellement au Roseau Théâtre. C'est pas vraiment la "famille". Je suis allé voir un spectacle lyrique avec violoncelle avant hier soir à la Sorbonne. C'est pas vraiment la "famille" non plus!

Comment définiriez-vous alors la "famille" Marianne OSWALD ?

J.P. Des gens qui ont des tripes comme ça, il n'y en a plus... Je crois qu'il faut faire autre chose. De toute façon, Marianne OSWALD est irremplaçable. Il n'y a plus d'interprètes avec un tel tempérament et qui aient autant de choses à dire. Et qui aient cette vérité, autant de défauts et qui arrivent à en faire autant de qualités... Maintenant tout est "joli", tout est "looké"... Remarquez, Marianne serait terriblement actuelle aujourd'hui, puisqu'elle est à l'envers de tout, elle finirait par être tout à fait à la mode. Tout compte fait, l'avant-garde ne se démode jamais.

Pour en venir à mon projet, que vous connaissez, et qui tend à utiliser l'idée d'un "transfert de corps" pour opérer un "transfert d'images", s'appuyant pour cela sur l'idée d'un lieu de mémoire, que l'on pourrait appeler "médiathèque Marianne OSWALD", et simultanément d'organiser des "Rencontres Marianne OSWALD" comme lieu de convergence entre des cultures et des modes d'expression, comment le percevez-vous?

J.P. En ce qui me concerne, la dimension européenne du personnage de Marianne OSWALD me semble l'élément déterminant. C'est là que ses paroles ont leur vrai sens : "Il faudra leur prouver". Elle me disait toujours qu'elle avait été invitée par l'Université libre de Berlin ; elle y voyait plus qu'une reconnaissance, elle, qui était née allemande et qui se voulait française, compte tenu de cette dualité profonde, culturelle : c'était à la fois son drame et sa force. Elle en a beaucoup souffert.

Je me demande jusqu'où elle avait conscience de l'importance de ce qu'elle faisait. Je pense qu'on ne le sait pas assez. Aller, en 1947, voir les jeunes allemands en leur apportant la parole des jeunes poètes français, tels Aragon, Prévert, Char,... c'était un acte de courage. Elle avait déjà commencé ce genre d'actions aux Etats-Unis, pendant la guerre. Des poètes se mettaient à son service, et pas des moindres. Elle se faisait appeler Marianne LORRAINE.

Il faut remarquer que Marianne OSWALD était française, "de par la loi" comme elle disait, puisqu'elle avait épousé un français, copain de la bande et désigné par les autres. C'est ainsi qu'elle avait pensé arranger les choses. En fait, il n'en était rien. Elle avait fait cela pour pouvoir travailler en France, affirmait-elle.

Le fonds d'archive de la Société des Amis de Marianne OSWALD pourrait-il revenir un jour à la future médiathèque qui pourrait porter son nom?

J.P. Les archives mortes ne m'intéressent pas. Il serait intéressant de les mettre en valeur. On peut envisager des expositions. Tant que je n'aurais pas terminé l'édition de la biographie de Marianne OSWALD, ces documents me sont d'une grande utilité sur place.

Il y a des zones d'ombre qu'on n'arrivera jamais à éclaircir... C'est le travail d'Hélène HAZERA de trouver le maillon manquant. L'inconvénient, c'est que ça peut durer quinze ou vingt ans...

Il nous est arrivé de nous interroger sur le mode d'appropriation d'un tel personnage, que ce soit par la population sarregueminoise actuelle ou les

générations à venir, que ce soit par des artistes régionaux ou...

J.P. Quand je repense à la manifestation du 7 juin dernier, à l'occasion du transfert de son corps dans sa ville natale, les choses s'étaient bien passées. C'est là ce qui compte. Les gens attendent le livre à présent. On ne va pas rapiécer des bouts de vie comme celle-là, c'est évident. J'avais d'abord pensé écrire cette biographie avec Françoise GIROUD. Elle n'avait pas le temps. Puis je devais l'écrire avec Robert DELAROCHE ; ça ne s'est pas fait.

La sortie prochaine (20 avril 1992) du compact disque de l'intégrale des chansons d'avant-guerre de Marianne OSWALD, réalisé par Daniel NEVERS, marquera une autre étape décisive dans la reconnaissance de l'artiste.

**ENTRETIEN Robert PAX,
maire de Sarreguemines, conseiller
général de la Moselle (vice-président
du Conseil Régional au moment de
l'entretien)**

**Sarreguemines, le 14 janvier 1991 à
15h**

*Comment êtes-vous entré en politique, à
Sarreguemines ?*

R.P. Je suis entré au Conseil Municipal en mars 1953, sur la liste de mon prédécesseur Me Joseph MASSING. Trois mois avant les élections, je ne pensais pas que je serais, un jour, au Conseil Municipal. La politique, je voyais cela de très loin. Je croyais que c'était l'affaire des autres. J'ai été sollicité par Me Massing et Me Foerst, les deux têtes de liste. Tous deux étaient avocats, et vu ma profession (greffier), je n'avais pas l'intention de faire du mal, ni à l'un, ni à l'autre. C'est finalement les gens de la liste Foerst qui m'ont dissuadé de me présenter sur la liste Massing ; et Massing, m'a encouragé à me présenter sur l'autre liste puisqu'il fallait des jeunes au Conseil - j'avais alors 32 ans. Mon choix était clair. Je suis donc entré au Conseil. J'étais nommé adjoint de Me Massing, dès le départ, plus spécialement chargé des problèmes sociaux et notamment de la mise en place d'une colonie de vacances. C'était Labaroche pour moi, que j'ai découvert au cours d'un voyage au mois de novembre. La plaine était grise et couverte de brouillard. Arrivé aux Trois Epis, c'était le ciel bleu, brillant. Nous avons accroché tout de suite au lieu.

Au long des années j'étais le fidèle serviteur de Me Massing. En 1967, Me Massing a eu un revers politique : il a été battu aux élections cantonales. C'est là que j'ai pris sa succession.

De quelle famille politique était Me Massing ?

R.P. Il n'avait pas d'appartenance politique, mais il était plutôt centre gauche.

*Et vous même, aviez-vous une appartenance
politique définie ?*

R.P. Je n'étais pas marqué politiquement. Mes idées étaient et le sont toujours, comme homme du centre. A travers ces nombreuses années de pérégrinations - je suis maire depuis 1967 - j'ai toujours été l'homme de

qualité, je crois qu'il y a une éducation de la population à faire.

Je pense à l'instant à une idée. Je me demande dans quelle mesure il ne faudrait pas faire de temps en temps un spectacle gratuit pour l'ensemble de la population. Ce serait peut-être un moyen pour faire apprécier aux gens ce qu'on présente...Autant ouvrir la porte à tout le monde.

Nous avons créé une salle polyvalente à l'époque. Avec certains réaménagements, cette salle pourrait convenir. Car ce qui est important ce n'est peut-être pas tant la salle, mais la nature des spectacles qu'on y montre : il faut que ceux-ci plaisent aux gens et ne soit pas nécessairement le fruit de la cogitation d'un ou de plusieurs intellectuels...

Moi, je ne suis pas un intellectuel. Par contre, j'ai mes idées, très précises. Je sens la population bien mieux que certains autres.

Seriez vous du même avis que cette journaliste qui, lors d'un entretien, me disait dernièrement que Marianne Oswald n'était pas une chanteuse "intellectuelle"? Ne serait-elle pas un bon médiateur pour le développement culturel de notre ville ?

R.P. Je ressens cela au niveau des media. Le 7 juin, c'était une très belle manifestation mais si nous refaisons la même chose au mois de juin 1992, il y a un espace qui est trop long. Si pendant douze mois, il ne se passe rien, ça retombe. Et puis c'était la première fois. Il y avait un noyau de la population qui était là mais ce n'était pas la grosse masse.

Marianne Oswald, tout ce que j'en savais, c'était grâce à vous. Puis, j'ai lu son livre *Je n'ai pas appris à vivre* qui m'a beaucoup touché...On y parle de Sarreguemines. Tout ce qu'elle a vécu, la manière dont elle a ressenti les choses, la manière dont elle a été traitée par sa famille - je ne sais pas si tout est vrai dans ce qu'elle écrit .

En tant qu'homme politique, quelle est la place que vous accordez à l'imaginaire dans votre action d'homme politique au quotidien?

R.P. Dans les discours que je peux faire, parfois sans aucune préparation, il y a des réalités que l'on ne peut pas prendre à la légère. D'ailleurs, moi, vis-à-vis du public, j'évite toujours de dire : "Je vais essayer d'être bref" parce que là on n'arrive presque jamais à trouver la fin...Tout dépend évidemment à

quel public on s'adresse. Si c'est un public intellectuel, ma foi, il faut trouver des phrases et des choses qui correspondent à leur état d'esprit, ce qui demande absolument certaines recherches. Le Sous-préfet, hier soir, a parlé des choses d'une manière approfondie... Périclès, etc... Je pense qu'il les avait notées. Je ne sais pas s'il y a quelqu'un qui fait ses discours.

Et quand il s'agit d'une réalisation comme la Place Goethe, par exemple ?

R.P. C'est un quartier ancien de la ville, qui a déjà fait l'objet d'une action réhabilitation. C'est une opération coûteuse qu'il faut réaliser. On a quelques problèmes de commercialisation actuellement. Il y a une entreprise UNILOR qui m'a l'air pas trop solide. Ce genre de projet est de nature à transformer l'image de la ville. Les Sarregueminois suivent cela au jour le jour. Quand quelque chose est bien, ils ne vous le disent pas. Mais par contre, j'apprécie beaucoup quand d'anciens Sarregueminois, qui n'étaient plus là depuis cinq ans, lorsqu'ils reviennent et trouvent toujours quelque chose de changé. Et quand quelqu'un me dit : "Vous en avez fait une belle ville", ça me fait toujours plaisir.

Ce que je souhaite, c'est faire des choses que la population apprécie, qu'elle partage nos opinions quant à l'idée et à la réalisation.

Pour en revenir aux réalisations dans le domaine culturel, vous parliez de la place du Musée dans la ville...

R.P. Le Musée, c'étaient quelques vestiges entreposés à l'endroit de l'actuel Intermarché. C'est Mme Pax et M.le Docteur Roger Pax, qui était au Conseil Municipal de l'époque, qui m'on rendu attentif à la situation du Musée. C'était une chose très bien accueillie à l'époque. Entre temps il y a eu des aménagements, des améliorations. Même si c'est un petit musée, c'est un Musée qui se respecte et qui est apprécié par tout le monde. Il y a des gens de Metz, qui viennent le visiter. Il y a des Sarregueminois qui n'y étaient pas encore! (Rires)

Un projet autour de Marianne Oswald pourrait s'articuler autour de trois axes. Une médiathèque, tout d'abord, qui pourrait porter son nom. Ensuite, une exposition itinérante, si

l'ouverture. La liste, que je présentai, était une liste d'intérêt communal. Cette liste était ouverte à tout le monde, ce qui a eu pour effet qu'à un moment donné, nous avions sur la même liste des socialistes. Puis ceux-ci ont décidé aux élections suivantes, de faire une liste à part. A ce moment-là, le R.P.R. m'a sollicité et ils ont été élus avec moi. Puis il y a eu l'"accident" Faivre, notamment au niveau des élections au Conseil Général. J'avais soutenu mon adjoint André HERGES. Et c'est Faivre qui l'a emporté. Ce qui a entraîné une scission au sein de mon conseil, neuf conseillers ont rejoint Georges Faivre. En 1989, j'ai ouvert ma liste aux socialistes. Le R.P.R. avait alors tout voulu et il n'a rien eu - enfin, il a eu quatre élus.

Quelles étaient vos motivations au moment où vous êtes entré dans la vie politique ?

R.P. Pour moi, c'était un engagement en faveur de la collectivité, un engagement pour mes concitoyens et ça répondait au travers de toute mon action. Durant toute ma jeunesse, j'étais fervent du scoutisme. J'ai eu des responsabilités importantes dans ce domaine. Je faisais également partie de la confrérie Saint-Vincent-de-Paul. Pour moi, le scoutisme c'était l'école, qui m'a fait prendre un engagement au niveau municipal ou politique.

C'était donc un engagement social ...

R.P. Absolument.

Quelles sont vos autres fonctions politiques ? Vous êtes vice-président au Conseil Régional...

R.P. En 1967, Me Massing avait été battu par Hinsberger aux élections cantonales. En 1973, au renouvellement du Conseil Général, j'ai battu Hinsberger. J'ai fait deux mandats successifs de 1973 à début 1985. Durant mon deuxième mandat, j'ai assuré la présidence de la commission des finances au Conseil Général, ce qui était en somme le deuxième poste du département. Pour des raisons de santé, en 1983, j'ai été opéré du coeur. Je me suis dit qu'il y a autre chose dans la vie et ne me suis plus représenté aux cantonales. En 1986, j'ai été candidat aux élections régionales. J'ai été élu et ai rejoint l'équipe de Jean-Marie RAUSCH, qui n'était pas ministre à l'époque - ministre sous un gouvernement

de gauche, c'est ce qu'on lui reproche. J'ai toujours eu une très grande affinité avec lui, qui est sarregueminois d'origine. En cours de mandat, j'ai été élu vice-président du Conseil Régional.

Quels sont les rapports que vous entretenez avec l'image en tant qu'homme politique ?

R.P. Je suis peut-être un cas exceptionnel dans ce domaine. Je n'ai jamais cherché à briller particulièrement. Par contre, mon image c'est le gars qui est là omniprésent, à la disposition de tout le monde. C'est une chose d'ailleurs qu'on m'a souvent reproché de m'occuper des "petites choses" alors que j'estime finalement que c'est ma force. Mon souci, au travers de toutes ces années, a été de favoriser l'image de la ville : priorité économique tout d'abord, nous avons réussi ; nous avons fait revivre en 1972 le Musée Régional, qui était pratiquement inexistant ; puis nous avons créé la bibliothèque, le conservatoire de musique et de danse...Maintenant, au niveau culturel, les choses ont changé par rapport à 1953 : la culture est un aspect important du développement de la ville et on en demande de plus en plus. Il s'agit cependant de faire les bons choix. Il n'y a pas toujours le répondant au niveau de la population...

Justement, comment à votre avis, la population peut-elle être intégrée à l'élaboration de cette image culturelle que vous souhaitez donner à Sarreguemines ? Nous sommes en face du Casino des Faïenceries. Comment aviez-vous mené ce projet ?

R.P. Le Casino était un bâtiment qui avait un certain cachet, une certaine image. Il s'agissait d'une opération de sauvegarde du patrimoine. Il était délaissé par les faïenceries, dans un état de délabrement tel qu'il a fallu faire quelque chose. Malgré le coût de l'opération, qui avait été critiqué à l'époque, il est apprécié par tout le monde aujourd'hui.

En ce qui concerne l'avenir et d'autres projets, il y a des projets importants qui sont intégrés dans le Plan de ville : il s'agit d'une salle des fêtes - dans ce domaine, on n'a pas le droit de se tromper, parce que c'est un coût exorbitant et si le public ne répond pas on aura une salle à moitié vide ou à moitié pleine...Quand on voit les résultats de certains spectacles de

possible, pour mieux la faire connaître. Enfin, si les circonstances s'y prêtent, un Festival qui pourrait réunir la chanson, le théâtre, le conte et la création radiophonique et télévisée...

R.P. La médiathèque me semble prioritaire. J'estime qu'avant de faire un festival, avant de faire une exposition, il faut que les gens aient l'occasion de voir et d'entendre Marianne Oswald. Et puis on pourrait créer un disque de ses enregistrements. On pourrait faire une série d'émissions qui racontent les périodes importantes de sa vie. Il faut d'abord que les gens se disent : "C'est une concitoyenne". Si vous faites un festival, ils vont se dire : "Pourquoi un festival Marianne Oswald ?"..." J'ai eu une observation un jour de quelqu'un pour me dire : "C'est une yiddish!" Pourtant, elle s'était convertie. Le témoignage du Père François Du Plessis a été éloquent à ce sujet... Dans un deuxième temps, je verrais bien la réalisation d'une exposition, comme point de repère pour la suite du projet. Faire un festival, cela engage non seulement beaucoup de travail, mais également des frais. La médiathèque me semble le lieu idéal pour diffuser des enregistrements et des images pour mieux faire connaître Marianne Oswald. Le court-métrage de Marcel Bluwal, qui avait été projeté le jour de l'hommage, avait retenu toute l'attention des personnes présentes. Marianne Oswald, le nom, c'est une chose : la voir physiquement c'est autre chose... Je pense qu'il faudrait approfondir davantage son passage aux Etats-Unis, où elle se faisait appeler Marianne LORRAINE...

Etes-vous sensible à la dimension européenne de Marianne Oswald ?

R.P. Il faut pour cela posséder les documents qui attestent son action dans ce domaine. L'Europe, c'est tellement d'actualité...mais dire que quelqu'un était plus européen qu'un autre ? Il faut aussi pouvoir se baser sur certaines données.

Il me paraît indispensable de mieux la faire connaître au niveau local. Le meilleur moyen, c'est l'audio-visuel : le son et l'image.

La manifestation d'hommage que nous avons réalisée le 7 juin dernier était à mon sens une réussite. Il faut maintenant que Marianne Oswald soit une image qui parle aux Sarregueminois. Une médiathèque Marianne Oswald se justifierait tout à fait à mon avis...Il

ne faudrait cependant se limiter à un seul personnage, aussi intéressant soit-il.

Y aurait-il d'autres personnages, d'origine sarregueminoise, que vous souhaiteriez voir mis à l'honneur ?

R.P. Il y a Robert SCHMELCK, qui était le chef de cabinet de Robert SCHUMAN et qui était Premier magistrat de France. C'était un homme très simple.

ENTRETIEN avec
Jean CAHN, adjoint au maire délégué
à la culture
Sarreguemines, le 9 mars 1992 à
13h40.

Comment entre-t-on en politique? Quelles ont été vos motivations?

J.C. C'est parti de ce que j'appellerais une exigence morale. Je considère que l'engagement politique est un engagement normal pour un citoyen. Faire de la politique, pour moi, ce n'était nullement faire de la politique "politicienne" mais s'occuper, comme le dit le sens grec, des affaires de la cité. Restait à déterminer comment s'engager. Là, à vrai dire, je ne me suis pas posé beaucoup de questions. J'ai un engagement, "naturel" dirais-je, à gauche. Naturel et historique. Pour moi, la gauche c'est la gauche des droits de l'homme, c'est la gauche de la justice sociale, c'est la gauche qui n'hésite pas à intervenir dans les affaires de la cité, qui ne laisse pas les affaires de la cité aller au gré des intérêts privés - il y a un pouvoir politique qui évite que la société fonctionne selon les "lois de la jungle", qui écrasent les plus faibles. Et puis, il y a un aspect plus personnel, puisque juif, je suis très attaché à l'histoire de notre pays. Je sais quels étaient les soutiens de Dreyfus au moment de l'affaire. Je sais quelles ont été les invectives contre Léon Blum au moment du Front populaire, ou quelles ont été les invectives contre Pierre Mendès-France. Le Parti socialiste était, du moins à ce moment-là, le parti qui s'imposait à moi. Je ne pouvais pas envisager d'adhérer ailleurs.

Il n'y a pas eu d'événements particuliers qui m'ont fait adhérer au Parti socialiste, au moment où je suis entré dans la vie active. Cela coïncidait avec le congrès d'Epinay et les législatives de 1973, il y aura de cela vingt ans. J'étais plus actif sur le plan syndical, au départ. J'étais militant syndical au S.N.E.S. et avais des responsabilités au sein du bureau départemental. Concomitamment avec des responsabilités que j'avais au sein de la commission exécutive du Parti socialiste, en un temps où le parti socialiste en Moselle était extrêmement faible - si j'avais été messin et si j'avais voulu, j'aurais eu un poste au bureau fédéral alors que je venais quasiment d'adhérer.

Faites-vous une différence entre votre engagement syndical et votre engagement politique?

J.C. Non. Sur le plan des idées, l'engagement syndical et politique me semblent être des engagements normaux pour un citoyen. Par ailleurs, la Fédération de l'Education Nationale se situe traditionnellement dans la mouvance du P.S.

Et votre entrée dans la vie politique sarregueminoise, comment s'est-elle passée?

J.C. Je suis parti assez vite. J'ai été candidat aux élections municipales de 1977, une première fois, sur une liste qui était menée à l'époque par Me Ludwig déjà et Mme Billy. C'était un scrutin de liste. On pouvait panacher. Je me souviens que j'avais fait un très bon score d'ailleurs. Ensuite, j'ai été candidat aux municipales de 1983. Nous avons fait liste commune avec les écologistes. Les deux têtes de liste étaient socialistes, c'étaient René Ludwig et Pierre Fournel. Derrière, les écologistes revendiquaient deux postes. Le P.S. n'était pas d'accord. On s'était battus. Et finalement, on avait trouvé un compromis avec Bernard Blandre, qui avait à la fois une étiquette socialiste et une étiquette écologiste. Donc, il y a eu Clementz et Blandre. Et moi, j'ai été en cinquième position. La liste avait obtenu quatre élus. Durant cette période, les contacts avec la liste majoritaire n'avaient pas été trop mauvais. Est sortie de cette première expérience, la dernière liste des municipales avec un certain nombre de socialistes. Une liste d'ouverture. Depuis 1989, j'ai donc été conseiller municipal de base jusqu'à ce que le maire ne retire leur délégation à certains de ses adjoints. Cela étant, vous savez que la composition de l'équipe municipale a donné lieu à des négociations entre les deux tours, dans la mesure où les scores étaient quand même assez serrés. Je pense que le poste que j'occupe à l'heure actuelle, c'est celui qui m'était normalement dévolu. La liste Pax a du composer avec la liste Utzschneider, sur laquelle figurait Camille Gubelmann - je n'ai pas participé à ces tractations - qui était dans le même créneau que moi.

Entre l'époque où vous étiez un militant et aujourd'hui, où vous avez en charge les

affaires culturelles, remarquez-vous des modifications notables dans la vie politique sarregueminoise?

J.C. Elle est infiniment plus ouverte. La vie politique sarregueminoise, il y a une vingtaine d'années, était très fermée, très stable. Étaient en place des gens quasiment indéboulonnables, avec une opposition faible parce que marquée politiquement sur un créneau qui n'était pas particulièrement la "tasse de thé" des Sarregueminois. Je pense que de ce point de vue là beaucoup de choses ont changé. Je pense qu'il y a eu beaucoup d'évolution. Je pense que dans la vie politique on assiste, on n'a pas fini d'assister à des reclassements politiques. Nous vivons à l'heure actuelle sur une fracture gauche droite, qui est quand même très ancienne, qui remonte à la III^{ème} République, au Front populaire, qui a été réactualisée par le gaullisme. J'ai le sentiment pour ma part que l'on va changer les donnees. On verra surgir à gauche un certain nombre de partis qui essaient à nouveau de constituer une doctrine plus musclée. Le surgissement de l'extrême-droite, ce n'est pas neuf. Il y a les écologistes, qui sont finalement des gens très dogmatiques aussi...

Les écologistes ont-ils un poids dans la vie politique sarregueminoise ?...

J.C. Je pense que les écologistes ont un avenir politique. A Sarreguemines, je pense qu'ils n'ont pas une envergure considérable. Il y aurait, par exemple, un batteur d'estrade, je pense qu'ils feraient un excellent score à Sarreguemines. Je pense que le vote écologiste, le vote Front national n'est plus un vote localisé, c'est un vote qui se répartit sur l'ensemble du territoire national. La déperdition du vote P.S. ne profite pas à la droite classique et se trouve absorber par le vote écologiste. Le P.C. est inexistant à Sarreguemines.

Il y a un vote Front national à Sarreguemines, qui, si les choses restent en l'état, touche 15% des électeurs. C'est un vote qui est plus important qu'ailleurs, avec à mon sens moins de problèmes qu'ailleurs...Ce qui mériterait probablement une analyse. Le vote d'extrême-droite est une constante de la vie politique française. Maurras, Gobineau, le pétainisme...Je ne parlerai pas de l'antisémitisme et d'autres aspects de

l'extrême-droite, qui sont des constantes. Il suffit de lire les déclarations de certains leaders politiques.

N'y a-t-il pas aussi un réflexe identitaire dans le vote Front national dans l'Est de la France?

J.C. Certainement. L'autonomisme alsacien n'était pas lié à la gauche. Ce n'était pas des progressistes. Il y a des autonomistes alsaciens qui sont des progressistes... A Sarreguemines, les autonomistes n'existent pas officiellement... Il existe des nostalgiques du nazisme. Je connais des gens qui en font encore l'apologie publiquement....

Pour parler de l'image, je crois que je vous ai interrompu tout à l'heure, il me semble. Vous ne regardiez pas la télévision?...

J.C. Non, j'étais chez ma mère. (Rires). Je regardais effectivement les informations. Je ne regarde pas la télévision plus de deux heures par semaine... C'est tout à fait exceptionnel. J'ai regardé les informations parce que Menahem Begin vient de mourir. Je voulais voir. Lorsque je regarde les actualités, c'est l'édition de 13 heures. C'est là où j'ai le temps. Je ne regarde quasiment jamais l'édition de 20 heures.

De façon générale, comment appréhendez-vous l'image? Avez-vous une préférence pour l'image fixe (photographie) ou plutôt pour l'image cinématographique.... Je vois que vous êtes entouré de pas mal d'images.

J.C. J'aime beaucoup les images. Enfin, j'aime pas beaucoup l'image. J'aime bien le cinéma. J'aime bien la peinture. J'aime bien la gravure. J'aime bien le dessin. Je fais de la photographie.

Vous est-il déjà arrivé d'analyser votre rapport à l'image? L'homme politique n'est-il pas plus sensible à son image qu'un autre....

J.C. Je pense que l'image, pour l'homme politique, c'est quelque chose d'important. Il est évident que pour un candidat aux élections législatives, aux cantonales, c'est-à-dire pour un candidat qui se bat sous son nom propre, les problèmes d'image sont, je dirais, presque décisifs. Hélas, d'ailleurs...Une image, ça se façonne, ça se travaille. C'est généralement faux d'ailleurs. Je vous mentirais si je vous

disais que je ne suis pas soucieux de mon image. Ce n'est pas ma préoccupation principale. Ce n'est pas tellement dans mon tempérament.

Si vous souhaitiez donner une image de vous, en tant qu'homme politique, ce serait...

J.C. Quelle image de moi-même je voudrais donner? Je ne suis pas tellement ambitieux. J'aimerais simplement pouvoir dire que le travail est fait, qu'il est suivi...

...un gestionnaire?

J.C. ...un gestionnaire, un peu imaginatif quand même! quelqu'un qui connaît son travail, quelqu'un qui sait de quoi il en retourne, qui sait de quoi il parle quand il en parle...J'ai une image dans mon établissement scolaire, j'ai une image d'enseignant...On a du mal, d'ailleurs, à percevoir sa propre image.

Comment appréhendez-vous votre image dans votre action politique?

J.C. Je crois que je n'en ai pas. Il faudrait que je m'en préoccupe peut-être!...(Rires). J'ouvre le journal, comme tout le monde. Lorsque j'ai pris en charge ces fonctions, l'article que le journaliste du Republicain lorrain m'avait consacré, c'était pas un article désagréable! Pour le reste, dans la gestion du quotidien, la responsabilité de l'homme politique, vous savez, elle est relativement réduite et restreinte. On endosse ce qui est bien. On endosse ce qui est mal. Mais somme toute, tant dans ce qui est bien que dans ce qui est mal, on a été un élément incitateur, un élément moteur... Un homme politique n'a pas le temps de préparer une opération, de la suivre, de la monter... Un homme politique est finalement très dépendant de son environnement immédiat. Les hommes politiques ont souvent aussi un métier, des obligations professionnelles, un certain nombre de réunions. Ils ont un travail de représentation.

Le politique n'est-il pas aussi un "visionnaire" ?

J.C. Je suis **beaucoup** plus modeste que cela. Sur le plan culturel, il faut déjà faire fonctionner ce qui existe. Il y a quatre bons

établissements à Sarreguemines. Il faut leur permettre de se développer. Envisager une médiathèque "Marianne Oswald" à Sarreguemines, est-ce du domaine du visionnaire?...je veux bien, je pense que cela relève plutôt de la gestion. Il faut que le conservatoire de musique, lui aussi, trouve un moyen de progresser. Le Musée quant à lui a beaucoup de projets. Il s'agit de les trier, de les sérier, de voir comment on peut faire les choses... Les associations, puisque c'est également mon domaine, j'entends les laisser tranquilles et leur donner les moyens de fonctionner dans une certaine honnêteté, dans une certaine transparence. C'est un domaine dans lequel je suis très inquiet. Il y a de moins en moins de bénévoles. C'est un moyen également de créer des emplois. Personnellement, sur un plan philosophique, je regrette la très forte relation d'argent qui existe de plus en plus dans les associations... Vous voyez, il n'y a rien de visionnaire là dedans!

Mais comment pourriez-vous l'être?

J.C. A Sarreguemines, qu'est-ce qu'on pourrait appeler un "visionnaire"? Est-ce celui qui verrait une salle de spectacle, comme celle que Kieffer a construite à Amnéville? Une espèce d'énorme galaxie? C'est cela ? Dans la programmation culturelle, je tiens à maintenir la qualité qui a été celle du passé, c'est-à-dire de la musique classique, du jazz... J'aimerais y introduire un élément de chanson, renforcer le théâtre. Il faut garder ce qui fonctionne, l'aménager, modifier insensiblement.

Le rôle de la gestion ne relèverait-il pas de cette structure, encore récente à Sarreguemines, de la direction culturelle, mise en place depuis juillet 1991?

J.C. Le politique est très mal placé pour créer des projets, parce que ce seraient des projets qui seraient imposés d'en haut. Je préfère votre projet, qui émane de la bibliothèque, lié à l'extension de la bibliothèque et de sa mutation en médiathèque, un projet autour de Marianne Oswald par exemple, pour lequel je sais que vous êtes motivé, et qui présente une cohérence. Je préfère soutenir un tel projet que de vous dire...

Une médiathèque Marianne Oswald, comment la réaliser? On pourrait imaginer une

répartition des rôles entre le politique, le gestionnaire et le bibliothécaire ? Quelle serait-elle, selon vous ?

J.C. Je progresse pas à pas, ça vous surprend de la part d'un intellectuel ? (Rires). Je vais un peu contre ma nature. On veut faire une médiathèque. On n'a pas de locaux. Il va d'abord falloir acquérir des locaux. Quand on les aura, il faudra voir la somme dont on dispose. Comment va-t-on aménager les locaux ? On discutera de la manière dont on les conçoit, c'est-à-dire, comment se passera l'accueil des publics, quelles sera la répartition des surfaces, qu'est ce qu'il y aura dans ces locaux ? Le projet naîtra du concret.

Compte tenu du projet Marianne Oswald, que vous connaissez bien, quelles sont pour vous les priorités à défendre ? Pourriez-vous m'esquisser sommairement une stratégie quant aux différents axes, médiathèque, exposition et festival ?

J.C. Il n'y a pas de célébrités à Sarreguemines. Il y a un établissement scolaire qui s'appelle encore, toujours, L.E.P. Kieffer, du nom de la rue où il se trouve. J'avais proposé en son temps de le nommer du nom des frères Lazard. Cela a été refusé pour des raisons totalement suspectes. Pour Marianne Oswald, c'est la même chose. Vous avez un projet de médiathèque, qui n'a pas de nom. Il faut lui en trouver un. C'est là toute l'opportunité de trouver en Marianne Oswald, originaire de Sarreguemines, un nom porteur susceptible de symboliser ce qu'est une médiathèque, ayant travaillé elle-même dans le domaine de l'image et du son. Le fonds de documents inédits de la Société des Amis de Marianne Oswald y aurait tout à fait sa place. A travers l'idée des "Rencontres d'automne", il y a par ailleurs la possibilité d'une animation permanente à Sarreguemines sur la base de la chanson française à texte. Peut-être une certaine forme de théâtre aussi. Ce projet ne peut pas naître raisonnablement et intelligemment de la tête du politique. Il ne peut naître de la tête que de celui qui... *An der Quelle sass der Knabe*, c'est-à-dire de celui qui le gère au quotidien ! Le rôle du politique, c'est d'être réceptif.

En tant que politique, et plus généralement en tant que sarregueminois, comment percevez-vous l'adhésion de la population à un tel

projet ? Vous avez connaissance des réticences, voire des résistances d'une frange de la population à l'égard d'un tel personnage ? Comment reconnaître à Marianne Oswald sa place, toute sa place ?

J.C. Qu'est-ce qui est intéressant pour les sarregueminois ? Je n'ai toujours pas digéré la manière dont les Lazard ont été évacués. La Banque Lazard, vous savez ce que c'est ? Vous voyez un établissement qui porterait le nom des Lazard ? La Banque Lazard se sentirait obligée de soutenir cet établissement, de créer une bourse. On a fait la fine bouche ! Pourquoi ? Parce que ce sont des banquiers honnêtes et juifs. Vu sous cet angle là, avec Marianne Oswald, c'est peut-être encore plus difficile. Parce qu'elle est juive, sans l'être - pour être vulgaire, pour les juifs, Marianne Oswald, ils en ont rien à cirer !... Elle a mené une vie que le commun sarregueminois trouve probablement totalement extravagante. Il n'y a pas beaucoup de villes qui peuvent s'enorgueillir d'une telle personnalité, qui peut symboliser à la fois le son, l'image et l'écriture. Pour me faire démordre d'un tel projet, il faudra se lever tôt le matin.

L'extraordinaire diversité du personnage pourrait d'ailleurs alimenter un projet d'envergure où la médiathèque ne serait qu'un élément de la chaîne. Rêvons un peu. Pourquoi ne pas concevoir un espace "Marianne Oswald", où se trouveraient intégrés la médiathèque, le conservatoire de musique, voire le Musée...

J.C. ...ça, je n'y crois pas. Je pense que le projet médiathèque se réalisera. Pour le reste, on n'a pas les sous pour se lancer dans de tels projets ! (Rires) Je ne rêve pas. Sarreguemines est une petite ville. Il y a différents pôles culturels dans la ville : le Casino, qui est une image de la ville, le Musée, les Archives, les cinémas, le Conservatoire et la bibliothèque... Nous sommes en train de faire du Casino notre centre culturel. Vous voulez que je sois un visionnaire ? Le Casino est un espace architectural magnifique. Mon seul regret, c'est qu'on ait conçu là un centre de congrès et non une salle de spectacle de 450 places... Tout le projet du Casino demande à être repensé. Tout le premier étage aurait pu donner une salle de spectacle...

*Nous tenions à remercier ici toutes les
personnes qui ont bien voulu nous donner de
leur temps pour répondre à nos questions.*

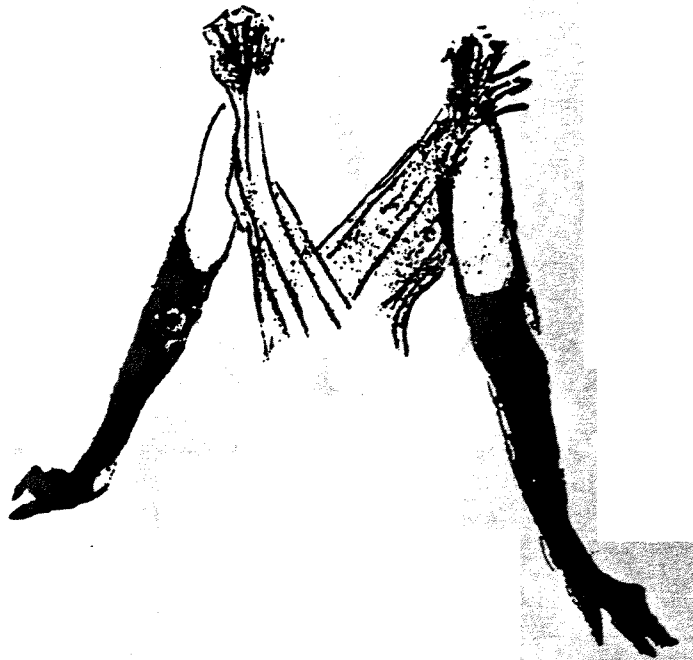
HALL DE LA CHANSON

Association 1901

Jean-Louis FOULQUIER Président

Serge HUREAU Directeur

LE PREMIER LIEU
DE MEMOIRE
DE LA CHANSON



CENTRE NATIONAL DU
PATRIMOINE DE LA CHANSON

73, boulevard de Strasbourg 75010 PARIS
tél : 47 70 22 50 - fax : 48 00 01 05

La France, image de la Révolution et des Droits de l'homme, du plaisir et du raffinement, pour les français comme pour les étrangers, est indissociable de l'image du "populaire" et de la mode mêlés, dont bon nombre d'artistes de la chanson témoignent.

En cette fin de siècle, à l'heure de l'Europe et de la régionalisation, un regard neuf et réconcilié se pose sur les traditions et les identités, les différences et les ressemblances particulièrement portées et confortées par la chanson. Si l'exotisme de l'autre nous attire, nous découvrons notre propre étrangeté dans le regard que les autres portent sur nous. Nous sommes voués à saluer et entretenir notre propre singularité pour être à la hauteur du libre échange.

Parce que la France par son histoire accueille et s'inspire de longue date et passionnément des genres musicaux de l'étranger, elle se trouve au cœur de cette composante de la chanson qu'on redécouvre aujourd'hui sous le nom de World music.

Il n'est pas étonnant que l'idée d'un lieu célébrant la chanson prenne naissance en France, pays champion des médiathèques et des expositions.

C'est le maillon qui manquait à l'entreprise sans précédent de reconnaissance de ce domaine culturel, à l'égal des autres par le ministère de L'Education nationale et de la Culture.

Il s'agira là du premier lieu au monde conçu pour célébrer ce mode d'élection de la culture populaire, la chanson.

LE CENTRE NATIONAL DU PATRIMOINE DE LA CHANSON

L'ort moderne, les lunettes, la police, la serrure, le vin et le mouton ont tous leur lieu de mémoire. Alors que compagne de toute notre vie, indispensable, inoubliable, hors classe, sans rîdes, directe, sans manières, la chanson demeure vouée à l'éphémère.

Vold donc un établissement qui donnera à entendre et à voir au public le patrimoine de la chanson et des variétés.

Française, francophone, ou "adaptée" d'une autre langue, quel qu'en soit le genre ou l'époque, faisant feu de tous ses styles, ses influences, ses adaptations ou ses trafics, la chanson y sera disponible et à l'oreille et à l'œil.

Fugitive par excellence, la chanson y trouvera refuge contre l'oubli.

La chanson, la discipline artistique la plus pratiquée - 3 Français sur 4 chantent et écoutent des chansons - et l'une des plus méconnues, y sera mise en valeur par des expositions, une banque de données, des services et des jeux.

S'y feront entendre les voix méconnues, d'hier ou d'aujourd'hui. C'est là que naîtra le goût de la reprise, et de la collection.

Y aura voix le public, celui qui tout au long de son histoire collective et intime s'est trouvé imprégné de toutes ces paroles et musiques, la chanson, parfait reflet de l'air du temps.

Ce lieu regroupera sur une surface de 4000 à 5000 m² une exposition de 2000 m², un centre de consultation de 1000 m², des expositions temporaires, des activités liées à la chanson et des boutiques.

BIENTOT

L'ouverture du Centre National du Patrimoine de la Chanson est prévue pour 1995 en région parisienne.

Le Hall de la Chanson (association loi 1901) existe aujourd'hui pour mettre en œuvre et préfigurer le Centre National du Patrimoine de la chanson.

Son président : Jean-Louis FOULQUIER

Sa tutelle :

le Ministère de la Culture, de la Communication et des Grands Travaux.

Ses membres :

Des organismes professionnels :

S.A.C.E.M (Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique)

F.C.M (Fondation pour la Création Musicale)

Fonds de Soutien aux Variétés.

Des institutions à vocation patrimoniale:

Bibliothèque Nationale, Institut National de l'Audiovisuel, Bibliothèque de France, Musée des Arts et Traditions Populaires.

Le Président de son Conseil scientifique : Edgar MORIN

Ses soutiens :

Artistes, journalistes et chercheurs pour qui, au regard de l'actualité, de l'histoire comme de la muskologie, la chanson et les variétés représentent un objet de choix de l'expression d'une mémoire vive.





9592338